DOCUMENT : LES ANNEES 60

L'EXPRESS

125 francs
(1,25 NF.)

31 DECEMBRE 1959.
N° 44[illegible].

(Archives.)

1960

« L'espérance est un risque à courir. »

(Georges Bernanos.)

Courrier

A NOS ABONNES ET FUTURS ABONNES

Nous nous permettons d'attirer votre attention sur la façon dont les chèques, datés de 1960, devront être rédigés.

1°) Si votre banque vous a remis les nouveaux chéquiers sur lesquels la mention B.P.F. a été remplacée par B.P.NF., vous aurez simplement à porter en toutes lettres dans l'emplacement réservé à cet effet : « Payez contre ce chèque : xxx nouveaux francs ».

2°) Si vous n'avez pas encore reçu de nouveaux chéquiers, les anciens qui sont encore en votre possession demeurent valables, et vous rédigerez votre chèque comme ci-dessus, mais en ayant soin de rayer vous-même la mention B.P.F. et de la remplacer par B.P.NF.

Pour les chèques postaux, même opération. Vous porterez la mention B.P.NF., et vous rédigerez la somme en toutes lettres en nouveaux francs : « xxx nouveaux francs ».

Nous vous remercions à l'avance de bien vouloir respecter ces nouvelles obligations. Cela nous permettra de vous envoyer votre « Express » dans les meilleurs délais.

Aujourd'hui nᵉ jour

Ne croyez-vous pas qu'un en-tête s'impose pour tous les journaux républicains : aujourd'hui, nᵉ jour de la lutte pour la laïcité de l'Etat et la défense des libertés républicaines.

M. P.,
Rodez.

Le piège

La gauche ne peut rien faire de grand sans une adhésion massive de l'opinion. Elle a donc besoin des catholiques qui, depuis longtemps, glissent de plus en plus vers elle. Mais, en se lançant dans une guerre anachronique — la guerre scolaire — elle commet une erreur dramatique et tombe dans le piège qui lui est tendu par une droite qui n'est peut-être pas toujours « la plus bête du monde »...

Pour bloquer le glissement des catholiques vers la gauche, quel admirable moyen que la querelle scolaire ! Ne comptez pas trop sur le concours que croient pouvoir apporter au Comité d'action laïque quelques catholiques de gauche. Ils ne seront pas suivis.

Une politique grande et neuve de la part de la gauche aurait consisté à accepter hardiment l'aide à l'enseignement libre. Alors on ne voit pas très bien au nom de quels principes la droite aurait pu arrêter l'évolution qui pousse les catholiques vers ses adversaires.

Ne vous fiez pas trop aux succès de foule remportés par la campagne d'action laïque. Celle-ci est actuellement payante parce qu'elle polarise des mécontentements de tout ordre. Mais, à longue échéance, elle aboutira à la paralysie politique dans notre pays.

M. Chirouze,
professeur de lycée,
Béziers.

La guerre d'Algérie et l'école laïque

Membres de l'enseignement laïque, nous n'avons pas manqué de signer les pétitions et de participer aux manifestations destinées à sa défense. Nous n'en condamnons pas moins, et avec force, l'opinion du lecteur de « L'Express » qui écrit : « Un à mille, c'est à peu près l'importance respective de la paix en Algérie et de la sauvegarde de l'école laïque ».

Toute atteinte à la paix est un grand malheur pour chaque pays qui souffre de cette monstruosité qu'est la guerre.

Pour nous en tenir au point débattu par ce lecteur : importance relative de la guerre d'Algérie et sauvegarde de l'école laïque, il est évident que la guerre d'Algérie ayant amené la majorité de droite est la cause directe de la menace actuelle contre notre école publique. Par conséquent, même pour la sauvegarde de l'école laïque, la guerre d'Algérie représente un danger. Et donc, en étant « 100.000 et non pas 100 » aux manifestations en faveur de la paix en Algérie nous travaillerons aussi en faveur de l'école laïque.

Un groupe de professeurs du lycée de garçons,
Limoges.

Les vrais problèmes

Je sais les inquiétudes que peut faire naître une politique d'aide à l'enseignement privé. Paul Fraisse et Paul Vignaux les ont remarquablement exposées. Cependant, il eût été équitable, je crois, de nuancer un débat qui est loin d'être simple. Sinon vous risquez, me semble-t-il, de vous associer à une politique anachronique, inquiétante et équivoque.

— Anachronique, car elle est l'héritage d'une période de lutte pour l'indépendance de l'Etat face à l'Eglise. Maintenant, la séparation est entrée dans les mœurs et admise par tous. Il y a, bien entendu, les nostalgies cléricales et certains évêques attardés dont les propos peuvent toujours être montés en épingle, mais il en est comme des instituteurs qui pratiquent l'anticléricalisme militant, c'est l'exception.

— Politique inquiétante, même, car une école unitaire ne me semble pas l'idéal pour des êtres épris de liberté. Je ne comprends pas une telle volonté d'uniformisation chez les hommes qui ont lutté contre le totalitarisme et précisément pour éviter que tous les citoyens ne soient coulés dans le même moule.

Quant à l'école publique, je ne vois pas en quoi elle est menacée... elle aura simplement le stimulant d'établissements voisins concourant au même but, et devra, comme tous en ce monde, finir par pratiquer la coexistence pacifique. Il me semble, au contraire, que le projet apporte de nombreux et nouveaux éléments de rapprochement entre les écoles publiques et privées : contrôle de l'Etat pédagogique et financier, agrément des manuels, exigence de diplômes, etc.

— Politique équivoque enfin, car la défense de la laïcité est un moyen commode de se refaire une pureté démocratique. « L'école laïque » est un alibi commode, un alibi qu'il faut faire durer, donc une question qu'il est urgent de ne pas régler.

Il me semble, au contraire, important pour la santé publique de notre pays que ces vieilles questions soient réglées, que les tabous et les mythologies soient exorcisés afin que les débats entre citoyens portent maintenant sur les vrais problèmes du XXᵉ siècle : la bombe atomique et la politique de défense de la France, la croissance économique, les rapports avec les pays sous-développés, la décolonisation. Sur tous ces points, il y a des attitudes de gauche, il n'y a pas encore de politique de gauche cohérente, constructive.

Pierre Dastres
Paris.

La plaie de l'Eglise

Pour ma part, je pense que la loi de séparation, sur un plan général, a rendu de grands services, non pas tellement à la République, mais au clergé français en le rapprochant des sources, en particulier par la pauvreté, et en le libérant de ses attaches avec le pouvoir, attaches qui furent, finalement, la plaie de l'Eglise en France pendant des siècles.

François Poneix,
Maisons-Laffitte.

Un blâme

J'adresserai un blâme à votre dessinateur Siné, qui bien souvent m'amuse mais qui, dans votre dernier numéro, risque, à mon avis, un dessin de mauvais goût.

Il s'agit de la caricature concernant le réveillon en Allemagne et qu'illustre un four crématoire.

Il est préférable de ne pas risquer de telles plaisanteries à un moment où nous aussi nous sommes responsables de ce qui se commet en notre nom.

Raymond Lipa,
Rosny-sous-Bois.

[*Plusieurs de nos lecteurs ont eu une réaction analogue. Nous avons transmis à Siné.*]

Les progrès de la médecine

Dans quelle mesure les progrès de la médecine vont-ils hypothéquer l'avenir de la race humaine ?

Le pessimisme de Dubos et de Muller me paraît fondé sur une conception darwinienne de la Sélection Naturelle, qui ne peut être acceptée sans critiques.

En fait la maladie est souvent bien loin d'exercer cette élimination des faibles et des tarés qui, douloureuse à l'échelle de l'individu, n'en serait pas moins nécessaire à la santé de la population tout entière.

Au cours d'une épidémie, ce ne sont pas forcément les individus porteurs de tares génétiques qui sont éliminés, et les survivants possèdent rarement des qualités biologiques supérieures, transmissibles à leur descendance, car l'état d'immunité ou de réceptivité ainsi que l'efficacité des phénomènes de défense dépendent dans une plus large mesure de propriétés fortuites ou médicalement provoquées, acquises par l'individu lui-même et comme telles incapables de s'inscrire dans le patrimoine génétique.

Docteur Jean Waltz,
Lyon.

Curieux Noël

J'ai eu l'occasion d'être à l'écoute des émissions radiophoniques du réveillon de Noël et quelle ne fut pas ma surprise d'entendre des représentants des cultes catholique et protestant faire appel à la générosité des auditeurs en faveur des enfants regroupés dans « certains camps » en Algérie.

Je m'incline devant cette intention louable, mais le droit de vivre devient-il dépendant du facteur mendicité ?

L'Eglise ne serait-elle pas suffisamment puissante et influente (le problème scolaire semble prouver le contraire) pour faire admettre une solution vraiment humaine ?

Devons-nous nous contenter aujourd'hui de leur apporter une couverture ou un kilo de sucre, dans le nouveau monde que nous leur imposons ?

A. J.,
employé E.D.F.
Paris.

Il y a église et église

Très bien d'avoir indiqué trois églises parmi les églises de Paris qui allaient « donner » une messe de minuit... sensationnelle...

Il faut que l'on sache cela. Mais, catholique, je veux vous dire que, si je sais douloureusement que le soir de Noël des églises sont interdites aux pauvres parce que la place s'achète... et à quel prix ! je sais aussi qu'il y en a d'autres grandes ouvertes à tous ceux qui attendent quelque chose du mystère de la naissance de notre Dieu dans la pauvreté.

Jean Francoual,
inspecteur principal des P.T.T.,
Toulouse.

Deux ou trois questions

Lorsqu'on lit sans passion votre article : « Un conte fabuleux » (nᵒ de Noël de « L'Express »), deux ou trois questions viennent tout naturellement à l'esprit...

— La question — si question il y a — que posent le livre et ce film (« Le dernier rivage ») en appelle une autre, qui ne semble guère vous obséder. Elle concerne pourtant une hypothèse *au moins* aussi vraisemblable, dans l'état actuel des choses, que celle de l'anéantissement de l'humanité par une guerre nucléaire. Cette question, c'est : la soviétisation de l'humanité est-elle préférable à sa destruction ?

— Incidemment, une autre question se pose aux esprits libres ou, si vous préférez, « dégagés » : étant donné l'état présent de la civilisation, étant donné aussi le chemin sur lequel l'humanité s'est engagée (préciser depuis quand et pour quelles raisons nous entraînerait trop loin), leur destruction totale — d'une manière ou d'une autre — n'est-elle pas à la fois inéluctable et d'une importance assez relative ? (Autrement dit, si vous voulez, le vrai problème n'est-il pas celui de la Décadence, dont vous ne semblez faire aucun cas ?).

Claude Elsen,
Seine-et-Oise.

Le Dernier des Justes

J'ai été mentionné à deux reprises dans « L'Express », à propos du « Dernier des Justes » d'André Schwarz-Bart. Les deux articles en question contenaient des inexactitudes de détail, qui ont conduit, je l'ai appris ces temps-ci, certains journalistes à écrire que j'ai participé au dénigrement du livre de Schwarz-Bart. Je vous écris donc pour faire savoir que je n'ai pris aucune part à la bataille littéraire autour du « Dernier des Justes », et que je n'ai pas reproché à son auteur d'avoir utilisé des documents sur les camps de concentration publiés par moi. Ces documents se trouvent dans le domaine public.

Léon Poliakov,
Seine-et-Oise.

Les livres de Le Corbusier

Agent littéraire exclusif de M. Le Corbusier, je vous signale que si M. Le Corbusier a bien été publié par les Editions de Minuit, les deux ouvrages parus dans cette maison, actuellement libres pour l'Allemagne, sont sous option chez S. Fischer Verlag.

En ce qui concerne l'ouvrage de M. Le Corbusier : « Les trois établissements humains », il ne peut être question d'une édition par la maison allemande Rowohlt, ce contrat ayant été conclu en 1956 avec la Deutsche Verlags Anstalt de Stuttgart.

Helena Strassova.

Pourquoi ce tam-tam, monsieur Mauriac ?...

« ... Ce monde absurde où un religieux fait danser le corps de ballet de l'Opéra sur l'air « Libera me » en l'honneur des fidèles défunts... »

Non, ce n'est pas le « Canard enchaîné » qui se déchaîne ainsi, c'est M. François Mauriac... et à l'origine de ces foudres charitables, de ce pieux venin, que découvrons-nous ? Une simple confusion de dates.

Voici les faits :

En 1956, j'écris un « Libera me ». Cette œuvre inspire au sculpteur Marcc Szwarc sa dernière création. Récemment, Jean Corelli la découvre et en tire une chorégraphie que J.-P. Carrère met en scène et que Mme Lucienne Bernadac adopte pour son émission « Musique pour vous ».

L'aventure était hardie, je l'avoue, et je n'ai pas ménagé les conseils de prudence. Mais je n'avais pas à suspecter le sérieux, la loyauté des interprètes. Si le résultat n'a pas entièrement répondu à l'effort, si Jean Corelli a dû parfois « maudire le marbre qui le séparait de sa statue », n'est-ce pas le drame de toutes les créations? Je n'avais pas à m'immiscer dans un domaine qui n'est pas le mien : en fait, je n'ai rien dirigé, pas même les chœurs de Saint-Eustache qui, ce soir-là, chantaient la « Messe en si » à... Stuttgart. La musique du « Libera me » était celle du disque que M. Mauriac possède dans sa discothèque depuis plus d'un an.

Aussi bien, pour justifier ses insinuations, M. Mauriac renverse-t-il l'ordre des événements : il laisse entendre que la musique fut écrite pour un ballet, que le tam-tam était bel et bien destiné à accompagner des danses... Voilà certes de quoi nourrir une « sombre délectation » ! Je l'affirme hautement : des nombreuses critiques qui me sont parvenues jusqu'ici, celle de M. Mauriac est la seule qui fausse l'histoire et qui fasse dévier ce débat esthétique sur un plan moral.

D'ailleurs, les remarques d'ordre musical ne sont pas moins « singulières » : pourquoi le tam-tam au lieu de la « batterie classique de l'orchestre » ? On croit rêver ! Quand M. Mauriac écrit dans « Le Désert de l'Amour » : « Le ventilateur se tut comme un bourdon se pose », est-ce la même chose que le vers de Hugo dans « Eviradnus » : « Comme un oiseau se pose, tout se tait » ? De telles nuances n'ont rien de subtil et recourir à la sagacité de Clarendon pour en décider, n'est-ce pas déranger la Faculté pour une migraine ?

Il est vrai que ce tam-tam est, pour la bile de M. Mauriac, un ferment de choix : ne lui apparaît-il pas comme le symbole d'un modernisme tapageur ? « Ce « Libera me » est moderne, nous n'en saurions douter, l'orchestre comporte un tam-tam nègre. » Ainsi, vous voyez : persiflage facile à l'usage des lecteurs pressés... Les musiciens savent bien que ce tam-tam n'est qu'un élément de style et que l'actualité du « Libera me » tient à de tout autres raisons. M. Mauriac ne perdrait rien à se référer à leurs analyses et son vocabulaire musical s'enrichirait d'autant.

Enfin, est-ce vraiment une faute de défendre la « musique neuve » qu'Arthur Honegger opposait non sans humour à la « musique d'occasion » ? Est-ce un crime de faire en 1959 ce que les artisans de l'art religieux ont fait de tout temps ? Il serait désastreux que notre siècle fût incapable de trouver pour l'expression de sa piété une forme d'art adéquate. Au prix de quels tâtonnements, voire de quels échecs, l'Histoire le dira.

Mais il est impensable que « cet amour de Dieu pour les hommes et pour chacun d'entre nous » contraigne les artistes d'aujourd'hui à la stérilité. Est-ce s'opposer à la volonté divine que « d'être moderne à l'Oratoire », et dès lors, faut-il se demander avec notre censeur si « l'Oratoire a jamais mis l'infini dans la liturgie » ?

De grâce, monsieur Mauriac, dites-nous plutôt ce que Dieu en pense.

R.P. Martin.

[*J'aurais trop de plaisir à répondre. Mais c'est Noël... Je laisse donc à ce Révérend Père le dernier mot.* François Mauriac.]

Devenez GRAPHO-MORPHO-PSYCHOLOGUE diplômé

Cours individualisés par correspondance
Carrière (principale ou secondaire) - Rentable
Possibilités insoupçonnées. A titre documentaire
OFFRE POUR UNE ETUDE GRATUITE
de votre caractère et de votre personnalité

I.C.H. PSYCHOTECHNIQUE
(serv. EX), 15, rue des Chats-Bossus à LILLE

Joindre six timbres pour frais

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8ᵉ) - BAL. 19-68
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
Tarif : 450 fr. le mm. (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

L'EXPRESS cherche urgent : STENO-DACTYLO connaissant technique exécution pour Service Publicité. Se présenter de 10 h. à 13 h. ou de 17 h. 30 à 18 h. 30 au 29, rue de Marignan (8ᵉ).

L'EXPRESS recherche COURTIERS abonnement Paris-province. Ecrire nᵒ 4853 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8ᵉ)

APPARTEMENTS (Echange)

ATELIER + loggia + 1 pièce, cuisine, s. de b., chauff. centr., eau chaude toute l'année, deux entrées, placards. Peint neuf, 6ᵉ et 7ᵉ étages, 2 ascenseurs, soleil, vue, CONTRE 4-5 pièces, conf. équiv. Ecr. nᵒ 4304 L'Express, 29, r. de Marignan.

PROPRIETES (Vente)

COTE-D'AZUR près ST-TROPEZ vends MAS ancien cachet, vue mer, état impecc., conf. séj., 4 ch. 2 bains, beau jard. 1.500 m. Prix : 13 M. facil. FICAT, 26 r. Ste-Victoire, VERSAILLES. Tél. 950-64-88

OCCASIONS

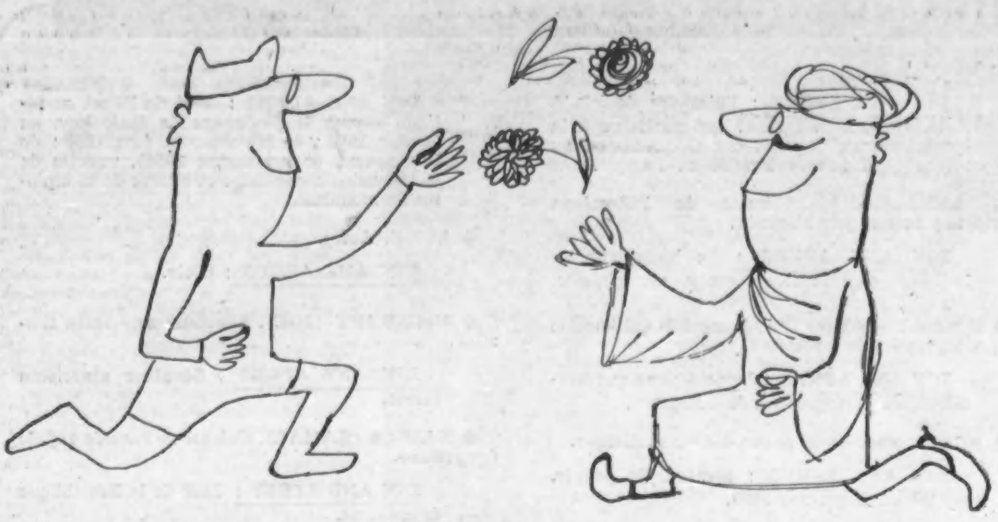
NE VENDEZ RIEN sans consulter la Mais. CHARLES, 150, av. du Roule, Neuilly, MAI. 55-96, qui achète tous meubl. anc. style, sal. Aubusson, tapis, porc.

MARCHANDISES (Achat)

C.T.S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

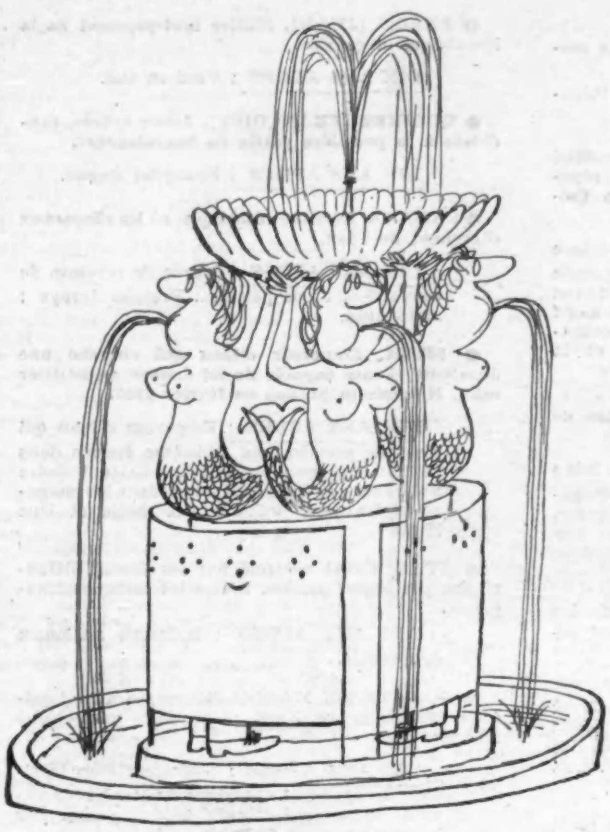
Tirage des I.P.F.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

LES VŒUX DE SINÉ



...que la « pacification » guerrière de l'Algérie devienne une « guerrification » pacifique !

...que l'école soit libre ou laïque, mais pas obligatoire !



...que les vespasiennes deviennent artistiques, mais qu'elles ne disparaissent pas !

...que la France ait, elle aussi, un satellite !

...que notre franc lourd ne le soit pas trop !

...qu'on ranime moins la « flamme » et un peu plus les « faibles » !

...que les monuments aux morts soient remplacés !

La lettre de « L'Express »

Les libellules comptent par minutes et disent, lorsqu'elles racontent leur vie à leurs enfants : « J'avais vingt minutes lorsque j'ai rencontré votre père... ».

Les historiens comptent par siècles, les géologues par âges... Au rythme des hommes, le temps, notion relative, se compte par années. Et chaque fois qu'un zéro arrondit une dizaine, dans notre vie personnelle (30 ans, 40 ans ou 70 ans) comme dans la vie de notre siècle (1950, 1960), nous sommes conduits à faire halte, pour peser le passé et supputer l'avenir.

Si l'on en croit les résultats de l'enquête menée à travers le monde par l'Institut Gallup International (1), les Français considèrent que, de toutes les nations, l'U. R. S. S. est la mieux placée pour être satisfaite de ce qu'elle a réalisé au cours des dix dernières années, et la mieux assurée d'accroître sa puissance dans le futur.

De tous les événements dont ils furent témoins, c'est à la conquête de l'espace qu'ils accordent le plus d'importance.

Les réalisations scientifiques leur paraissent beaucoup plus remarquables, par exemple, que la formidable expansion économique de la Chine — citée par 5 personnes là où 47 mentionnent l'U. R. S. S.

Leurs pronostics pour les années à venir sont, dans l'ensemble, optimistes en ce qui concerne les affaires internationales. Six personnes sur dix estiment qu'aucune querelle sérieuse ne viendra menacer la paix, alors que 3 sur 100 seulement redoutent une guerre atomique.

Et s'ils prédisent chez eux une hausse générale des prix (60 %), un accroissement des impôts (61 %), des grèves et des conflits sociaux (53 %), du chômage (38 %), les Français considèrent en même temps que 1960 sera une année meilleure (35 %), ou du moins aussi bonne (37 %) que 1959, dont 47 % s'accordent à penser que ce fut une « bonne année ».

Des années futures, ils attendent avec confiance la victoire de l'homme sur la Lune et sur le cancer. Le programme s'arrête là.

Que valent ces pronostics ? Il faut bien le dire : rien. Mais ce qui s'appelle rien !

Ils traduisent avec éclat l'absence d'imagination dont nous sommes tous frappés lorsque nous cherchons à prévoir un avenir proche, individuel ou collectif, c'est-à-dire directement issu de notre présent.

Le monde en l'an 2000, chacun se sent capable d'en tracer la physionomie, et nul ne le conçoit calqué sur celui où nous vivons.

Tandis que le monde en 1970, qui pourrait dire par quoi il se distinguera sensiblement du nôtre ?

Tout se passe comme si nous étions incapables d'établir une corrélation entre nos théories, quelles qu'elles soient, sur le futur, et la réalisation quotidienne de quelques-uns des événements nécessaires pour que ces théories passent dans les faits.

Nous sommes semblables à des voyageurs assurés, au départ, de se retrouver le lendemain à mille kilomètres plus loin, mais qui affirmeraient en même temps : le train ne bougera pas.

Et pourtant, Dieu sait s'il a bougé, le train, pendant les dix années qui viennent de s'écouler.

Supposez qu'il revienne soudain en arrière et que nous nous retrouvions cette semaine à l'aube de 1950 : vous souvenez-vous comment se présenterait, dans ses grandes lignes et dans ses détails frivoles, le monde visible ?

Feuilletons-le un instant, par ordre alphabétique.

● **ALGERIE.** Départements français d'Afrique du Nord, situés entre la Tunisie et le Maroc. Une tentative d'insurrection, destinée à arracher à la métropole l'égalité de droits entre les citoyens musulmans et les autres (collège unique, intégration) est énergiquement réprimée par le gouvernement de Gaulle (12.000 exécutions, selon le rapport officieux de la commission d'enquête). L'ordre est rétabli. Depuis 1945, rien à signaler.

DIX ANS APRES : Nouvelle tentative d'insurrection, déclenchée en novembre 1954. Une armée de 400.000 hommes occupe le territoire sans parvenir à éteindre la rébellion. Bilan officiel des pertes en vies humaines : 250.000.

● **ALLEMAGNE.** Pays d'Europe anéanti par les forces conjuguées de l'Amérique, de l'U. R. S. S., de l'Angleterre et de la France. Les forces armées de chacun de ces pays occupent une zone de l'Allemagne avec laquelle la paix n'est pas encore signée.

DIX ANS APRES : Puissance de l'O. T. A. N. (depuis mai 1955) qui participe à la conférence au sommet des Occidentaux, au même titre que la France et l'Angleterre.

● **ANNAPURNA.** Sommet de l'Himalaya (8.078 m.) inviolé par l'homme.

DIX ANS APRES : Le vainqueur de l'Annapurna, Maurice Herzog, est ministre.

● **BARDOT (BRIGITTE).** Jeune fille qui harcèle les photographes de « Match ».

DIX ANS APRES : Jeune femme que harcèlent les photographes de « Match ».

● **BERIA.** Chef de la police d'Etat soviétique.

DIX ANS APRES : Ennemi du peuple, liquidé en décembre 1953.

● **BOMBE A.** Arme atomique, dont les Etats-Unis détiennent l'exclusivité mondiale.

DIX ANS APRES : Arme démodée que l'U. R. S. S. a possédée en mars 1950, les Anglais en 1952, et que la France fera exploser en 1960.

● **BOURGUIBA (HABIB).** Avocat tunisien suspect. Il sera arrêté en janvier 52.

DIX ANS APRES : Président de la République tunisienne.

● **CHINE.** Pays asiatique misérable, constitué depuis quelques jours (décembre 1949) en république populaire, sous la présidence de Mao Tsé-toung. Les Occidentaux nient son existence.

DIX ANS APRES : Puissance asiatique de 700 millions d'habitants. La plus grande armée du monde, le rythme d'accroissement économique le plus rapide du monde, le motif réel du rapprochement Eisenhower-Krouchtchev. Officiellement, les Etats-Unis et la France ignorent toujours son existence.

● **COMTE DE PARIS.** Prétendant au trône de France. En exil au Portugal.

DIX ANS APRES : Prétendant au trône de France. Fournisseur principal des magazines illustrés des IV[e] et V[e] Républiques, grâce aux fiançailles, aux mariages et aux naissances qui alimentent la chronique de sa famille.

● **COREE.** Presqu'île asiatique dont seuls les Coréens et les professeurs de géographie connaissent la situation exacte.

DIX ANS APRES : Théâtre d'une guerre de trois ans, déclenchée en juin 1950 et terminée en juillet 1953, entre les Coréens du Nord soutenus par l'U. R. S. S. et les Coréens du Sud soutenus par les U. S. A. (2 millions de morts et de blessés).

● **GAULLE (CHARLES DE).** Chef de parti (R. P. F.) qui espère reprendre le pouvoir grâce aux élections de 1951 où il présentera un candidat dans chaque département.

DIX ANS APRES : Président de la République jusqu'en 1965.

● **GHANA.** N'existe pas.

DIX ANS APRES : Nom d'un Etat indépendant d'Afrique Noire, anciennement connue sous le nom de Gold Coast quand elle était colonie anglaise.

● **GUINEE.** Colonie française d'Afrique occidentale.

DIX ANS APRES : République à laquelle Charles de Gaulle a proposé l'indépendance. Et qui l'a prise.

● **INDOCHINE.** Colonie française d'Asie, en rébellion depuis novembre 1946. Un corps expéditionnaire français est chargé de rétablir l'ordre et s'y emploie, après une brève suspension d'armes pendant laquelle le gouvernement a refusé de conclure la paix, à Fontainebleau, avec Ho Chi-minh, chef politique de l'insurrection, considéré comme interlocuteur non valable.

DIX ANS APRES : Péninsule asiatique composée de quelques pays indépendants, après que, le corps expéditionnaire français ayant été défait à Dien-Bien-Phu (en juin 1954), la France eut conclu la paix avec Ho Chi-minh (95.000 morts).

● **KELLY (GRACE).** Jeune fille américaine qui fait un peu de cinéma.

DIX ANS APRES : Princesse monégasque qui ne fait plus que de la photo.

● **KROUCHTCHEV (NIKITA).** Fonctionnaire soviétique peu connu, qui a peur de Staline.

DIX ANS APRES : Chef de l'Etat soviétique (après le limogeage de Malenkov, en février 1955 ; de Molotov, en juin 1956 ; de Bouganine, en septembre 1958), vedette de la télévision américaine et maître de la diplomatie mondiale.

● **LUNE.** Astre.

DIX ANS APRES : Cible.

● **McCARTHY (JOE).** Sénateur américain illuminé.

DIX ANS APRES : Sénateur américain éteint.

● **NASSER (GAMAL).** Colonel de l'armée royale égyptienne.

DIX ANS APRES : Chef de la République égyptienne.

● **NEGUIB.** Général de l'armée royale égyptienne.

DIX ANS APRES : Ancien chef de la République égyptienne.

● **PERON (JUAN).** Maître tout-puissant de la République argentine.

DIX ANS APRES : Veuf en exil.

● **QUOIREZ (FRANÇOISE).** Jeune cancre, candidate à la première partie du baccalauréat.

DIX ANS APRES : Françoise Sagan.

● **SAHARA.** Etendue désertique, où les chameaux cherchent de l'eau.

DIX ANS APRES : Source de revenus, de convoitises et de pétrole... Premier forage : mars 1954.

● **SHAH.** Empereur d'Iran qui cherche une deuxième épouse capable de lui donner un héritier mâle. Il épousera Soraya en février 1951.

DIX ANS APRES : Empereur d'Iran qui vient de prendre une troisième épouse dans l'espoir d'obtenir un héritier. Cette histoire s'appelle, non sans indécence, dans les magazines français, « Conte des Mille et Une Nuits ».

● **SUEZ.** Canal contrôlé par les forces britanniques par lequel passent toutes les fortunes françaises.

DIX ANS APRES : Industrie nationale égyptienne.

● **SULTAN DU MAROC.** Souverain d'un territoire d'Afrique du Nord placé sous protectorat français.

DIX ANS APRES : Souverain d'un territoire indépendant d'Afrique du Nord, momentanément déposé et exilé à Madagascar par le gouvernement français.

Faut-il poursuivre ce jeu à la fois angoissant et excitant ?

Il n'a pas fallu dix ans pour que M. Foster Dulles, champion de la guerre froide, vienne au pouvoir, disparaisse en même temps que sa doctrine et soit oublié.

Il n'a pas fallu dix ans pour que M. Georges Bidault, président du Conseil à l'aube de 1950, étoile du M. R. P., père de l'Alliance Atlantique, président du Conseil national de la Résistance, maître de la diplomatie française jusqu'en 1954, soit exclu de son parti et ne représente plus qu'un jeton dans la cagnotte fasciste.

Il n'a pas fallu dix ans pour que le phénomène Poujade naisse, éclate et agonise.

Il ne faudra pas dix ans pour que les pièces du puzzle qui constituent aujourd'hui notre vie nationale et internationale soient secouées, mélangées, modifiées, remplacées, pour que la trame du présent craque en même temps que se tisse celle du futur.

Dix ans, cela est court, cela est long, cela est riche. De quoi les années 60 seront-elles faites ? Le sage n'est pas de prophétiser, à partir d'hier, ce que sera demain, mais, selon le conseil que donnait Paul Valéry, de « se tenir prêt à tout ou à presque tout... de conserver dans nos esprits et dans nos cœurs la volonté de lucidité, la netteté de l'intellect, le sentiment de la grandeur et du risque de l'aventure extraordinaire dans laquelle le genre humain s'est engagé... ». Et aussi de l'aventure non moins extraordinaire, imprévue, passionnante, terrible, bondissante et rebondissante que représente toute vie d'homme et, dans toute vie d'homme, une décennie.

Françoise Giroud.

(1) Publiés mardi par « France-soir ».

LA NATION

La « nature des choses »

● *L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber.*

L'ANNEE 1959 qui devait être celle du début de la paix en Algérie restera celle de la fin de la paix scolaire en France.

Depuis deux semaines, nous recevons, à « L'Express », des injonctions catégoriques, pressantes, parfois menaçantes, de la part d'hommes qui nous reprochent ce qu'ils appellent notre « manque d'agressivité dans l'affaire de l'Ecole ». Et nous entendons, non sans en sourire un peu, de violents appels à la croisade anticléricale contre le régime, venant de professionnels de la politique qui ont, tour à tour, cédé devant le chantage militaire du 13 Mai, voté ou approuvé l'investiture du général de Gaulle, fait campagne pour le « oui » au référendum, soutenu avec une inconscience béate l'immobilisme du Président de la République sur l'Algérie, et accepté toutes les autres manifestations de ce régime dont ils paraissent découvrir — bien partiellement d'ailleurs, nous allons le voir — la nature parce qu'on est venu gratter cette bonne vieille plaie, si sensible, de la laïcité. Il paraît qu'enfin voici un thème de mobilisation générale de l'opinion ; et quels aveugles nous sommes de ne pas nous en apercevoir ! Eh bien, nous allons nous expliquer.

Dans les rares et excellentes interventions qui, venant des restes de la gauche au Parlement, ont fait un trop léger contrepoids à l'opinion massive de la majorité cléricale, nous avons entendu, et rappris, l'histoire des grandes batailles du début de la III° République. Les citations de Gambetta, de Jules Ferry, de l'Abbé Lemire, de Jean Jaurès ont été exploitées à fond, et à juste titre — car on ne peut exprimer mieux qu'ils ne l'ont fait les principes fondamentaux qui justifient et exigent la laïcité absolue de l'enseignement, la séparation des Eglises et de l'Etat.

L'avertissement de Guesde

Donc, les grands ancêtres sont revenus parmi nous, non seulement dans l'enceinte du Parlement, mais dans les réunions provoquées dans tout le pays par la nécessité de se porter au secours de l'Ecole publique attaquée pour la première fois, dans ses principes, depuis quatre-vingts ans. Il y a tout lieu de s'en réjouir et de s'en féliciter. Et quand M. Guy Mollet annonce, à l'Assemblée, que le combat ne cessera pas jusqu'à l'abrogation totale de lois qui viennent d'être votées, et jusqu'à la nationalisation pure et simple des établissements confessionnels qui auront été nourris par les fonds publics, nous l'approuvons sans réserve. Ce qu'il dit là est nécessaire, incontestable pour u.. républicain, et ce qu'il prédit arrivera. C'est clair.

Mais, dans ce grand fracas, s'introduit une grande confusion qu'aucun souci tactique ne nous empêchera d'examiner et de dénoncer.

Dès l'origine de la République qui hérita de Louis Bonaparte, et dès les illustres combats de Jules Ferry qui consolida la République par la laïcité, Jules Guesde, parmi d'autres, mit en garde la gauche contre un danger pernicieux : celui de laisser détourner, accaparer, par la bataille laïque tout l'élan républicain vers la justice, le progrès, et la réforme de la société industrielle moderne. Et si l'on regarde de près l'histoire de cette III° République, on constate combien l'avertissement de Guesde était judicieux. En faisant de l'Eglise l'unique bouc émissaire, et de la laïcité le thème de combat presque exclusif, la classe bourgeoise dirigeante parvint avec habileté à protéger, à consolider ses privilèges économiques et la structure de son pouvoir. Seul le Front populaire, un court moment, ouvrit une brèche dans cette forteresse si bien dissimulée aux yeux des travailleurs par le rideau de l'anticléricalisme.

LE GÉNÉRAL DE GAULLE AVEC M. GUY MOLLET. (Dalmas.)
De Bollardière à Boulloche.

A qui s'en prendre ?

La confusion et la duperie ne sont donc pas d'aujourd'hui. Rares étaient à l'époque les hommes clairvoyants qui les dénonçaient déjà, à contre-courant de la démagogie et des surenchères. Mais il serait impardonnable en 1960 de ne pas avoir appris la leçon et de retomber dans le piège. Car cette fois les circonstances sont éclatantes.

Quand nous voyons MM. Guy Mollet, André Morice, Félix Gaillard et autres seigneurs de la gauche gaulliste du 13 Mai emboucher les trompettes laïques, nous avons un réflexe immédiat de recul. Et ce réflexe est juste. Car de quoi s'agit-il ?

Les hommes et les partis, dits de gauche, qui ont cédé à l'émeute d'Alger le 6 février, qui ont accepté et couvert les tortures, qui ont fait de l'Armée de la France un instrument de pronunciamiento, qui ont bombardé Sakiet, qui ont toujours été les serviteurs fidèles des grandes banques d'affaires et qui, enfin, ont cautionné le coup d'Etat militaire mettant fin en 1958 à la République, ces responsables du système d'hier et ces otages du régime d'aujourd'hui, les voici qui, par la bataille laïque, espèrent reprendre les troupes qu'ils ont perdues, faire oublier leurs fautes, et finalement sous le couvert d'une querelle scolaire avec la majorité en place, détourner les esprits du combat indivisible contre le pouvoir gaulliste sous toutes ses formes.

Or, s'il est un épisode révélateur sur la nature et le fonctionnement de ce pouvoir, c'est bien celui de la loi scolaire. Les fossoyeurs de la IV° République crient très fort aujourd'hui contre la « majorité cléricale » du Parlement, contre le gouvernement de M. Michel Debré, contre la hiérarchie de l'Eglise catholique. Mais les cardinaux, la droite parlementaire et le gouvernement Debré ont fait, si l'on peut dire, leur métier ; ils n'ont jamais caché quels étaient leurs convictions et leurs objectifs. Et ce n'est pas auprès de l'Archevêque de Paris, ni de M. Duchet, ni du Premier ministre que M. Boulloche est allé demander — et obtenir — la garantie formelle que les principes de la laïcité de l'Etat demeureraient intacts. Non. C'est auprès du Chef de l'Etat.

Il dépendait du général de Gaulle et de lui seul, car il a bien sûr tout le pouvoir, que l'affaire scolaire éclatât ou non. Mais qui, parmi nos nouveaux croisés de la laïcité, a eu l'honnêteté intellectuelle de le mettre en cause ? (1) On s'en prend à tout le monde, très haut et très fort — sauf à lui. Nous voyons donc réapparaître dans toute son ampleur la duperie que dénonçait Guesde il y a soixante-dix ans. On veut bien se battre, pour rire, contre le cardinal Gerlier ou M. Michel Debré : cela marque, « à gauche », pour pas cher, et cela distrait le peuple ; mais à condition de ne pas toucher aux fondements du régime.

La farce est si poussée que, dans la péroraison émouvante de son grand discours « socialiste » à l'Assemblée, M. Guy Mollet ose souhaiter que la constitutionnalité de la nouvelle loi scolaire soit contestée devant le Conseil constitutionnel « *par M. le Président de l'Assemblée Nationale* (M. Chaban-Delmas !), *M. le Président du Sénat* (M. Monnerville !), *et, sinon, par M. le Président de la République, gardien de la Constitution...* » On ne saurait mieux se moquer du monde, et révéler la complicité profonde qui lie entre eux les hommes du 13 Mai, qu'ils soient laïcs ou cléricaux, socialistes ou gaullistes.

L'auteur de la loi

Il ne peut pas en être autrement. Et c'est pourquoi la bataille pour l'abrogation de la loi scolaire est, en soi, une voie sans issue : cette loi fait partie intégrante du régime, elle durera autant que lui, elle ne tombera qu'avec lui. Et si nous doutions encore de l'impuissance du régime gaulliste devant les forces qui l'ont fondé en mai 1958, le comportement du général de Gaulle dans l'affaire scolaire nous aura pleinement éclairés.

Car, sur l'affaire algérienne, dont on nous annonce tous les trois mois la solution imminente, les circonstances atténuantes pour l'immobilisme du pouvoir peuvent être invoquées. Si de Gaulle couvre ce qui se passe là-bas, ne prend pas de sanctions publiques, ne cherche pas à faire respecter ses directives, c'est qu'il craint de faire exploser cette force incontrôlée qu'est l'Armée ; donc il manœuvre, gagne du temps, et son hésitation n'est que légitime prudence. Mais cette justification, l'affaire d'aujourd'hui la détruit entièrement.

De Gaulle, libérateur de 1944, a manifesté clairement à l'époque son attachement à la laïcité de l'Etat, et toutes les mesures prises par Vichy en sens inverse ont été annulées. Revenu au pouvoir, en 1958, il a de nouveau indiqué que la question ne devait pas être soulevée. Et, enfin, ce mois-ci, c'est lui qui a reçu le ministre de l'Education Nationale pour lui annoncer que les termes du projet, que M. Boulloche avait admis, ne seraient en aucun cas modifiés. Puis de Gaulle a cédé. Devant qui ? Devant quelle menace ? Devant quelle force ? Tout le monde sait que M. Debré est tenu par ses anciens complices du 13 Mai, mais il est bien clair qu'il ne pourrait pas s'opposer à un ordre de de Gaulle. On sait aussi qui sont les députés U.N.R. mais aucun d'eux n'a envie de retourner devant les électeurs et sur un simple signe de de Gaulle ils seraient bien obligés d'obéir. De Gaulle était, en cette affaire, maître absolu. L'auteur de la loi cléricale n'est donc personne d'autre que lui.

La notion d'arbitre

Et s'il a préféré en être responsable plutôt que de s'y opposer, c'est, comme pour l'Algérie, que ses sentiments personnels — sur lesquels on discute indéfiniment — ne sont rien et que la nature de son régime est tout. Il voulait réhabiliter le général de Bollardière, il le lui a dit, il l'a répété à divers témoins, il en a même plusieurs fois manifesté l'intention précise. Mais ce serait s'opposer à toutes les forces qui soutiennent son trône. Et Bollardière a donc été laissé dans l'ombre. On a promu Massu. Il voulait, à tout prix, conserver M. Boulloche à côté de lui. Il le lui a dit, il l'a répété solennellement en Conseil des Ministres, il a donné sa garantie au projet de son ministre. Mais de nouveau, au moment où son intention entra en conflit ouvert avec les forces sur lesquelles il s'appuie, naturellement il a cédé.

La notion d'arbitre, qui fonde le nouveau régime, est une illusion. Le chef de l'Etat est, en fait, le chef du mouvement qui l'a porté au pouvoir. Ni avec l'Armée, ni avec l'Eglise, ni avec l'Argent il n'acceptera un conflit ouvert car telle est la loi du régime, et la condition de sa survie. Tout se tient. Les lois cléricales, la torture, la force de frappe, les bouilleurs de cru, et les finances de M. Pinay forment un ensemble indissociable. Le génie politique de de Gaulle, que personne ne lui conteste, l'a bien discerné ; il couvre tout en bloc. Nous ne devons donc pas oublier, nous, à l'aube de 1960, que tout combat partiel est un combat perdu. La « nature des choses » fait que la paix en Algérie, la laïcité de l'enseignement, le rythme de la production, ne seront rétablis qu'ensemble, par la fin du régime, pas avant, et pas autrement.

J.-J S.-S.

(1) Seul M. Gaston Defferre, à la S.F.I.O., l'a écrit publiquement et clairement dans un éditorial du « Provençal ». Il conclut : « Le comportement du général de Gaulle est incompréhensible ».

CORRESPONDANCES EXPRESS

ATLANTIQUE : L'AFFAIRE PEUGEOT-RENAULT

● La décision prise par le ministère américain de la Justice d'entamer des poursuites contre les importateurs et les distributeurs américains des voitures Renault et Peugeot, a créé un certain malaise dans les milieux économiques européens quinze jours avant l'ouverture des travaux du « Comité Economique Atlantique », auquel doit participer le secrétaire d'Etat adjoint américain, M. Douglas Dillon.

Les filiales Peugeot et Renault aux Etats-Unis sont accusées, en vertu des lois anti-trusts américaines, d'avoir conclu entre elles « des contrats illicites entravant sans motif légitime le commerce inter-Etats des produits Renault et Peugeot ». L'accusation affirme que la « conspiration » a commencé en 1955.

On s'inquiète à Paris que cette procédure soit engagée justement au moment où certaines difficultés économiques augmentent la pression des milieux protectionnistes sur le gouvernement américain. Cette décision est rapprochée de la mise en garde que M. Dillon avait formulée lors de son dernier passage à Paris contre un « marché européen » du pétrole saharien. Les poursuites engagées contre les filiales Peugeot et Renault pourraient constituer un moyen de pression pour éviter ce « marché européen » que redoutent les pétroliers américains.

En fait, les pratiques commerciales adoptées aux Etats-Unis par les filiales Peugeot et Renault sont similaires à celles qui ont cours pour la distribution de leurs produits en France et il paraît évident que le procès qui leur est fait a des origines extra-commerciales. Cette affaire risque de faire apparaître au grand jour, au sein du Comité Economique Atlantique, les conflits d'intérêts entre les exportateurs européens et les producteurs américains.

QUI ECRIT AUX OFFICIERS D'ALGERIE ?

● De très nombreux officiers servant actuellement en Algérie reçoivent depuis un certain temps une lettre périodique dont les auteurs expriment, en des termes violents, des opinions hostiles à la politique gouvernementale. Ces lettres sont adressées avec une précision singulière : le grade, le nom, la désignation du régiment et le secteur postal des destinataires sont toujours exacts, même quand ils ont changé d'affectation. Seules des complicités précises dans l'armée peuvent permettre aux expéditeurs de ces lettres de connaître ces informations.

Le style, les arguments employés, les slogans ressemblent singulièrement à ceux que l'on retrouve dans la revue « Verbe » du chef du « national-catholicisme », Georges Sauge, et dans les carrefours » d'officiers de réserve.

UN MAITRE DU GANG DE L'ALCOOL

● L'une des plus grosses affaires de fraude sur l'alcool est sur le point d'éclater dans la région parisienne.

Elle concerne, au premier chef, un grossiste en spiritueux, M. C., actuellement en fuite, qui dirige un important réseau du « gang de l'alcool ».

M. C., propriétaire de deux camions immatriculés au nom de leurs chauffeurs respectifs, fait venir régulièrement de Normandie d'importantes quantités d'alcool distillé clandestinement. Il achète cet alcool 80 francs le litre, et le revend tantôt, à 720 francs le litre, directement à des restaurateurs « initiés », tantôt, à 500 francs le litre, à des grossistes de Charenton qui, la nuit, font entrer dans leur dépôt le camion chargé, abandonné à proximité par son chauffeur.

Chaque transport de 5 tonnes se solde ainsi pour M. C. par un bénéfice de plus de 3 millions.

Dénoncé par un particulier, M. C. réussit, trois mois durant, à déjouer les pièges qui lui étaient tendus. La raison de son impunité commence à transparaître : M. C. jouissait de la protection d'un haut fonctionnaire, directeur à la Répression des Fraudes, auquel il avait fait cadeau d'une voiture particulière. Cette voiture « ouvrait la voie » aux camions de M. C.

C'est grâce à la protection de ce haut fonctionnaire également que M. C. se serait assuré, outre la sécurité pour son trafic, l'arrestation de concurrents appartenant à des gangs moins bien « organisés ».

LA GRÈVE A LA R.T.F.

● Pour la première fois une grève générale de la R.T.F. (aussi bien sur les antennes de la radio que sur celles de la télévision) est suivie par l'ensemble du personnel artistique (Fédération du spectacle C.G.T., C.G.T.-F.O.) et par les techniciens (Syndicat unifié des techniciens).

L'enjeu de la bataille est le fameux statut du personnel de la R.T.F., prévu par l'ordonnance gouvernementale du 4 février 1959 et qui devait être mis en application le 1ᵉʳ janvier 1960.

Ce statut, élaboré par le ministère de l'Information et par la direction de la R.T.F., est en discussion au ministère des Finances depuis plus de quatre mois.

Il s'agit, en gros, de transformer les membres du personnel de la R.T.F. en contractuels, les détachant de la fonction publique, leurs salaires devant se rapprocher au maximum de ceux du secteur privé. Le ministère des Finances essaie de freiner le plus possible cet aménagement, redoutant qu'il n'ait des répercussions dans d'autres secteurs.

En fait, la « grille » de salaires proposée est loin de donner satisfaction aux intéressés : si en effet les hautes catégories sont avantagées, le nombre d'emplois y est extrêmement limité, tandis que, d'après leurs calculs, les plus basses verraient leur traitement diminué par rapport à celui qu'elles touchent actuellement.

Mais les salaires ne sont pas seuls en cause. Certains détails concernant le recrutement, l'avancement, la promotion du personnel ont provoqué le mécontentement.

Au cours de l'assemblée générale du personnel de la R.T.F., qui s'est tenue mardi 29 décembre à la Salle des Horticulteurs, Claude Villedieu, du Journal télévisé, a déclaré : « Ce mouvement de grève est irréversible, il n'est pas question de s'arrêter. Nous irons jusqu'à alerter la Présidence de la République. »

Pour la première fois, les grévistes ont demandé à toutes les stations de télévision étrangères de ne pas envoyer d'émissions en Eurovision si elles ne sont pas prévues au calendrier. Plusieurs ont aussitôt donné leur accord.

Le personnel artistique est unanime pour une grève totale; les techniciens ont décidé de ne faire qu'une grève tournante.

SI M. DEBRÉ S'EN VA...

● Le peu d'autorité de M. Michel Debré dans les milieux parlementaires, de nouvelles « maladresses diplomatiques » qui lui sont reprochées au Quai d'Orsay, son rôle hésitant dans la querelle scolaire, son mutisme inquiétant sur l'affaire du bazooka — ces divers éléments conduisent les observateurs politiques à évoquer, de plus en plus souvent, un possible effacement du Premier ministre d'ici quelque temps.

C'est le nom de M. Louis Joxe qui est le plus souvent prononcé. Il n'est pas le seul. On parle également de M. Pompidou, ancien directeur du cabinet du général de Gaulle à Matignon, et de M. Chatenet, ministre de l'Intérieur. M. Jeanneney a perdu ses chances, dit-on, en affirmant trop nettement ses convictions laïques. Enfin, cette semaine, un outsider : M. Roger Frey.

VIANDE : LE CIRCUIT COURT ATTENDRA LE PRINTEMPS

● Une manœuvre tournante a eu raison — momentanément — du « circuit court » de la viande. L'expérience est actuellement enrayée.

Elle avait été amorcée, non sans difficulté, à la mi-décembre, grâce à une initiative de la S.O.G.A.F. (Société des Grands Abattoirs de France). Les douze centres d'abattage industriels affiliés à la S.O.G.A.F. entreprenaient alors de court-circuiter les intermédiaires (au nombre de onze à dix-huit) qui s'interposent habituellement entre le producteur et le détaillant.

La S.O.G.A.F., achetant directement aux producteurs, entendait livrer à un certain nombre de détaillants de la viande prédécoupée, en caissettes, de qualité garantie, à condition que ceux-ci s'engagent (afin d'éviter toute fraude) à vendre exclusivement cette viande « circuit court ».

Après de laborieuses négociations, la marge de détail consentie aux boucheries disposées à tenter l'expérience fut fixée à 25 %. Le raccourcissement du circuit devait se solder, pour la ménagère, par une économie de 10 % (sur les morceaux les moins coûteux) à 20 % (sur le filet), en attendant mieux.

Dès avant le démarrage de l'expérience, le syndicat de la Boucherie donna pour consigne à ses adhérents de ne pas collaborer avec la S.O.G.A.F. Sur les 4.500 bouchers parisiens, il s'en trouva néanmoins trois pour enfreindre la consigne et s'exposer aux foudres de leur syndicat.

Pour empêcher ces trois indisciplinés de faire école, les professionnels de la viande lancèrent leur manœuvre tournante : dès la mi-décembre, ils importèrent, par la Hollande, à raison de 4 à 5 tonnes par jour, de la viande en caissettes de provenance danoise et irlandaise.

La viande prédécoupée d'importation est non seulement sensiblement moins chère que la viande S.O.G.A.F. (le kilo de contre-filet importé est cédé 575 francs aux détaillants) ; elle est encore, à la différence de celle-ci, écoulée dans les boucheries traditionnelles.

A peine engagée, l'épreuve de force entre les réformateurs (appuyés par le gouvernement) et les professionnels, a donc tourné à l'avantage de ces derniers. Cette circonstance a donné à réfléchir aux bouchers tentés par « l'indiscipline » : les boucheries « circuit court » sont restées au nombre de trois, comme au premier jour de l'expérience. Elles écoulent une dizaine de tonnes de viande par mois, au lieu des 1.000 tonnes prévues pour le démarrage de l'expérience.

La partie est-elle perdue ? Nullement. Devant l'obstruction de la profession, la S.O.G.A.F. va livrer sa viande prédécoupée au commerce intégré. Au printemps, en outre, la situation lui deviendra favorable : la viande deviendra rare non seulement en France, mais dans toute l'Europe, et, au lieu de subir la loi des professionnels, les abattoirs industriels auront quelque chance d'imposer la leur.

LA TÉLÉPHONIE UNIVERSELLE
S. A. fondée en 1919
4, Rue Eugène-Varlin, PARIS Xᵉ
NOR. 60-77 et 53-25
CONSEILS ET DEVIS GRATUITS SUR DEMANDE
réalise et entretient toute installation téléphonique

Sur votre table, comme dans les meilleurs hôtels et restaurants

UN BOURGOGNE EXCLUSIF
BEAUNE du CHATEAU
Appellation contrôlée BEAUNE 1ᵉʳ CRU
RENSEIGNEMENTS ET TARIFS SUR DEMANDE
BOUCHARD PÈRE & FILS
LE CHATEAU DE BEAUNE (COTE-D'OR)

MARTINIQUE : LES RAISONS DE LA CRISE

● La violence et la brusquerie des incidents qui ensanglantèrent la semaine dernière Fort-de-France à la Martinique — plusieurs tués, des dizaines de blessés — ont tiré pour les responsables le signal d'alarme : un banal accident de la circulation ne prend de telles proportions que dans un climat explosif.

Les causes du malaise ont plusieurs origines :

— Economiques : sur les 300.000 habitants que compte l'île, près de la moitié de la population active est en chômage tandis que, faute de débouchés sur place, l'élite émigre en France.

— Politiques : le statut de « département d'outre-mer » devrait, aux yeux de nombreux leaders politiques locaux, être aménagé dans le sens d'une plus large autonomie de gestion locale.

— Psychologiques : la dissolution immédiate par les autorités de « L'Amicale des Anciens d'Afrique du Nord » répond à la réprobation que cette organisation a suscitée parmi la population, surtout ces derniers mois. Les propos tenus par les membres de l' « Amicale » au cours de réunions publiques sont voisins de ceux que l'on entendait couramment au Maroc ou en Tunisie : « fainéants », « bons à rien », « bougnouls », « il faut les mater », etc. Un des premiers bâtiments attaqués et détruits par la foule furieuse a été l'Hôtel de l'Europe où se réunissaient les éléments européens extrémistes, promoteurs d'un Comité de salut public clandestin au moment du 13 Mai.

MAIN ROUGE : LA MISE EN SCENE DE DURIEUX

● Le 16 avril 1959, le procureur Wolf, de Francfort, faisait état des activités de la Main Rouge en Allemagne et citait le nom d'un certain Durieux, soupçonné d'avoir participé à différents attentats perpétrés par cette organisation.

Le 7 novembre, un nommé Christian Durieux affirmait dans le « Daily Mail » qu'il appartenait effectivement à la Main Rouge et donnait certains détails sur les buts que se serait proposés cette organisation.

Quelques jours après, Christian Durieux démentait cette déclaration au « Daily Mail ». Son démenti était diffusé par l'agence de presse officielle allemande et reproduit par tous les journaux allemands qui avaient fait état de sa déclaration au « Daily Mail ».

Pour tous les journalistes qui avaient approché Christian Durieux, il ne faisait aucun doute d'ailleurs que celui-ci était incapable d'accomplir les actions dont il se vantait. A quoi rimait donc cette mise en scène ? Il apparaît aujourd'hui que Christian Durieux, agissant de sa propre initiative ou sur les « conseils » de certains amis, a permis d'égarer pendant un certain temps les différentes enquêtes sur les activités de la Main Rouge.

Il est établi, en effet, que Christian Durieux n'a rien eu à faire directement avec la Main Rouge, mais d'autres questions sont posées : y avait-il un diplomate français nommé Durieux au consulat de Hambourg en 1956 ? A-t-il été rappelé à Paris fin 56 ou début 57 ? Où est-il aujourd'hui ?

jack Romoli
EXCLUSIVITES MASCULINES
cadeaux
pour Monsieur
38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

— Je vous y prends, à arrondir aux chiffres supérieurs !

ÉCONOMIE

Le poids du franc

● *Le franc lourd est-il la garantie de l'avenir ? Alfred Sauvy pèse ses chances.*

EN 1578, parut un « Recueil des principaux avis portant l'établissement du compte par escuz et suppression de celuy par sols et livres ». En 1959, paraît l'avis portant l'établissement du compte par nouveaux francs et suppression de celui par francs.

Que faut-il penser de ce changement, de cet alourdissement ?

Le déplacement d'une virgule dans les comptes a été présenté au public par le gouvernement comme une novation salvatrice et considéré, par ce même public, comme une manœuvre suspecte.

Car l'opinion est très sensible aux changements monétaires, disons plus exactement : à leurs ratifications juridiques spectaculaires, c'est-à-dire aux décisions qui ne font qu'entériner une situation de fait. Les hypothèques prises peu à peu sur la monnaie par les uns ou les autres, en poussant leurs pions sur l'échiquier des intérêts, ne provoquent aucune émotion ; en revanche, une dévaluation légale, sortie de conciliabules secrets et succédant aux plus formels démentis, décision qui ratifie une série de lents grignotages, est toujours mal vue par l'opinion et imputée au dernier homme en place, au syndic de faillite. Poincaré a été rendu responsable de la dévaluation du franc en 1928, comme Mendès France le fut, en 1954, par une attitude analogue, de la « perte » de l'Indochine.

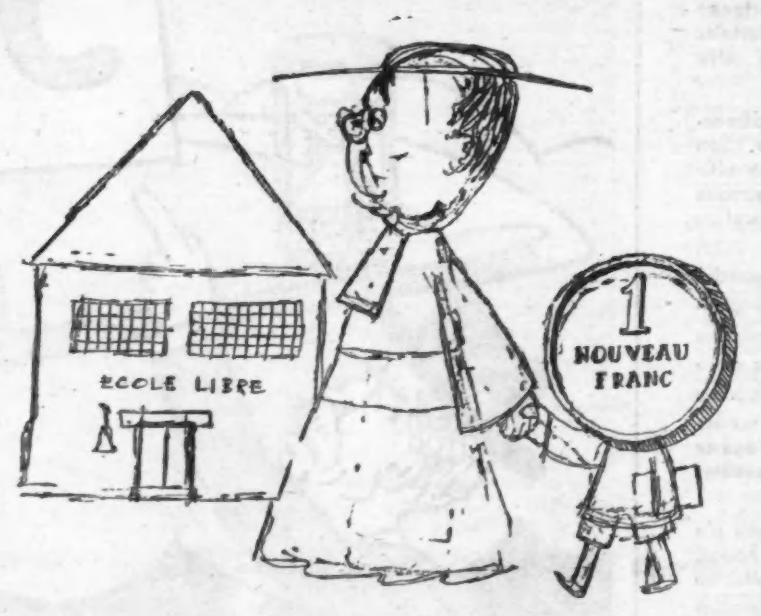
Un millénaire de tourmentes

Un certain relent technocratique, une impression d'altération et de fausseté (l'expression « faux jeton » vaut, si l'on ose dire, son pésant d'or), ne sont pas seuls à expliquer l'aversion du public à l'égard de toute « manipulation ». Un millénaire d'aventures monétaires fait sentir aussi son poids. Le libéralisme triomphant avait, au XIXe siècle, rivé les monnaies à l'or, au détriment de tout le reste. Avec le franc germinal, estimaient nos pères, s'est ouverte, pour l'éternité, une ère nouvelle, une ère de stabilité.

En fait, le XIXe siècle de la bourgeoisie financière triomphante n'apparaît plus aujourd'hui que comme un épisode isolé, coupant une longue suite de dégradations monétaires. Ce rivetage de la monnaie à l'or signifiait-il vraiment l'âge d'or ? On peut en douter, à s'en rapporter seulement aux étranges secousses qui agitaient les prix. En 1947, par exemple (remarquez l'année), les prix s'effondrèrent et ceux des céréales ont plongé de 60 % en quelques mois. Imagine-t-on le sort des malheureux cultivateurs voués à de telles tourmentes ?

Lorsque les monnaies commencèrent à bouger, après la première guerre, les esprits furent étonnamment désorientés. J'entends encore des personnes graves diffuser doctoralement en 1922 : « *Le mark ne vaut plus qu'un sou ! Il faut acheter des marks, puisque rien ne vaut moins qu'un sou. Il ne peut donc plus baisser.* »

LE DISQUE-OBOLE



L'ARGENT CONVERTIBLE

(Dessins de Tim.)

La faute des Anglais

En 1920, lors d'une manifestation sportive à Colombes, fut joué l'hymne britannique. Et derrière moi, des spectateurs de proclamer : « *La livre est à 50 francs. Nous refusons de nous lever.* » Pas un moment l'idée ne les effleura de dire : « *Le franc ne vaut plus que 5 pence.* » Si la livre valait 50 francs, c'était la faute des Anglais évidemment.

Et cette vérité semblait si évidente que la baisse du franc, dans la suite, entraîna une vague de xénophobie. En 1925, quand l'opinion était trop inquiète, devant les « printings » saccadants des banques, qui transmettaient « l'allégement » du franc à la minute, on annonçait le lendemain dans la presse qu'on avait arrêté près de la Bourse « un spéculateur étranger ».

Si la sensibilité était si grande, c'est que bien des personnes s'imaginaient que la dégringolade du franc les ruinerait. Ce raisonnement, fort logique, hélas ! pour les porteurs de francs, rentes, etc., était tenu même par des propriétaires d'usines, de terres, etc., si bien que les actions françaises étaient, à un moment, à la moitié du niveau des valeurs étrangères. La génération actuelle est bien plus aguerrie, vaccinée. Chacun ne songe plus qu'à s'aligner sur le voisin, voire à le devancer.

Le plus remarquable est l'adaptation des populations au papier monnaie. Ce papier jadis refusé à la moindre alerte est accepté aujourd'hui par un véritable réflexe conditionné. Il est toujours bon à prendre, puisque le crémier ou le boucher l'acceptera. L'attitude sous l'occupation eût bouleversé des financiers de 1914. Un papier et le mot « franc » écrit dessus, cela suffit. Les enfants et même les adultes n'ont jamais entendu le tintement du louis et ignorent tout de cette précieuse couverture métallique qui constituait la base de la société.

Entre les deux guerres, ont fleuri divers projets de création d'une monnaie qui serait assise non plus sur l'or, mais sur un grand nombre de marchandises. Ces projets n'ont été mis en pratique en aucun pays et il est peut-être permis de le regretter, car la stabilité de l'ensemble des prix eût été ainsi acquise automatiquement.

Philippe le Bel, ce primitif

Mais la stabilité des prix est-elle le véritable objectif poursuivi ? Depuis la Libération, les gouvernements français ont pratiqué l'inflation avec une remarquable continuité de vues. Le jeu consiste à laisser glisser, tout en évitant l'emballement. Pour cela, la règle d'or, si l'on peut dire, est d'affirmer, en toutes circonstances, et notamment lors de la déclaration ministérielle, qu'on s'opposera fermement à toute hausse des prix, et de temps à autre, de donner un petit coup d'arrêt pour briser le mouvement. C'est ainsi qu'une boule dévalant une montagne peut être ralentie par une série de butées échelonnées de proche en proche.

Les présidents Gouin, Bidault, Ramadier (1946), Léon Blum, R. Mayer (j'en passe, j'en passe), Queuille, Pinay, E. Faure, G. Mollet, Gaillard, de Gaulle, ne se sont certes pas donné le mot en 1945 pour se répartir les rôles à l'avance. Mais, avec le recul du temps, qui dessine les profils, l'historien de demain parlera de

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE

8, rue Henner, PARIS (IXe) - PIGalle 39-76

A paraître le 19 janvier 1960 :

EXCLUSIF

Pierre Mendès France parle d'Israël

ABONNEMENT D'UN AN :

France .... 1.800 fr. | Edition de luxe .... 15.000 fr.
Soutien .... 4.000 fr. | Etranger .... 2.500 fr.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE COURTAGE D'ASSURANCES

Société anonyme au capital de 102.500.000 francs entièrement libéré

145, boulevard Haussmann - PARIS (8e)

TÉL. : ELYsées 03-20 (6 lignes groupées)

GRENOBLE
LYON
MARSEILLE
NANCY
STRASBOURG

SGCA

ABIDJAN
CASABLANCA
DAKAR
DOUALA
CONAKRY

TOUTES ASSURANCES DANS LE MONDE ENTIER

« l'extrême habileté avec laquelle les hommes politiques de l'après-guerre ont joué avec la monnaie, sans jamais sombrer ». « Fluctuat, nec mergitur. » En face de ces remarquables artistes, Philippe le Bel n'apparaît que comme un bricoleur de la dévaluation, un pittoresque primitif, un Giotto ignorant des lois de la perspective.

Antibiotiques et gris-gris

L'avènement du franc lourd inaugure-t-il une nouvelle période de stabilité ? Sans contester que, dans les comptes de la nation, les dizaines de milliers de milliards commençaient à devenir encombrants, on peut rattacher l'adoption du franc lourd au geste de l'homme qui achète une casquette de marine pour se donner une allure de navigateur.

La fierté de pouvoir lire dans la cote de la Bourse que le franc français vaut dix francs belges et presque un mark est certes compréhensible. Par un tel acte, on efface théâtralement les défaillances des prédécesseurs. Il y a, dans une telle action, une part de magie. L'esprit du mal est chassé.

Est-il vraiment expulsé par cette incantation ?

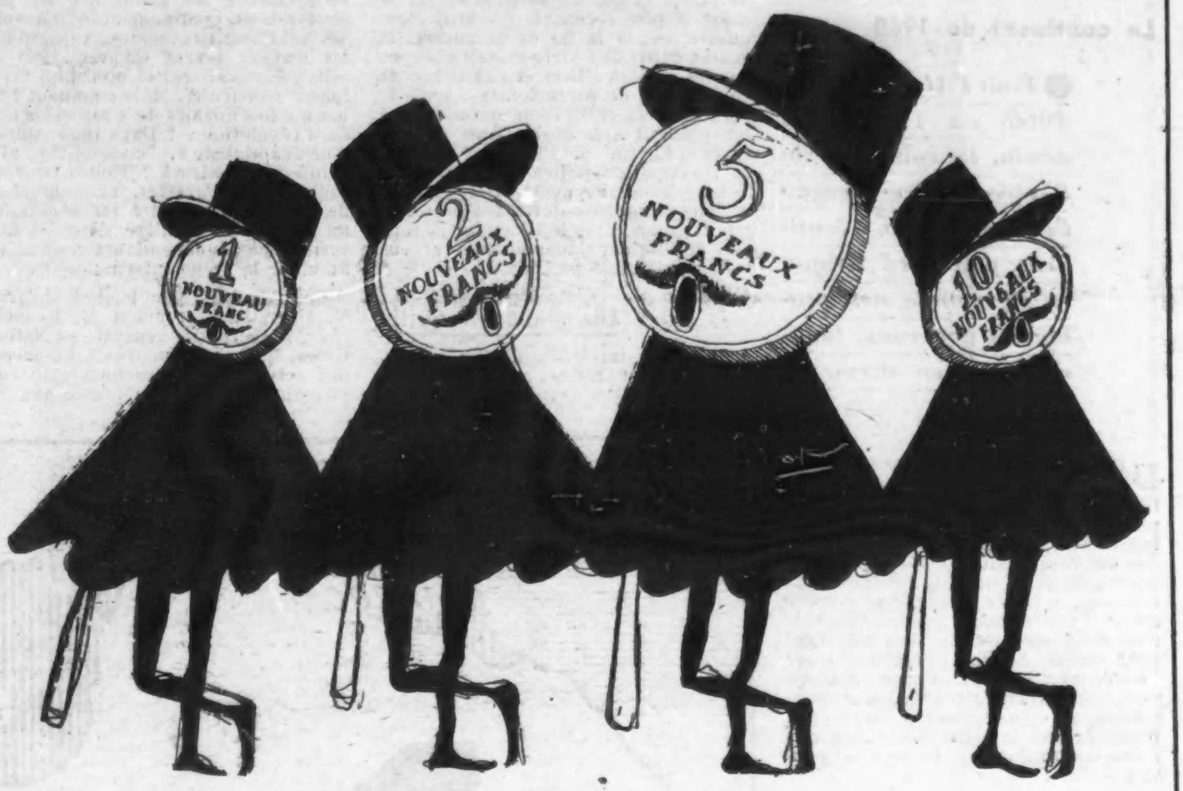
Oui, si celle-ci est suivie d'actes efficaces. Je crois à la vertu d'un gri-gri pour guérir une septicémie, à condition que ce sortilège soit accompagné d'une injection d'antibiotiques.

Mais les conditions sont-elles remplies? Suffit-il d'agglomérer 100 francs en un pour en faire une monnaie lourde, non maniable ?

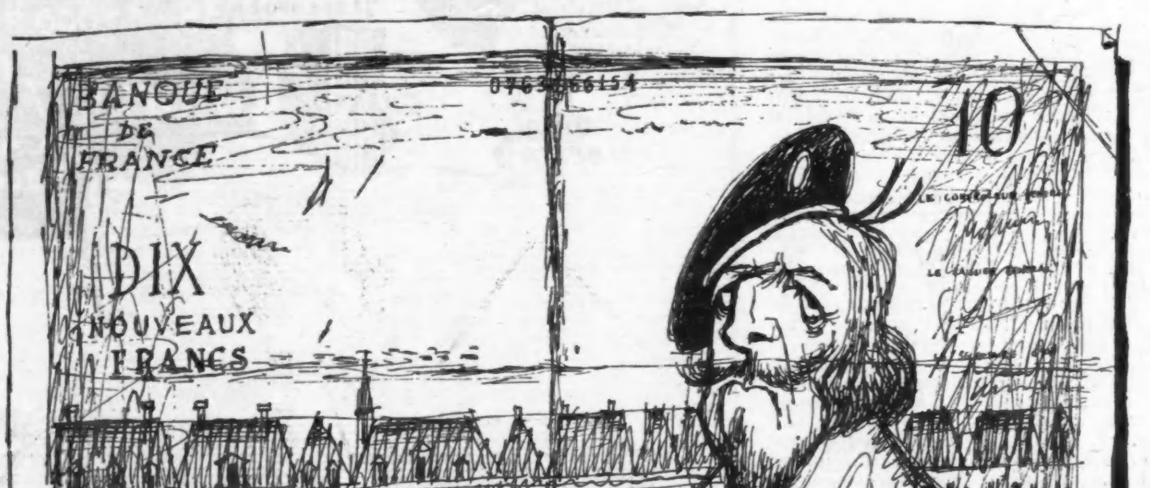
Alain termine ses « Propos d'économique » assez brusquement, par la phrase suivante : « *Je conseille une monnaie de plomb et une vie rustique.* » La vie rustique, nous nous en éloignons singulièrement, et ceux qui y sont restés ne sont pas précisément satisfaits. Mais le reste ? La monnaie de plomb ?

Certes, l'auteur des « Propos » n'a pas voulu recommander la fameuse transmutation de l'or en un plomb vil ; il a voulu manifester, au contraire, son aversion à l'égard de toutes ces « manipulations », rendues si faciles par la légèreté du papier. Mais son vœu semble d'un autre âge.

Un autre auteur, non moins connu, du moins dans le monde des économistes, Jacques Rueff, a parlé de la dépréciation de la monnaie et l'a attribuée à l'existence de « faux droits ». Si aux droits anciens s'ajoutent de nouveaux droits sans contrepartie, dit-il, il n'est plus possible de satisfaire les uns et les autres, sans altérer la monnaie. Rien à dire jusqu'ici. Si six porteurs se présentent en demandant chacun un quart du gâteau, il est bien certain qu'ils ne pourront avoir chacun qu'un sixième.



« C'EST NOUS LES ARGENTS DE LA CIRCULATION... »



(Dessins de Tim.)

TETE D'OR

Dans la balance

La question se pose seulement de savoir pourquoi les nouveaux droits sont plus « faux » que les anciens. La légitimité de ceux-ci ne peut-elle être tout aussi bien contestée ? Certes, parmi les « nouveaux droits », un certain nombre pèsent sur la monnaie, sans justification, c'est-à-dire sans production de richesses : les rentes de rareté créées par la puissance publique ou par le monopole de fait, la vente de cartes de transport, de droits de moudre, etc., entrent bien dans cette catégorie. On a beaucoup reproché aux Valois de vendre des charges et des offices. Mais du moins les vendaient-ils. De nos jours, on les donne gratuitement.

Quant à la demande du travailleur, comment lui refuser le titre de droit véritable ? Personne ne prétend, je pense, que, dans l'ensemble de l'économie, le travail reçoive au-delà de la part qu'il prend à la production nationale.

A côté de cette question de répartition sociale, se place, de façon générale, celle de la production de richesses. Nous assistons, pour diverses raisons, à une montée générale des besoins, privés et publics. Ce mouvement, qui ne fera que s'accentuer, peut être dangereux pour le franc, s'il n'est pas compensé par une exploitation intense du progrès technique, en vue de produire constamment de nouvelles richesses. Celles-ci boivent le papier, c'est bien connu.

Il reste seulement à savoir si tout est bien fait dans cette direction ; le remède est bien connu : pour produire beaucoup plus de richesses dans un pays, il faut des techniciens, des scientifiques. Sans une recherche scientifique intense, nous manquerons l'objectif. Parodiant une formule célèbre du temps de Chéron, nous pouvons dire que le laboratoire sauvera le franc. Mais le Parlement paraît beaucoup plus désireux de défendre les bouilleurs de cru, l'école confessionnelle, la propriété commerciale et les raffineries de pétrole que d'accroître la production de machines-outils ou de développer la recherche scientifique.

Dans ces conditions, la réponse est facile. Dans un plateau de la balance, le franc (lourd) ; dans l'autre, le poids des groupes de pression. Craignons de voir dans quelques années un ministre novateur nous proposer un franc « superlourd ».

Vraiment, notre franc peut-il rester lourd, tant que notre esprit reste aussi léger ?

ALFRED SAUVY.

classeurs verticaux tout acier
réellement les moins chers au mètre linéaire de classement
Y. A. CHAUVIN, 6, rue aux Ours PARIS-3°. Téléph. : TURbigo 84-35

AFRIQUE NOIRE

Le continent de 1960

● ***Pour l'Afrique noire, 1960 est l'année du destin. La contagion de l'indépendance a gagné l'ensemble du continent, posant à l'Afrique et au monde des problèmes nouveaux. Claude Krief en dresse le répertoire.***

DEPUIS des mois, toute l'Afrique attend, dans la fièvre et l'exaltation, 1960. Les hommes politiques les plus froids et les plus lucides, les intellectuels, les syndicalistes chevronnés ont réagi comme le paysan le plus fruste, le plus proche des rites ancestraux. « *Année magique* », « *année du chiffre des choses* », selon l'expression du leader malien, le poète Léopold Sedar Senghor, « *tournant de l'histoire* », il n'est image qui ait paru trop forte aux Africains eux-mêmes ou aux observateurs. L'un d'eux, faisant le bilan des bouleversements qui attendent le monde, pouvait écrire :

> « 1960 *ne représentera pas seulement le tournant du demi-siècle mais le tournant de toute une ère...* »

Cette emphase peut paraître disproportionnée. Elle correspond exactement, cependant, aux sentiments des masses africaines. Le ton avait été donné il y a déjà un an par le vice-président des Etats-Unis, M. Richard Nixon, qui rentrant de son périple africain, déclarait :

> « *L'Afrique est la partie du monde qui actuellement se transforme le plus vite. Son évolution... pourrait bien constituer le facteur décisif dans le conflit entre les forces de la liberté et le communisme international.* »

Sept Etats nouveaux

Ce mouvement s'est encore accéléré ces derniers mois et atteindra effectivement son point culminant en 1960. Des territoires peuplés de près de 45 millions d'hommes (c'est-à-dire plus du quart de la population totale de l'Afrique) sont d'ores et déjà assurés de devenir indépendants cette année. Ce sont, dès le 1er janvier, le Cameroun, puis, dans les mois qui suivront, le Togo, la Nigeria britannique et la Somalie italienne. Et M. Modibo Keita, président du gouvernement fédéral du Mali, déclarait il y a quelques jours à Dakar :

> « *En* 1960, *le Mali sera présent au rendez-vous des Etats indépendants.* »

Le principe de l'indépendance du Mali est, en effet, acquis depuis la dernière réunion du Conseil exécutif de la Communauté, à Saint-Louis, et des négociations doivent s'ouvrir à Paris, courant janvier, pour faire entrer dans les faits les promesses formelles du général de Gaulle concernant l'accession du Mali à sa totale « souveraineté internationale ». Madagascar, selon les déclarations de son président, M. Tsiranana, s'apprête à suivre le même chemin. A Léopoldville, le roi Baudouin, qui est allé tenter de régler les problèmes sur place, est accueilli au cri de « *Indépendance* ».

C'est 20 millions d'hommes de plus et trois Etats nouveaux pour lesquels 1960 sera aussi l'année de l'émancipation. En tout, 65 millions d'Africains répartis en sept Etats...

Ces chiffres prennent encore plus de poids quand on se penche sur le passé le plus récent. Il y a seulement quinze ans, à la fin de la guerre, la quasi-totalité de l'Afrique était occupée par les armées alliées et constituée de colonies ou de protectorats : seuls le petit Libéria et l'Union sud-africaine échappaient à la règle. Tour à tour, après l'Egypte et l'Ethiopie libérée de l'occupation italienne, la Libye, le Soudan ex-anglo-égyptien, la Tunisie, le Maroc, une fois levés les protectorats français, puis le Ghana et la Guinée devenaient indépendants et entraient aux Nations Unies.

Un géant tranquille

Et tout naturellement, tour à tour, les hommes d'Etat qui avaient conduit leur pays à l'émancipation totale revendiquaient un « leadership » africain, effectif ou moral. D'abord Nasser, qui n'a jamais caché sa volonté d'utiliser l'Islam pour faire rayonner l'influence égyptienne sur tout le continent. Puis Bourguiba, dont le rêve demeure d'être le guide de la « décolonisation », enfin et surtout N'Krumah, leader du Ghana, et Sekou Touré, président de la République de Guinée.

Pour tous ces hommes, 1960 va être l'année de la grande confrontation. De nouvelles voix vont apparaître dans le concert africain et on découvrira bientôt que tel « ténor » connu ne possède, en fait, qu'une voix fluette. La Nigeria, le pays le plus peuplé d'Afrique, fait déjà figure de géant tranquille.

Derrière les rivalités d'hommes d'Etat, l'Afrique cherche à la fois son équilibre géographique, économique et humain. On parle déjà des « Etats-Unis d'Afrique », mais pour l'instant chaque Etat nouveau espère encore être la « Prusse » de l'autre.

L'avenir condamne pourtant l'Afrique à se « remembrer », pour vivre, au-delà des frontières nées de la présence européenne, ou de l'existence de ce que M. Léopold Senghor appelle des « Etats nains ». L'indispensable conquête de l'indépendance a jusqu'à présent masqué les problèmes les plus profonds du continent noir, souvent à ses habitants eux-mêmes. Aujourd'hui, les leaders savent qu'avec 1960 les alibis disparaissent et qu'il faut maintenant construire. Mais comment ? Selon quelles normes de « réformes » ou de « révolution » ? Dans quel cadre : « néo-capitaliste », « socialiste africain », « marxiste » ? Toutes les voies sont encore ouvertes, mais le choix de l'une ou de l'autre est nécessairement lié à la manière dont les nouveaux Etats indépendants vont se définir sur la scène internationale.

Ce n'est pas par hasard qu'avant M. Macmillan, et avant M. Kroutchtchev, le secrétaire général des Nations Unies, M. Dag Hammarksjoeld, accomplit actuellement une longue tournée africaine. L'entrée en masse aux Nations Unies des nouveaux Etats indépendants d'Afrique, c'est la fin de ce que les spécialistes appellent dans leur jargon le « tiers bloquant ». De quoi s'agit-il ? On sait que, pour être adoptée, toute résolution doit recueillir la majorité des deux tiers. Il suffit donc de grouper un tiers des voix sur sa thèse pour paralyser tout vote : c'est ce que vient de réussir le gouvernement français au cours du dernier débat sur l'Algérie. Mais au moment où les voix dont dispose l'Occident demeurent stationnaires, ce sont plusieurs voix de plus dont va disposer le groupe afro-asiatique : sur les problèmes coloniaux ou postcoloniaux, aucune nation occidentale ne sera désormais en mesure de disposer d'un tiers des suffrages.

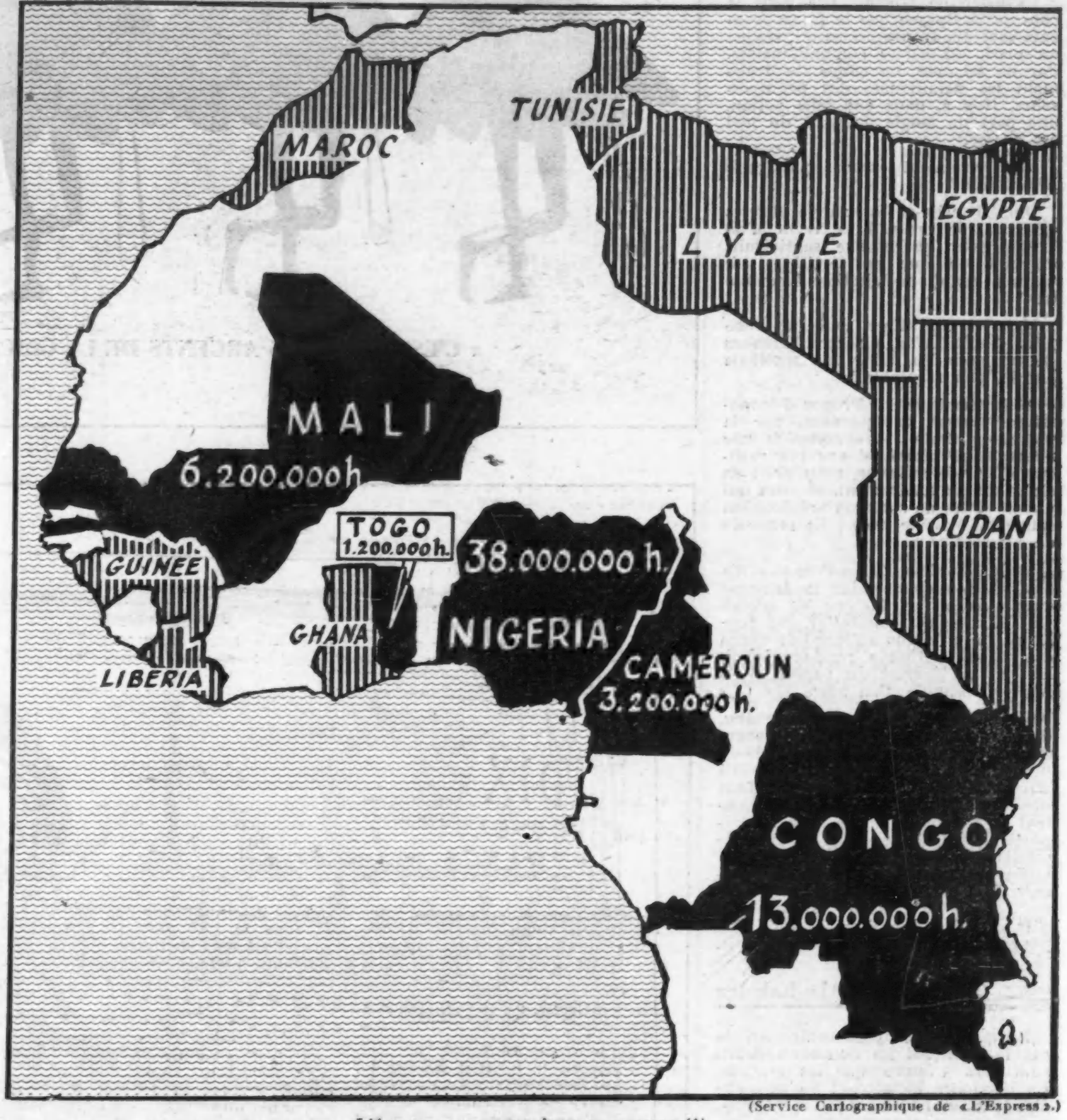
Bref, c'est l'actuel équilibre des Nations Unies, le rapport mondial des influences, qui est sur le point de basculer, et cela dès la session de septembre 1960. Les Etats-Unis s'en préoccupent depuis quelques années déjà, mais beaucoup plus depuis quelques mois (1). Et dans ce domaine comme en beaucoup d'autres, ils ont tendance à définir la nouvelle politique occidentale à l'égard de l'Afrique sans trop se préoccuper de la France handicapée par la persistance du conflit algérien : c'est avec une certaine amertume que l'on a appris à Paris la réunion d'une petite conférence au sommet anglo-américaine sur les problèmes africains.

Le premier pas

Cette conférence s'est tenue fin novembre à Washington. Elle a réuni M. Satterthwaite, sous-secrétaire d'Etat américain pour l'Afrique ; M. Ross, des Affaires étrangères britanniques, et M. D. Hunt, chargé des relations avec le Commonwealth. Les principaux problèmes ont été passés en revue, l'apparition en Guinée d'armes tchécoslovaques et les risques de pénétration communiste, l'évolution de l'Afrique dans les cinq prochaines années, l'aide technique, les investissements officiels ou privés, les efforts culturels, les problèmes des bases et de la défense, etc.

Une fois la conférence terminée, le gouvernement français a cependant été tenu au courant des conversations et on précisait que Paris participerait aux prochaines réunions. La position française s'est, en effet, améliorée depuis cette conférence : il y a eu Saint-Louis, l'offre au Mali de son indépendance, et, au-delà du Mali, à toutes nos anciennes colonies. C'est le premier pas vers un nouveau destin français dans une Afrique indépendante et néanmoins liée à la Communauté : je verrai mieux la semaine prochaine, au Cameroun, où j'assisterai aux fêtes de l'Indépendance, les chances — et les faiblesses — de ce choix.

CLAUDE KRIEF.



(Service Cartographique de « L'Express ».)

L'AFRIQUE : AUJOURD'HUI ET DEMAIN (*).
« Le chiffre des choses. »

(*) En noir, les pays qui vont être indépendants en 1960. Hachurés, ceux qui le sont déjà.

(1) Voir l'article de Jean Daniel, page 11.

JAGUAR
OCCASIONS GARANTIES
en toute confiance
CHEZ L'IMPORTATEUR EXCLUSIF
ROYAL-ELYSÉES
80 RUE DE LONGCHAMP, PARIS
PASsy 60-05

ALGÉRIE

Le Conclave de Tripoli

● *Que se passe-t-il à Tripoli où l'état-major du F.L.N. est réuni, en grand secret, depuis quinze jours ? Jean Daniel nous câble :*

LE communiqué en provenance des organismes permanents du G.P.R.A. à Tunis démentant l'annonce par une agence égyptienne de la transformation du gouvernement algérien en un directoire militaire n'a pas surpris les chancelleries diplomatiques de Tunis préoccupées de la question algérienne. A chacun de mes voyages en Tunisie, j'ai l'habitude de prendre contact avec quelques hauts fonctionnaires des ambassades connus ici pour leurs attaches avec les milieux algériens. Cette fois, et du fait du secret absolu de la réunion de Tripoli commencée il y a quinze jours et dont on s'attend qu'elle dure encore une dizaine de jours, c'est dans ces chancelleries, toutes représentées à Tripoli par des consulats actifs, que l'on peut recueillir les informations les plus proches de la vérité.

L'information du Caire sur le directoire militaire était pourtant et reste encore parfaitement vraisemblable. Il y a longtemps que les leaders du F.L.N. désirent pallier les inconvénients du système collégial par la constitution d'un noyau de dirigeants réputés durs populaires dans les maquis, représentatifs de toutes les tendances et capables de prendre énergiquement et rapidement des décisions qui ne puissent être contestées par personne.

En fait, ce souci existe depuis les premières déclarations du général de Gaulle, qui ont suscité à l'intérieur d'un état-major trop large et composé d'hommes politiques qui s'estimaient eux-mêmes insuffisamment représentatifs, des discussions particulièrement embarrassées sur les méthodes à suivre aussi bien dans la guerre que dans la paix. On voyait souvent des politiques avoir des réactions plus méfiantes et plus extrémistes que les militaires. Le désir du remaniement était déjà sanctionné par les faits et si remaniement il y a, l'initiative en aura appartenu aux politiques eux-mêmes.

M. KRIM BELKACEM DEVANT LE PLAN DU BARRAGE ÉLECTRIFIÉ. (Y. Debraine.)
Un chantage qui sert à tout le monde.

Un triumvirat « dur »

Pourquoi alors le démenti ? Parce que l'information serait inexacte dans le détail et prématurée dans le principe. Inexacte parce que, par exemple, il ne semble pas que M. Lamine Debaghine (dont l'exclusion est certaine) soit remplacé aux Affaires étrangères par M. Ben Khedda, dont on trouve « l'engagement chinois » trop prononcé. Il s'agit plutôt d'un vœu de M. Lamine Debaghine que d'une réalité du F.L.N. La certitude depuis longtemps connue concerne la concentration des pouvoirs entre les mains d'un triumvirat Krim Belkacem-Boussouf-Ben Tobbal, accompagné de la promotion de Omar Oussedik et appuyé en France sur Boudiaf et Ben Bella notamment.

L'annonce du remaniement est d'autre part prématurée dans la mesure où la nouvelle ligne politique du F.L.N. est désormais de laisser se décanter la situation française. Après l'échec du G.P.R.A. à l'O.N.U., la délégation algérienne a reçu un certain nombre d'assurances de personnalités qui avaient voté avec la France ou bien qui, s'étant abstenues, prétendaient parler au nom de la France.

Selon ces personnalités, le printemps 1960 serait décisif. Tout se passerait entre la conférence occidentale et la conférence au sommet. Le général de Gaulle aurait l'occasion de rendre ses propositions encore plus claires par des actes intérieurs significatifs. Ces personnalités n'ont rejeté la motion afro-asiatique à l'O.N.U. que fortes des véritables garanties données par des représentants français sur un vaste plan d'ensemble du général de Gaulle partant de la Communauté pour aboutir à l'Algérie. Pour la Communauté, on en a vu déjà les éclatants premiers signes, et les consuls étrangers en Afrique noire française ont fait des rapports enthousiastes dont le président Eisenhower a entretenu le général de Gaulle à Paris.

Or, le F.L.N. a déclaré à maintes reprises ne se poser que deux questions essentielles :

1° Les autorités françaises acceptent-elles de discuter avec nous de l'avenir politique de l'Algérie ?

2° Si elles l'acceptent, l'Armée française d'Algérie adoptera-t-elle une attitude de soumission à l'égard du pouvoir central français ?

Intensification de la guerre

A ces deux questions, et par des actes indirects, le général de Gaulle apporterait une réponse avant l'arrivée en France de M. Krouchtchev. La première réponse peut être nuancée, car il s'agit, en somme, des conditions politiques d'un référendum sur lequel il n'est pas impossible de s'entendre préalablement. Mais la seconde doit être claire. Toutes les délégations étrangères ont admis sur ce point le bien-fondé des inquiétudes du F.L.N. et le caractère sérieux de ses doutes. Cela ressort également des entretiens du président Eisenhower avec M. Bourguiba et avec le roi Mohammed V.

En attendant de tels éclaircissements et tout en maintenant la proposition d'entrer en pourparlers avec la France par le truchement des quatre ministres internés à l'île d'Aix, le G.P.R.A. entend se tenir dans une réserve politique absolue et organiser une intensification de la guerre. Les délibérations exceptionnellement longues qui ont lieu à l'heure actuelle dans un pays soustrait à toutes les influences portent sur les deux problèmes suivants :

1° Comment éviter une éventuelle démobilisation morale des maquis en cas d'engagement de pourparlers même sérieux ?

2° Comment atteindre avant l'engagement de pourparlers des objectifs stratégiques ou spectaculaires qui mettent le G.P.R.A. en situation de force pour risquer ces pourparlers ?

Ce n'est un secret pour personne que le F.L.N. envisage une action sur le réseau pétrolier saharien. On reparle aussi et comme d'habitude, à cette occasion, de stocks d'armes chinoises et tchèques en Albanie. On reparle d'une aide massive chinoise et de pilotes étrangers volontaires. Dans les chancelleries, on croit qu'il s'agit pour le moment encore d'une arme de chantage diplomatique qui, d'ailleurs, sert à tout le monde puisqu'elle a permis aux Etats-Unis de s'abstenir à l'O.N.U.

Un pont avec la Chine

Les Etats-Unis ont d'ailleurs complètement changé leur doctrine diplomatique. S'ils s'intéressent tant à l'Algérie, disent leurs jeunes diplomates, ce n'est plus tant à cause du monde arabe, dont l'intérêt politique et stratégique diminue de jour en jour, c'est à cause de l'Afrique noire. C'est la nouvelle Amérique du Sud : on craint que, dans quelques années, elle ne soit le nouveau champ clos de révolutions de palais et de coups d'Etat militaires, tandis que persistera un tragique sous-développement.

On trouve maintenant du pétrole en Algérie et plus encore en Libye. Le canal de Suez va devenir de moins en moins important avec la naissance d'avions de transport de plus en plus grands. La neutralisation du Moyen-Orient commence à trouver des adeptes. Les pays arabes vont pouvoir, dans l'intérêt général, être livrés à eux-mêmes. Mais l'Afrique noire, continent qui se trouve directement face aux Etats-Unis et qui est complètement dépourvu de toute espèce de cadres et de moyens, où tout est à faire et où déjà toutes les puissances veulent tout faire, l'Afrique noire devient la nouvelle fascination.

Avec la transformation de la Communauté, les indépendances en chaîne, la souveraineté du Congo belge, du Cameroun et surtout de la Nigeria, cet immense réservoir noir qui pose des problèmes tellement gigantesques, l'année 1960 devient l'année de l'Afrique noire, surtout pour les Etats-Unis, où se trouve une population noire si réceptive à tout ce qui agite le monde africain.

Or, la révolution algérienne se déroule selon un processus qui a moins d'importance pour le monde arabe que pour l'Afrique elle-même et qui risque de jeter un pont entre cette dernière et la nation dont on s'accorde à dire qu'elle va bouleverser la planète, à savoir la Chine.

« *Pourquoi nous intéressons-nous tant à la Tunisie ?* disent les diplomates anglo-saxons. *Nous savons que c'est un petit pays sans aucun atout ni politique, ni économique, ni stratégique. Mais c'est un pays pilote. Il montre des voies moyennes de décolonisation. Il peut inspirer des expériences en Afrique noire. La réussite tunisienne est essentielle à d'autres réussites africaines.* »

Il est donc capital pour l'avenir, selon ce raisonnement, que l'Occident soit présent dans la révolution algérienne et que la France comprenne l'importance de cette présence et l'enjeu de cette révolution. C'est pourquoi, de toutes parts, on annonce des pressions plus ou moins discrètes... sur la France. Et l'on va même, dans d'autres chancelleries de Tunis, jusqu'à dire que les relations de tels Etats communistes avec la Chine sont imprégnées d'une inquiétude si précise que de ce côté aussi on voudrait faciliter un accord franco-algérien.

De toute manière, il apparaît que la réunion de Tripoli, et surtout si elle aboutit à une concentration du pouvoir, est bénéfique pour la France. Du moins, évidemment, pour une France désireuse de négocier. Plus la direction est dure, réduite, représentative et responsable, plus elle a de chances de ne pas laisser passer les occasions que l'histoire offre, de prendre des risques politiques, de ne pas craindre, en se réfugiant dans l'immobilisme désespéré, les surenchères de la démagogie guerrière. Tout ce qui parvient à Tunis de Tripoli reflète — au-delà de convulsions intérieures dont l'exploitation ne pourrait que décevoir — le cheminement vers la responsabilité.

JEAN DANIEL.

L'ÉTUDE SOCIALISTE

BULLETIN D'ETUDES ET D'INFORMATIONS SOCIALISTES

édité par la FEDERATION P.S.A. DE S.-ET-O.

ABONNEMENT UN AN : 500 francs
C.C.P. Paris 17.418.16

7 bis, rue Pierre-Loti
MAISONS-LAFFITTE (S.-et-O.)

RENÉ ROMAC

☆

CHEMISIER
DE PERE EN FILS

☆

32, RUE D'HAUTEVILLE
PARIS
PROvence 22-83

DOCUMENT

Les années 60

● *La machine occidentale progressera-t-elle au même rythme que l'économie russe — et chinoise — au cours des années 60 ? Là est la clef de l'avenir. Le célèbre économiste britannique Thomas Balogh, professeur à Oxford, nous parle.*

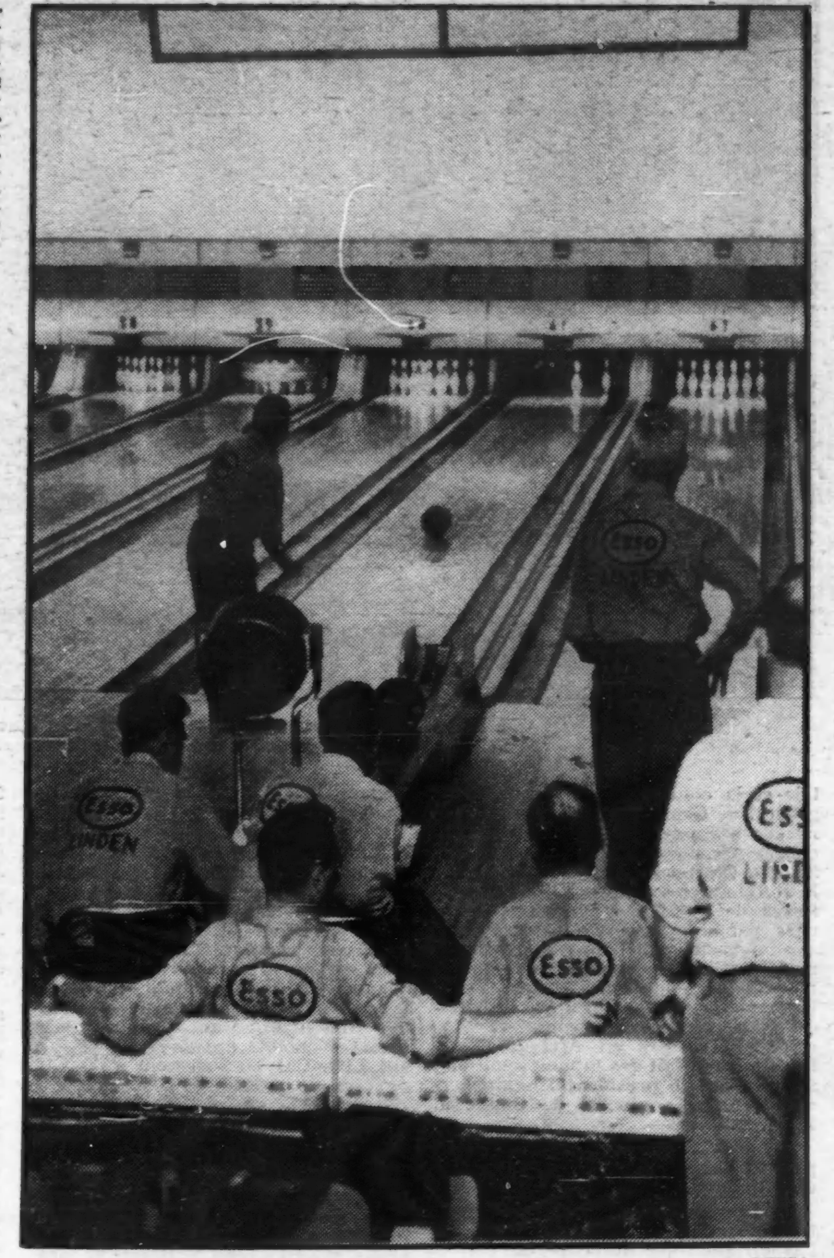
LA coexistence prolongée des pays capitalistes et du bloc soviétique ne sera possible que si les premiers réalisent que le système économique non totalitaire est désormais acculé à la défensive. L'élévation du niveau de confort et de richesse matérielle dans les nations capitalistes prospères, ainsi que la diminution des tensions sociales, masquent le glissement vers une infériorité productive par rapport au bloc communiste. D'autre part, les contradictions qui existent au sein du monde non communiste entre les problèmes des pays riches et ceux des pays pauvres compromettent le succès des efforts entrepris pour assurer la stabilité des nations avancées et aider les gouvernements non communistes des zones sous-développées. C'est la menace qui pèse à long terme sur l'existence même de ces gouvernements qui compromet le plus gravement la détente internationale.

Le contraste est brutal entre la mobilisation permanente des énergies populaires pour les investissements productifs dans les pays communistes et les faibles efforts qui ont été faits jusqu'ici dans les pays non communistes les plus pauvres, même compte tenu de l'aide financière et technique qui leur a été apportée de l'extérieur. Cette évidence oblige à se demander si le moment n'est pas venu d'une révision complète de l'attitude des nations non communistes à l'égard de leur propre développement économique et de l'aide aux pays sous-développés.

Le rythme d'expansion

Il faut toutefois préciser nettement que la solution économique de ces problèmes ne suffirait pas en elle-même à garantir qu'aucun bouleversement de l'équilibre mondial défavorable à l'Occident ne se produira. Les difficultés économiques actuelles renforcent incontestablement l'exaspération née d'une infériorité politique ou raciale, mais il ne faut pas croire que de légères élévations du niveau de vie, qui ne s'accompagneraient pas d'un regain de confiance et d'espoir, suffiraient à éliminer le mécontentement. De profondes transformations institutionnelles sont devenues inévitables. La situation est d'autant plus grave, politiquement, que la plupart des régions riches sont blanches et la plupart des régions pauvres, non blanches. Le maintien du décalage de prospérité actuel risque donc de conduire à une modification de l'équilibre des forces en notre défaveur.

Le problème le plus important, parce qu'il affecte indirectement, par ses causes et ses conséquences psychologiques et techniques, tous les autres problèmes que pose la coexistence, est celui de l'impuissance des pays industrialisés non soviétiques à maintenir un rythme d'expansion suffisant. Cette impuissance est due à la politique suivie ces dernières années aux Etats-Unis comme dans les pays occidentaux en général. Et cette politique elle-même est une réaction contre la montée continuelle des prix depuis le début de la seconde guerre mondiale.



(USIS.)

DES OUVRIERS AMÉRICAINS JOUANT AU BOWLING.
Quelques règles simples fondées sur la morale individuelle.

La logique de Keynes

La spirale ascendante des prix et des salaires peut être arrêtée soit par un accord limitant l'augmentation des salaires et des profits, soit par l'affaiblissement des syndicats — réalisable par une pression politique directe ou par une réduction délibérée de la demande. La première solution exigerait une planification et une politique d'intervention beaucoup plus poussées que les gouvernements occidentaux ne sont prêts à l'envisager actuellement. Quant au coût élevé de la seconde, il ne semble pas qu'on en ait encore pris conscience.

Pour masquer le caractère inévitable de ce choix fondamental, toute une littérature est née qui accroche ses espoirs à la création, par des moyens purement monétaires ou, au pire, fiscaux, d'une situation dans laquelle l'expansion et un niveau raisonnable d'emploi seront maintenus, tandis que la demande sera suffisamment réduite pour enrayer l'inflation. La vanité de cet espoir n'est devenue que trop évidente pendant la dernière récession, qui n'a pas interrompu la montée régulière des prix intérieurs.

Le Président Eisenhower et ses conseillers du *big business* croient en quelques règles simples fondées sur la morale individuelle. Les appliquer aux finances publiques est une faute grave. Mais il y a plus dans leur attitude qu'une simple erreur économique. Ils ont le sentiment instinctif que s'ils n'assuraient pas le respect de ces règles, il s'ensuivrait des conséquences politico-sociales dangereuses pour leur maintien au pouvoir. Cet aspect social du problème a été totalement négligé par Keynes et ses disciples, qui ont traité ces problèmes comme un exercice de logique économique, non comme un conflit entre des forces sociales opposées. La justification sociologique de l'attitude des dirigeants américains est peut-être difficile à définir en termes de théorie économique, mais elle n'en est pas moins réelle.

La logique économique de Keynes est parfaite : il lui manque seulement la perspective sociologique. La haine contre Roosevelt aux Etats-Unis ne s'explique pas autrement. Bien qu'il ait sauvé les banques et ressuscité les profits, les banquiers le haïssaient parce qu'ils avaient dû payer leur salut d'une soumission à l'autorité d'un gouvernement démocratiquement élu.

Tant que les crises économiques se sont succédé à un rythme « naturel », faisant planer en permanence la menace du chômage, le pouvoir de résistance des employeurs aux demandes d'augmentation de salaires a pu atténuer en partie la pression sur les prix. Mais l'établissement d'un plein emploi relatif et la concentration croissante de la puissance économique tendent aujourd'hui à paralyser ce mécanisme. Les syndicats et les employeurs se sont habitués à un rythme régulier d'augmentations de salaires affectant l'ensemble de l'économie.

Le seul fait de prévoir une augmentation générale suffit à miner la résistance des employeurs. Ils n'ont rien à perdre en se montrant accommodants et risquent au contraire d'être victimes d'une grève s'ils se durcissent. Dès que la régularité des revendications de salaires devient consciente, elle s'entretient d'elle-même. Le mouvement des prix ne dépend plus alors que du rapport quantitatif entre les augmentations de salaires et l'augmentation de la productivité. Dans la plupart des pays, la hausse des salaires a toujours été plus rapide que le progrès de la production.

Créer du chômage

La montée des prix ne peut donc être évitée que par un accord entre employeurs et syndicats pour limiter les revendications de salaires à ce que l'économie peut supporter sans hausse des prix. Cet accord n'est pas impossible. Il est cependant difficile, dans la mesure où le renoncement à une hausse de salaires représente un sacrifice réel : celui d'une augmentation provisoire du pouvoir d'achat entre le moment de la hausse et celui de la montée des prix qu'elle provoque.

En revanche, une limitation de la distribution des dividendes n'entraine pas une perte analogue : les actionnaires individuels peuvent toujours se rattraper et augmenter leur consommation en revendant une part de la plus-value de leur capital. L'égalité de sacrifice entre le travail et le capital peut être réalisée par diverses mesures qui permettraient aux syndicats de justifier un blocage des salaires aux yeux de leurs membres. Parmi ces mesures, les augmentations des impôts directs sont peut-être les plus importantes.

L'atmosphère politico-sociale qui règne depuis 1951 interdit cependant toute solution de ce type, qui supposerait une planification économique et sociale délibérée dont les gouvernements en place ne veulent pas entendre parler, préférant s'en remettre aveuglément au mécanisme des prix.

La solution adoptée depuis 1955 pour enrayer la montée des prix consiste à provoquer périodiquement

Une des plus grandes filiales de l'important groupe allemand des « RHEINISCHE STAHLWERKE », la RHEINSTAHL HANOMAG à Hanovre, vient de créer en France, sous le nom de « Société française RHEINSTAHL HANOMAG », s.à.r.l., avec un capital de 200.000 nouveaux francs, une société de diffusion. Le siège social de la nouvelle Société a été installé 112-114, rue du Président-Wilson à LEVALLOIS-PERRET (Seine), dans des locaux qui permettent l'installation, en plus des bureaux, d'un hall d'exposition et d'un petit atelier de reconditionnement des éléments d'échange standard, d'un très vaste et moderne dépôt de pièces détachées. La société est gérée par un Français, spécialiste des questions de matériel diesel, agricole, industriel et camions.

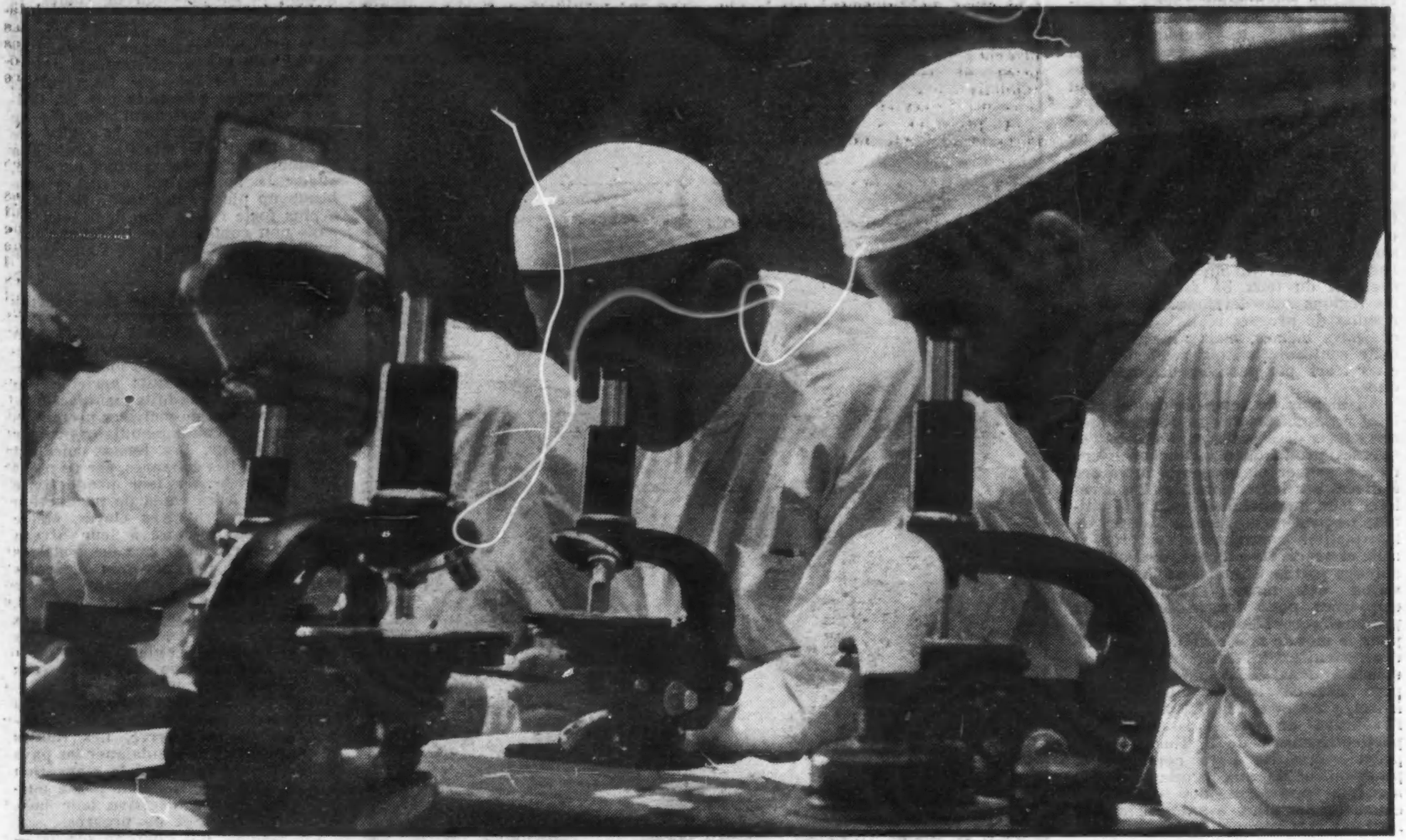
L'activité de la SOCIETE FRANÇAISE RHEINSTAHL HANOMAG débutera le 1er janvier 1960. Dès cette date, elle procédera en exclusivité à l'importation, à la diffusion et au service des moteurs diesel, des tracteurs à roues et à chenilles et des camions de la marque HANOMAG construits à Hanovre et équipés en France grâce à la collaboration d'une importante partie de l'industrie française.

S'appuyant sur un réseau d'agents, de marchands réparateurs et de concessionnaires — quelques secteurs restent encore à pourvoir — la SOCIETE FRANÇAISE RHEINSTAHL HANOMAG compte utiliser des méthodes très modernes tendant surtout à apporter aux membres de son réseau, tant en ce qui concerne la vente qu'en ce qui concerne le service, l'appui total des moyens de l'usine. Ceci leur permettra de développer une activité rentable et en rapport avec les perspectives, et aussi les nécessités, du Marché Commun.

Communiqué.

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
BONS A 1 ET 2 ANS — UN RENDEMENT IMPORTANT
BONS A INTERET PROGRESSIF — UNE PARFAITE LIQUIDITE

C'est votre papier à lettres
QUI VOUS REPRÉSENTE
Faites-le exécuter en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE
*
IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11e
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75



DES ÉTUDIANTS SOVIÉTIQUES AU TRAVAIL.
Les premiers fruits d'une politique forcenée.

(Elliott Erwitt - Magnum.)

une incertitude et des pertes suffisantes pour ébranler la confiance des syndicats et des employeurs dans le caractère inévitable de la hausse des prix et du maintien du plein emploi, brisant ainsi la spirale ascendante des salaires et des prix. Elle suppose la création délibérée de chômage. Celui-ci pourrait être créé par une réduction de la consommation. Mais les milieux dirigeants hostiles à une intervention consciente reculent devant les moyens de provoquer cette réduction (une forte augmentation de la fiscalité directe, par exemple), comme devant toute politique délibérée de maintien du plein emploi. Ils les considèrent comme contraires aux libertés individuelles fondamentales. Il ne leur reste donc qu'une seule politique : celle de l'argent cher.

Un effet paralysant

Elle ne se manifeste pas uniquement, comme dans le passé, par une amputation des investissements. Mais le principe même d'une politique de ce genre est de provoquer des « chocs », d'ébranler la confiance en l'avenir des entrepreneurs, ce qui ne peut avoir qu'un effet paralysant sur les investissements.

Une communauté qui s'en remet à ce mécanisme monétaire indirect du soin de contrôler ses destinées économiques est inévitablement handicapée dans son développement par rapport aux communautés où le problème de la stabilité des prix est résolu soit par une autodiscipline et un accord mutuel sur la politique économique, soit par l'autorité d'un gouvernement totalitaire.

Le bien-être général et le progrès économique restent les buts proclamés de la politique économique. La liberté des marchés, l'abstention de toute intervention sont présentées comme des moyens d'atteindre ces buts. En fait, cependant, les moyens se sont substitués aux fins. Pour obtenir le consentement de la majorité à la « liberté économique », une confusion a été volontairement créée entre les moyens et les fins : le choix rationnel entre différentes politiques a été rendu impossible par la « persuasion cachée ».

En Angleterre, les coûts de production intérieurs ont augmenté depuis 1955 à un rythme régulier de 5 % par an. La stabilité des prix obtenue à partir de 1957 n'est due qu'à une baisse de 8 % du prix des matières premières importées. Le niveau de chômage nécessaire pour réaliser la stabilité intérieure ayant été jugé politiquement intolérable, le résultat a été un mélange d'inflation et de ralentissement de l'expansion.

L'élévation du niveau de vie depuis 1957 — de 2 à 3 % — est entièrement due à la baisse des prix mondiaux des produits alimentaires et des matières premières, baisse catastrophique pour les régions sous-développées. Plus de la moitié des progrès réalisés depuis 1951 s'expliquent de la même façon. Compter sur ce phénomène pour assurer le progrès économique, c'est jouer avec l'avenir du pays. Pourtant, le gouvernement britannique ne semble pas se rendre compte de la gravité du problème.

Dans une économie « libre », la stabilité exige non seulement la création de chômage, mais le maintien de la demande par la création de besoins artificiels. D'intenses campagnes publicitaires sont lancées pour assurer le « vieillissement » psychologique des produits, afin que les acheteurs remplacent au bout de peu de temps des appareils qui pourraient mécaniquement leur faire un long usage. Les biens ne sont plus acquis pour leur utilité, mais pour le prestige social qu'ils confèrent. A la longue, il en résulte inévitablement un sentiment de pauvreté spirituelle croissante, d'insatisfaction, de culpabilité, d'impatience, d'agressivité. Plus le système est prospère, plus le malaise psychologique est grand. Le fait que les électeurs américains se montrent de plus en plus désabusés est significatif à cet égard.

Dans les régions pauvres

Si le dogme socio-économique de la liberté des marchés a créé une insatisfaction spirituelle et un déséquilibre grandissants dans les pays riches et hautement développés, ses résultats dans les régions pauvres ont été catastrophiques. La suppression des contrôles directs a eu des effets beaucoup plus débilitants dans les pays pauvres parce que le revenu national y est plus inégalement distribué et qu'on n'y trouve même pas l'embryon de cette intégration sociale partiellement réalisée dans les pays riches par les mesures sociales et la fiscalité progressive. La disparition des contrôles a entraîné un gaspillage de la puissance d'investissement au profit de la construction d'immeubles somptueux et de l'importation de produits de luxe pour la consommation des riches.

Le fait que l'aide étrangère — et particulièrement américaine — ait été souvent subordonnée à un affaiblissement des contrôles locaux (les exemples récents les plus flagrants sont ceux de l'aide à la Turquie et à l'Espagne) signifie que les pays aidés sont en quelque sorte contraints — en échange d'un soulagement temporaire de leurs difficultés — d'adopter une politique qui ne peut que les rendre moins capables, à long terme, d'élever leur standard de vie au-delà du niveau que l'aide extérieure aura permis d'atteindre temporairement. L'hostilité croissante des pays d'Amérique latine à la politique du Fonds monétaire international est une preuve éloquente des graves dangers que cette attitude fait peser sur la cohésion du monde non soviétique.

Les produits synthétiques

Le malaise des régions sous-développées a été encore aggravé depuis 1951 par la détérioration des conditions auxquelles elles peuvent vendre leurs matières premières en échange de produits manufacturés. Les pays producteurs de matières premières sont dans une position de négociation extrêmement faible lorsque le marché se rétrécit. Ils ne peuvent réduire facilement leur production. Dans la plupart des cas, ils sont dans l'impossibilité de la stocker, même provisoirement, dans l'espoir que les prix remonteront, parce qu'ils ne disposent ni du volant financier ni des installations matérielles nécessaires.

Un système dans lequel les régions hautement développées restreignent périodiquement la demande par leur politique monétaire ne peut donc conduire qu'à une détérioration des conditions commerciales faites aux producteurs de matières premières. Pour beaucoup de ces derniers, les perspectives d'avenir ne sont guère encourageantes :

a) Une révolution technique est en cours dans l'agriculture des pays développés, grâce à laquelle le développement de la productivité est plus rapide encore dans le domaine des produits alimentaires et des matières premières que dans celui de l'industrie. Cette révolution agraire se manifeste le plus nettement en Amérique et en Allemagne, mais elle se fait déjà sentir en France et en Angleterre.

b) Le protectionnisme agricole se développe dans les pays les plus avancés. Les efforts du gouvernement américain pour réduire la production agricole intérieure, alors que la famine continue de sévir dans de nombreuses zones stratégiques, donnent la mesure de son incompréhension de la situation.

c) Les progrès industriels ont des conséquences défavorables pour les pays producteurs de matières premières, d'abord parce qu'ils réduisent le gaspillage, ensuite — et surtout — parce qu'ils conduisent à la mise au point de produits synthétiques d'une qualité supérieure et d'un prix inférieur à ceux des matières premières naturelles. Le caoutchouc synthétique, la laine de verre (qui remplace le liège), les fibres artificielles en sont les exemples les plus frappants.

d) Enfin, les goûts évoluent et s'orientent de plus en plus — grâce à la publicité — vers les produits manufacturés durables, au détriment des produits comportant une forte proportion de matières premières agricoles importées, comme la nourriture et les vêtements.

Après une brève période favorable au lendemain de la guerre, les pays producteurs de matières premières se trouvent donc aujourd'hui de plus en plus impuissants à accumuler le capital nécessaire au démarrage de leur

→

Avec l'appareil
POLYMICRO
Et le papier
POLYCLAIR

Vos photocopies
en quelques secondes

- Prix du tirage 21 × 27 : 22 francs.
- Un seul papier. Négatif archivable.
- Nombre de positifs illimité.
- Restitution des documents microfilmés.

Renseignements
Documentation
POLYCLAIR
52, rue de Ponthieu
PARIS-8e - ELY. 89.81

croissance économique. Selon le rapport de l'O.N.U. sur l'économie mondiale en 1958, les régions pauvres productrices de matières premières ont perdu plus du fait de la baisse des cours mondiaux qu'elles n'ont reçu en aide extérieure. En même temps, elles sont exposées à la menace mortelle d'une augmentation rapide de leur population, résultat de la révolution médico-technique intervenue dans les pays riches.

Dans les pays avancés, la baisse du taux de mortalité s'est accompagnée d'une diminution du taux des naissances, conséquence naturelle de l'accroissement du bien-être. L'effondrement du taux de mortalité dans les régions sous-développées a été le résultat de progrès réalisés non dans ces pays mêmes, mais ailleurs. C'est cette contradiction qui rend si tragiques leurs perspectives démographiques.

Au mépris de toute évidence, certains économistes des pays riches font des efforts désespérés pour démontrer que les producteurs primaires n'ont rien à gagner et beaucoup à perdre à diversifier leur économie et à accélérer leur industrialisation. Cette attitude ne peut qu'augmenter l'attrait de la solution communiste, surtout si celle-ci se révèle efficace. Les succès obtenus par la Chine dans la mobilisation des masses rurales sous-employées pour les investissements productifs sont lourds de menaces pour le monde non soviétique, car ils contrastent avec l'échec presque total constaté dans ce domaine dans les pays sous-développés non communistes, y compris l'Inde. Qui plus est, l'évolution du monde soviétique et particulièrement de la Russie laisse prévoir que les pays communistes pourront offrir aux producteurs de matières premières des conditions commerciales plus avantageuses que les pays non communistes.

Par manque d'ambition

L'inégalité entre les pays riches et les pays pauvres augmente. Mais elle ne peut être entièrement attribuée à une diminution des investissements privés internationaux qui serait due à la « perversité » des pays débiteurs et à leur politique inflationniste. C'est le contraire qui est vrai. L'échec est dû à l'impuissance à mobiliser les populations rurales. Celle-ci s'explique à son tour par l'impuissance à réformer le mode de propriété du sol, la fiscalité, les méthodes de contrôle. Le mal ne vient pas de ce des pays sous-développés non commudes pays sous-développés non-communistes aient été trop ambitieux : c'est qu'ils ne l'ont pas été assez.

Il ne fait aucun doute, cependant, que les investissements privés n'offrent pas une base suffisamment large pour le démarrage d'une véritable expansion. Et dans la mesure où les capitalistes étrangers ont exercé une pression pour réduire l'intervention de l'Etat, ils ont sans doute fait plus de mal que de bien, à long terme, aux pays pauvres.

Depuis la guerre, l'Amérique a distribué à elle seule 31.000 milliards de francs sous forme de prêts à faible taux d'intérêt ou même à fonds perdus. Sans doute beaucoup de choses ont-elles été accomplies, mais les résultats sont néanmoins décevants. Il n'y a pratiquement aucun pays pauvre dans lequel on puisse dire qu'un processus d'expansion régulière ait été déclenché.

L'aide étrangère peut certainement jouer un rôle dans le développement des pays sous-développés, mais ce rôle ne peut être que marginal. Le principal effort doit être fait par le pays bénéficiaire lui-même. Et cet effort n'est possible que s'il s'appuie sur une participation volontaire de la population. Or, un tel enthousiasme ne peut être suscité que par des réformes économiques et sociales profondes, s'accompagnant d'un programme d'éducation de masse. L'aide étrangère doit donc avoir pour but d'encourager les réformes et de permettre une mobilisation économique générale. Jusqu'ici elle n'a servi — quand elle a servi à quelque chose — qu'à freiner les réformes. Telle est la cause fondamentale de notre échec.

Les progrès réalisés dans le monde soviétique ont été impressionnants. En Russie, les communistes ont réussi brillamment (malgré l'imperfection des principes sur lesquels ils fondent leur planification) à augmenter la production et la productivité industrielles. Selon M. Allan Dulles, directeur des services secrets américains, le produit national brut a augmenté en Russie depuis 1954 au rythme de plus de 9 % par an, soit trois fois plus rapidement qu'aux Etats-Unis (moins de 3 %) et six fois plus rapidement qu'en Angleterre (1,5 %).

(Holmès.)

UN DÉFILÉ DE JEUNES FILLES EN CHINE.
Soixante jours de travail pour les investissements communaux.

Les succès chinois

Ce succès industriel est dû à l'investissement d'une importante fraction du revenu national — plus du quart — malgré la pauvreté de la population et le poids des dépenses d'armement, infiniment plus paralysantes que pour les Etats-Unis, qui ont toujours disposé d'un large excédent de production. Sous Staline, le progrès a été assuré par une discipline de fer imposée à la population. Depuis quelque temps, les premiers fruits de cette politique forcenée d'investissements commencent à apparaître. L'augmentation de la consommation est maintenant de 5 à 6 % par an, soit beaucoup plus rapide qu'à l'Ouest. Et ce rythme va s'accélérer encore avec l'augmentation des ressources et la stabilisation des dépenses défensives.

Plus menaçant encore est le cas de la Chine. Là, le gouvernement a réussi à mobiliser l'immense main-d'œuvre agricole sous-employée pour des investissements hautement productifs dans l'édification de barrages, le reboisement, l'assèchement des marais, l'irrigation, la construction de routes, la production d'engrais. Il semble que le gouvernement ait obtenu jusqu'à 60 jours de travail par habitant et par an pour ces investissements « communaux ». Le fait que les résultats primitivement annoncés par les Chinois aient été fortement exagérés ne doit pas nous masquer la réalité de la révolution intervenue en Chine. La production chinoise, surtout agricole, augmente aujourd'hui à un rythme beaucoup plus rapide qu'en Russie et à plus forte raison que dans tous les pays non communistes (à l'exception, peut-être, du Japon et de l'Allemagne occidentale).

Le malaise des riches

Si la Russie décidait d'utiliser sa capacité productive industrielle supérieure pour obtenir des matières premières et des produits agricoles en échange de ses produits manufacturés, les producteurs de matières premières verraient les cours mondiaux évoluer en leur faveur. Les Russes auraient intérêt à de tels échanges, car ils n'ont pas su développer leur productivité agricole et leurs coûts de production intérieurs restent très élevés. Même majorés par rapport à leur niveau actuel, les prix mondiaux des matières premières et des produits agricoles resteraient pour eux avantageux. Cette conjonction des intérêts de l'U.R.S.S. et de ceux des pays sous-développés est extrêmement menaçante pour les pays industriels occidentaux.

Une augmentation de 10 % des cours mondiaux, par exemple, suffirait à absorber tout le bénéfice du taux d'accroissement actuel de la productivité en Angleterre. Les Russes ont les moyens de condamner les pays d'Europe occidentale à la stagnation si ceux-ci ne parviennent pas à augmenter de façon décisive leur taux d'investissement et de progrès.

Un système qui cherche son équilibre par la création consciente de chômage, de pauvreté et d'insécurité pour une large minorité de la population ne peut qu'engendrer des sentiments de peur, d'agressivité, de jalousie. Si les hommes craignent et jalousent leurs voisins, comment ne penseraient-ils pas que la jalousie et l'agressivité sont dans le cœur des peuples moins favorisés qu'eux ? C'est pourquoi une partie au moins des craintes que nous avons d'une attaque extérieure s'explique non par la menace objective de l'ennemi — si réelle soit-elle — mais par l'état d'esprit qu'engendre notre mode de vie. Il est probable que le sentiment de malaise et de méfiance qui s'est développé beaucoup plus fortement aux Etats-Unis que dans des pays plus directement menacés par le communisme est lié dans une grande mesure aux problèmes intérieurs des Américains plutôt qu'à l'incontestable expansionnisme russe et chinois. Et ce sentiment ne fait qu'augmenter à son tour la méfiance des Russes et des Chinois.

Les nationalisations

Il ne s'agit pas de nier que la politique russe soit agressive ni que le communisme soit totalitaire et intolérant. Ce qu'il faut reconnaître, cependant, c'est que notre mode de vie encourage cette rigidité d'attitude qui est la principale raison de notre impuissance à nous mettre d'accord sur des offres de négociation raisonnables.

L'important pour notre propre équilibre spirituel n'est pas que les Russes acceptent nos offres : c'est que ces offres soient faites. En même temps, il est indispensable d'arrêter le courant vers la compétition entre des organisations géantes, pour nous orienter vers un contrôle délibéré, conscient, rationnel des priorités sociales et de la répartition du revenu national.

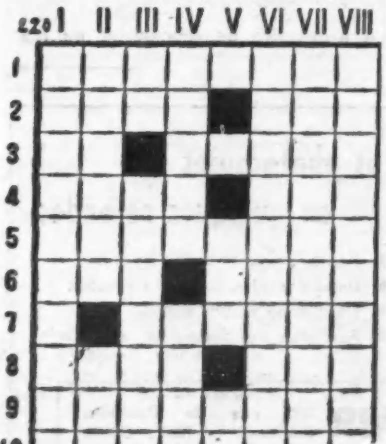
Il serait insensé, notamment, de renoncer aux nationalisations au moment même où elles apparaissent comme un des plus puissants moteurs de l'expansion et où elles semblent offrir des moyens efficaces de distribuer les ressources et d'augmenter la consommation de la collectivité. Il est hors de doute que l'importance de l'industrie nationalisée — pas nécessairement sur le modèle existant — dans l'économie mondiale augmentera rapidement au cours des dix prochaines années. Ceux qui croient encore à l'invincibilité de l'entreprise privée vivent dans un rêve et s'exposent à un réveil terrifiant.

THOMAS BALOGH.

(*Copyright « L'Express » et « The New Statesman ».*)

Mots croisés N° 220

HORIZONTALEMENT : 1. Doit, dans nos régions, faire un angle faible avec la direction nord-sud. — 2. Aux anges. Plaida innocent. — 3. Termine le nom de deux grandes villes hollandaises. C'est souvent faire preuve de trop de prévenances. — 4. Ceux qui la méprisent ne tiennent pas à la suivre. Se dit dans le jargon de deux sports, s'appliquant soit à l'homme, soit à l'accessoire. — 5. Qui exige du numéraire. — 6. Se déclarent depuis François I[er]. Grande ville russe qui donna le jour à l'auteur de « Terres Vierges ». — 7. Assurait une ouverture sans passe-partout. — 8. Sa fureur inspira Sophocle. Dispose. — 9. Louent un bâtiment. — 10. Ne travaille que rarement le bois dont il tire son nom.



	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	R	I	G	I	T	T	E
2	R	E	T	I	N	I	E	N
3	E	P	A	G	N	E	U	L
4	D	E	L	I	E	■	T	I
5	O	R	O	■	E	R	O	S
6	U	E	■	A	S	I	N	E
7	I	R	E	Z	■	B	■	M
8	L	■	D	O	M	E	N	E
9	L	A	I	T	E	R	O	N
10	E	N	T	E	T	A	N	T

Solution du n° 219

VERTICALEMENT : I. Veut pousser les Catalans vers l'Espagne ou vers la mer. — II. Escalade la partie concave. Avait toujours la ressource de pouvoir fumer. — III. Va dans l'autre sens. Qui a perdu un produit neutre. — IV. Part vers le Sahara, puis va dans un autre sens. Deux préfixes opposés. — V. Il n'y manque que le nord. Contredit positivement et sans discours. — VI. Ce que nous fîmes d'abord pour faire le siège. — VII. Sans distraction ni dissipation, pendant l'office. — VIII. Doublement dans le répertoire de Ragueneau.

Supplément 4 pages pratique

MADAME EXPRESS

ENTRE CE TAILLEUR NOIR DE FATH (1950)

ET CE TAILLEUR MARINE DE CHANEL (1959)

se situent dix ans de mode pendant lesquels les femmes ont conquis le droit au confort.

(Archives.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Recensé*** ce que les années 50 ont apporté dans divers domaines.

● **VIE PRATIQUE :** le bilan est bon. Accouchement sans douleur, jupes plissées indéplissables, potages en sachets, stylos à bille, prêt à porter, fixations de sécurité pour le ski, toutes les applications de la matière plastique (des revêtements de sol aux bassines, sans oublier les talons de chaussures), tous les progrès du conditionnement (des berlingots de lait aux pommes de terre tout épluchées), les super-marchés, le mixer sont des produits de ces dix dernières années.

Financièrement, le bilan est... fluctuant. D'une part, le pouvoir d'achat moyen a augmenté de 35 %. D'autre part, le niveau de vie n'a cessé de baisser depuis juillet 1957. L'explication : en 1950, où nous émergions à peine des années d'après guerre, le pouvoir d'achat était sensiblement inférieur (59 %) à celui de 1938. Autrement dit, si le niveau de vie est plus bas qu'il y a trente mois, il est beaucoup plus élevé qu'il y a dix ans.

● **SUR LE PLAN SOCIAL,** quelques améliorations : les congés payés (portés à trois semaines), les classes de neige créées en 1954 (il y en aura 236 en 1960), le fonds de solidarité vieillesse qui taxe les automobilistes au bénéfice — bien faible — des vieux travailleurs; le meilleur dépistage des alcooliques par la Sécurité sociale ; les dispositions qui épargnent aux jeunes délinquants la promiscuité d'un panier à salade ou de la prison pour adultes.

Un progrès certain : le budget santé de la France (qui a doublé en dix ans) situe notre pays au premier rang de toutes les nations, après l'Amérique (4,43 % du revenu national).

Enfin, le bilan est navrant en ce qui concerne le logement, maigre en ce qui concerne l'alcoolisme, entièrement négatif en ce qui concerne : le contrôle des naissances, l'établissement de la journée continue, les possibilités de travail à mi-temps, l'instruction : classes et professeurs manquent chaque année plus cruellement.

● **DU COTE DE LA MODE,** le bilan est mitigé. Satisfaisant : le chapeau carnaval est définitivement enterré. Les foies ne sont plus torturés. La longueur des jupes est commode. Le chandail est roi. La mode Chanel a tué, le jour, les extravagances inconfortables.

Moins satisfaisant : l'offensive réussie de la couleur contre le noir, jusqu'à la pointe des chaussures. La pointe des chaussures, destinées à y mettre quoi ? Sûrement pas le pied.

En deux photos, vous apprécierez le passage du temps sur votre silhouette.

A gauche : le tailleur à succès de la collection de printemps 50 Jacques Fath (mort en novembre 54) porté par Bettina.

A droite : le tailleur à succès de la collection d'hiver 59 Chanel.

Entre temps, vous avez (peut-être) porté la marinière, la robe empire, la robe sac, la robe trapèze.

● **DANS LE DOMAINE DES PLAISIRS,** le bilan est bon : le microsillon introduit en France en 1951, la T.V. (moins de 4.000 postes en 1950, 4 millions 500.000 postes en 1959), les procédés de reproduction sur toile des tableaux, ont sensiblement transformé la vie quotidienne et « démocratisé » la culture.

FABRIQUE DE
SOUTIEN - GORGE
ET LINGERIE
LEJABY
à BELLEGARDE (Ain)
Tél. : 2-68
Bureaux et Dépôts :
9, rue du Fbg-St-Honoré, PARIS
ANJ : 45-33.

ENSEIGNEMENT

Avant le 10 janvier

Pour être boursier, il faut des notes fortes et des revenus faibles.

ON prévoit qu'en 1960, 640.000 élèves de l'enseignement secondaire, technique et cours complémentaires, bénéficieront de bourses.

Les parents intéressés feront bien de constituer leurs dossiers le plus rapidement possible, la date limite de dépôt étant fixée au 10 janvier 1960. Depuis plusieurs années il n'y a plus de concours de bourses. Tous les élèves d'une école publique peuvent obtenir une bourse nationale *si les ressources familiales ne sont pas suffisantes* et si l'élève est de nationalité française ou ressortissant de la Communauté.

Voici ce qu'il faut savoir pour faire une demande :

Que doit contenir le dossier ?

— une demande sur papier libre spécifiant si l'enfant doit être externe, demi-pensionnaire ou interne ;

— un extrait d'acte de naissance ;

— une feuille de renseignements sur l'enfant, sa famille, ses ressources, généralement procurée par le directeur de l'école fréquentée ou, à défaut, par l'inspection académique de chaque département (pour Paris, service des examens, 3 bis, rue Mabillon).

— un extrait des rôles des contributions ;

— un certificat de l'instituteur ou du directeur avec les notes de l'élève.

En général, les maîtres transmettent le dossier. Sinon l'envoyer à l'inspecteur académique du département, et, pour Paris, au service des examens, 3 *bis*, rue Mabillon.

Existe-t-il des bourses pour l'enseignement technique ?

Oui. Peuvent demander une bourse les élèves des établissements techniques tels que centres d'apprentissage, collèges techniques et établissements assimilés, écoles nationales professionnelles.

Les demandes sont examinées en premier lieu par une commission départementale qui propose l'acceptation ou le rejet.

Les familles peuvent faire appel de cette décision devant une commission régionale siégeant près le recteur d'académie et, en dernier ressort, devant une commission nationale siégeant près le ministre.

Quel montant peut-on obtenir ?

● L'ancien régime des bourses, valable encore pour les classes de 4ᵉ et au-dessus, en extinction à raison d'une classe par an, prévoit que :

— les élèves internes peuvent avoir une bourse dont le montant maximum est égal au tarif d'internat de l'établissement fréquenté, et le montant minimum égal à la moitié de ce tarif.

— les demi-pensionnaires peuvent percevoir au maximum 42.000 francs, au minimum 14.000 francs.

— les externes peuvent percevoir une bourse d'entretien (maximum : 21.600 francs, minimum : 10.800 francs).

● Le nouveau régime applicable pour les 6ᵉ et 5ᵉ prévoit qu'une bourse se compose d'un certain nombre de parts dont le montant est de 10.800 francs ; on ne peut accorder moins de deux parts et l'on peut en donner jusqu'à concurrence du tarif d'internat de l'établissement majoré de 25 % *même si l'élève n'est pas interne.* C'est dire qu'une aide importante peut être maintenant accordée à une famille très modeste dont l'enfant est externe ou demi-pensionnaire.

L'élève garde-t-il sa bourse tout au long de ses études ?

S'il obtient une bourse à son entrée en 6ᵉ, il la garde automatiquement jusqu'au baccalauréat à condition que les notes soient suffisantes. S'il réussit au baccalauréat, il peut sur sa demande devenir automatiquement boursier d'enseignement supérieur. S'il change d'enseignement en restant dans le secteur public, il gardera en général sa bourse sans difficulté.

Les élèves de l'enseignement privé peuvent-ils bénéficier de ces dispositions ?

Oui, à condition que les établissements privés soient « habilités à recevoir des boursiers nationaux ». Le Centre de documentation de l'enseignement libre, 77 bis, rue de Grenelle, peut fournir une liste des établissements habilités.

UNE FEMME AU REPOS DEVRAIT TO[UJOURS P]OUVOI[R]…

RECETTES

Les repas de réveillon trop copieux et trop chers donnent envie de cuisine simple. Voici, pour les cordons blancs et bleus, quatre façons d'accommoder les restes :

Salés :

... EN SALADE. — Vous coupez en dés les restes de viande, poisson, crustacés. Vous les mêlez à une salade *très relevée.* Vous pouvez aussi accommoder en salade vos restes de légumes et y ajouter vos restes de viande.

Ex. de salades : pommes de terre bouillies, betteraves rouges coupées en dés, quelques olives noires, un oignon haché très fin. Sauce vinaigrette bien moutardée.

Des carottes et du céleri-rave râpés, des épinards hachés, des betteraves rouges.

Des endives, des pommes, du céleri en branche, deux tomates.

...EN SOUFFLÉ. — Passez à la moulinette les restes de viande (ou jambon, volaille). S'il s'agit de poisson, vous « l'effeuillez ». Vous incorporez à une béchamelle épaisse dans laquelle vous aurez mis un ou plusieurs jaunes d'œuf et les blancs battus en neige très ferme. Vous saupoudrez de gruyère râpé, de quelques noisettes de beurre et vous faites gratiner, soit dans un plat à soufflé, soit dans des coquilles individuelles.

Vous pouvez également faire un soufflé de légumes passés à la moulinette.

Sucrés :

... LE BISCUIT DE SAVOIE. — Vous coupez en morceaux que vous mettez dans un saladier. Vous pressez des oranges et des citrons (deux oranges pour un citron). A ce jus, vous ajoutez du zeste râpé et vous le versez sur le gâteau. Vous mettez au frais. Trois heures après, vous versez dessus une grande tasse de crème fraîche légèrement battue avec un peu de lait et de sucre. Vous remettez au frais pendant deux heures. Servez très froid.

... LA BRIOCHE. — Coupez en petites tranches minces que vous faites rapidement frire dans un peu de beurre. Rangez-les sur un plat. Faites un sirop avec quelques morceaux de sucre, ajoutez-y un peu de rhum et des raisins de Corinthe préalablement gonflés dans le rhum. Vous versez sur les tranches de brioche et vous servez chaud.

SUZANNE ET HENRIETTE.

Pour les
lectrices
de L'Express
EMPIRE-FOURRURES
a créé cette cravate de martre au prix exceptionnel de 25.000 francs ou 250 N. F.
8, avenue de Wagram (place Etoile)
CAR. 22-82

SOLDES
du 2 au 16 janvier 1960
chez
PASCALE AUBER
Grand choix de vêtements en peau, à partir de 12.000 FRANCS
TRICOTS - ROBES - MANTEAUX
65, RUE DE RENNES - LIT. 00-26

(Dambier.)

…UVOIR ÉTENDRE SES JAMBES.

NOUVEL AN

…vraies) bonnes …lutions

● *Le meilleur des projets : se rendre la vie agréable.*

…ANGE… La semaine dernière, … moment de dresser à l'inten… ses lecteurs les traditionnelles …s résolutions qu'il convient de …re en janvier, l'équipe de …Express s'est révoltée.

Quoi !… Les barrages se rompent, les jeunes hommes sont fauchés par le cancer comme Gérard Philipe, par l'infarctus comme Henri Vidal, par la guerre dont personne n'ose plus prédire la fin ;

La leucémie emporte les jeunes femmes comme Kay Kendall et Sylvia Lopez ;

L'année 1959 nous a durement rappelé que la vie est courte, et il faudrait vous conseiller de commencer 1960 en vous infligeant la culture physique que vous n'avez pas envie de faire, les rangements qui vous fatiguent rien que d'y penser, les recettes économiques de bifteck haché que vous n'aimez pas ? Il faudrait vous dire : le moment est venu de cesser de fumer et de vous refuser le nouveau rouge à lèvres qui vous tente et que vous employez trois fois, et vous astreindre à éteindre l'électricité, qui coûte cher, chaque fois que vous sortez d'une pièce ?

Eh bien ! non.

Comme disait Tristan Bernard : *« C'est bien assez d'être pauvre ! S'il faut encore se priver !… »*

Alors, ce sont des résolutions très différentes que Mme Express vous propose en ce début d'année. Elles se résument toutes d'ailleurs en une phrase : prenez la bonne résolution… de vous rendre la vie aussi agréable que possible et de cultiver ce que vous avez de plus précieux : votre bonne humeur.

Comment faire ?… Voici quelques exemples. Ils ne sont pas limitatifs !… Les uns exigent quelques investissements. Les autres ne relèvent que de l'organisation.

1 Une femme au repos devrait toujours pouvoir étendre ses jambes.

— Comment êtes-vous installée chez vous pour lire, pour regarder la télévision, pour écouter un disque ou pour bavarder ?

Il suffit peut-être dans votre pièce d'un prolongateur électrique ou d'antenne, d'un petit tabouret bien placé, de deux grands coussins par terre à la place d'un fauteuil, pour que vous y parveniez.

2 Se déshabiller en rentrant le soir, c'est enlever la moitié de sa fatigue.

Encore faut-il avoir une robe de chambre convenable ou un bon pantalon, des mules en bon état qui vous permettront de rester décente et même plaisante tout en étant à l'aise.

3 Et pourquoi vos mules sont-elles en mauvais état ? Parce que vous y mettez vos pieds mouillés. Il existe des babouches en tissu éponge, faites tout exprès.

4 Il faut descendre la poubelle ?

Beaucoup moins ennuyeux si vous doublez la boîte métallique d'un sac en papier fort que vous jetez en même temps que les ordures (1.060 fr. les 200 sacs de 40 × 25 cm. Moquin-Muguet, 21, rue Etienne-Marcel).

5 Les jeunes enfants vous empêchent de dormir tard le dimanche ?

Une fois, de temps en temps, demandez un baby-sitter qui se chargera de préparer la bouillie des bébés, de promener les plus grands (200 fr. l'heure environ, plus les frais de transport. Permanance Biberon : ODE. 25.44 ; Centre Richelieu : ODE. 36.90; B.U.I.C. : DAN. 71-42).

6 C'est le téléphone qui risque de vous réveiller le dimanche ?

Mettez votre ligne aux abonnés absents pour la matinée (250 fr.).

7 La fenêtre entrouverte claque ?

Une espagnolette de 200 fr. (au Printemps) la maintiendra tranquille.

8 On fume beaucoup chez vous ?

Mettez des cendriers et des allumettes partout, sans oublier la cuisine, les w.-c. et la salle de bains.

9 Vous consommez beaucoup de pommes de terre ?

Achetez-les en filet. La différence de prix est minime. Et vous les porterez facilement.

10 Votre maison est triste sans fleurs ?

Achetez une petite misère, plante verte chevelue qui pousse très vite si on l'arrose beaucoup (200 à 300 fr.)

→

STARMY

Amy Linker

a par erreur annoncé dans le numéro du 3 décembre que les modèles de

Bettina

étaient en solde

Seuls étaient soldés les Manteaux, Tailleurs et Ensembles de la collection AMY LINKER

46 Fg St-Honoré ANJ 75-99

CONTACT

une **révolution** dans l'habillement féminin :

mitoufle

pratique comme un collant aussi **fin** que des bas, et **solide !**

mitoufle habille d'une seule pièce de la taille à la pointe des pieds

•

en vente dans toute la France

•

CRÉATION IMPERIAL BONNETERIE DE TERGNIER

IL Y A UN POINT DE VENTE mitoufle DANS VOTRE QUARTIER OU DANS VOTRE VILLE

★

TELEPHONEZ-NOUS POUR CONNAITRE SON ADRESSE : BONNETERIE DE TERGNIER

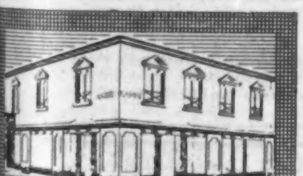
BUREAUX DE PARIS : OPE. 33-70/84-65

BUREAU FRANÇAIS DE PRESSE ET DE PROPAGANDE : E'Y. 52-65 / 55-85

Votre communication vous sera remboursée

★

MITOUFLE EXISTE EN TOUTES TEINTES SLIPE OU NON SLIPE AVEC OU SANS COUTURE 2 TAILLES PAR POINTURE TOUJOURS TRES FIN



SOLDES

à partir du 5 janvier

SWEATERS DE LUXE laine, cachemire, soie

MANTEAUX - TAILLEURS ENSEMBLES et JUPES

chez RAMUZ

261, RUE SAINT-HONORÉ (ANGLE RUE CAMBON)

PUBLICIS

LA GRANDE MAISON DE BLANC PARIS PLACE DE L'OPÉRA

exposition de B L A N C

à partir du 2 janvier

Catalogue gratuit sur demande.

→

ou deux roses rouges artificielles. On en fait de merveilleuses. (A partir de 1000 francs. Trousselier, 73, boulevard Haussmann.)

11 Vous dormez auprès d'un lecteur invétéré ?

Coupez à l'avance les pages de ses livres neufs.

12 Vous êtes fatiguée, fatiguée ?

Talons plats et laissez votre sac à la maison. La poche d'un manteau ou d'une veste suffit bien pour y glisser le vrai nécessaire.

13 Vous rentrerez tout à l'heure dans un appartement solitaire ?

Laissez une petite lampe allumée. Ce n'est pas sa consommation qui vous ruinera.

14 Vous possédez une cheminée ?

Faites ramoner et rentrer du bois. Il est impossible d'être tout à fait démoralisée devant un feu de bois.

15 Vous avez légèrement grossi ?

Vous pouvez, bien sûr, vous mettre au régime. Vous pouvez aussi élargir le gros grain de votre jupe de tous les jours. Choisissez...

16 Vous prenez des taxis ?

Appelez - les par téléphone (POR. 89.89, ALE. 94.00 ou les trois lettres du central du quartier suivies des chiffres 00.00). La différence de prix représente la distance entre le lieu où se trouve le taxi et celui où vous le prenez.

17 Vous êtes au comble de l'énervement ?

Demandez à votre médecin un tranquillisant (dont vous vous garderez d'abuser).

18 Vous travaillez dans un bureau ?

Si votre patron ne s'y oppose pas, faites du thé à 5 heures (il suffit d'un très petit matériel que vous achèterez en faisant une cagnotte). Et s'il est homme à s'y opposer, demandez-lui l'autorisation en lui apportant une tasse de thé. Il est probable qu'il y prendra goût.

19 Y a-t-il chez vous :

— Des doubles rideaux épais ? Ils vous épargnent l'ennui d'ouvrir et de fermer les volets.

— Un fil de téléphone assez long pour que l'appareil puisse atteindre le chevet de votre lit ou la table où vous déjeunez ?

— Une tirelire où monsieur peut se débarrasser, le soir, de sa monnaie et où madame peut puiser les jours de grande misère ?

— Un tiroir où se trouvent toujours un paquet de cigarettes, un tube de pâte dentifrice, un savon, de la crème à raser, des lames, un stylo à bille, des lacets à chaussures, une paire de bas neufs, une seconde paire de lunettes (s'il y a un porteur de lunettes dans la maison), bref, tout ce qu'il est si agréable de trouver au moment où l'on croit en manquer ?

— Une cuiller à thé ?

— Deux exemplaires du journal quotidien ou hebdomadaire qu'on lit le dimanche dans la famille ?

— Un odoriseur (1.690 fr. Seprol, dans les parfumeries), qui parfume agréablement la maison ?

— La radio dans la cuisine (si vous aimez la radio) ?

Ce n'est pas indispensable ? Non. Simplement : c'est agréable.

20 Enfin, pourquoi ne mangeriez-vous jamais les rognons, ou la compote de pruneaux, ou le maïs, ou la tête de veau, que vous aimez ? Parce que vos compagnons de table n'ont pas les mêmes goûts ? Ne leur infligez pas les vôtres, mais accordez-vous parfois le plaisir de satisfaire aussi à votre gourmandise.

● cinéma

Citizen Kane : pour la première fois en version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles (1941), qui a bouleversé le cinéma. (*Vendôme*, OPE. 97-52 ; *Studio Publicis*, BAL. 76-23.)

La Mort aux trousses : Cary Grant, Eva-Marie Saint et James Mason lancés par Hitchcock à travers l'Amérique. (*Avenue*, ELY. 49-34.)

Pickpocket : le dernier Bresson. Un film dans lequel l'auteur va encore plus loin que pour ses précédentes œuvres dans le sens du dépouillement. Pas pour les amateurs de westerns. (*Mercury*, BAL. 75-90 ; *Madeleine*, OPE. 56-03.)

A double tour : Chabrol montant — avec plus ou moins de bonheur — à l'assaut de la vie de famille. (*Marignan*, ELY. 92-82 ; *Français*, PRO. 33-88.)

Confidences sur l'oreiller : pour les amateurs de comédie américaine. (*Ermitage*, ELY. 15-71.)

Le dernier rivage : Ava Gardner vivant la fin du monde par la guerre atomique. Le spectacle est dans la tête du spectateur autant que sur l'écran. (*Biarritz*, ELY. 42-33.)

Les Liaisons dangereuses 1960 : Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim lancé par la censure. (*Marivaux*, RIC. 83-90 ; *Colisée*, ELY. 29-16.)

Une Leçon d'amour : un Bergman 1954 inédit à Paris. Une comédie tendre et désabusée. (*Marbeuf*, BAL. 47-19 ; *Cinéma d'Essai Caumartin*, OPE. 81-50). Et deux autres Bergman : **Sourires d'une nuit d'été**, le film qui, en 1956, révéla le réalisateur suédois, son œuvre sans doute la plus réussie (*Studio-28*, MON. 36-07), et **Les Fraises sauvages**, où un homme se penche sur son passé (*Studio Raspail*, DAN. 38-98.)

Le Général Della Rovere : grand prix du festival de Venise, dernier film de Rossellini : la situation fait le héros. (*Ciné Panthéon*, ODE 15-04.)

Hiroshima mon amour : un film important, difficile et irritant devenu un grand succès de public. (*Studio de l'Etoile*, ETO. 19-93.)

Orfeu Negro : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Plaza*, OPE. 74-55.)

Certains l'aiment chaud : une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. (*Les Reflets*, GAL. 99-91 ; *Raimu*, ELY. 38-91.)

La Revue de Charlot : (« Le Pèlerin », « Charlot soldat », « Une vie de chien ») : à voir et à revoir. (*Bonaparte*, DAN. 12-12 ; *Calypso*, GAL. 10-68.)

Drole de Drame : un Carné-Prévert d'avant guerre, burlesque et charmant. (*Studio des Ursulines*, tél. : ODE. 39-19.)

Le Pigeon : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Du rififi chez les hommes ». (*Quartier-Latin*, DAN 84-65.)

Noblesse oblige : le plus beau fleuron de l'humour noir anglais. (*Floride*, PRO. 63-40.)

Mon Oncle : Tati fait la satire du modernisme. (*Hollywood*, OPE. 28-05.)

Les quatre cents coups : l'histoire de François Truffaut. Un film qui vient du cœur. (*Imperator*, OBE. 11-18 ; *Voltaire-Gaumont*, ROQ. 65-10 ; *Montcalm*, MON. 82-12.)

Une Nuit a l'Opéra : grand classique burlesque des Marx Brothers (*Celtic*, ODE. 47-62.)

La Chevauchée fantastique : le premier chef-d'œuvre du western. (*Ranelagh*, AUT. 64-44.)

Un Homme dans la foule : la puissance aveugle de la télévision dénoncée par Elia Kazan (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66.)

Le Carrosse d'or : Mérimée dans la mise en scène et les couleurs de Jean Renoir (*Studio Cujas*, ODE. 39-62.)

Ils étaient neuf célibataires : une comédie de Sacha Guitry, avec, de Saturnin Fabre à Victor Boucher, les grands noms de l'époque. (*Pagode*, INV. 12-15.)

● théâtre

Long Voyage vers la nuit : tragique confession d'O'Neill. (*Hébertot.*)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis «Le mal court». (*La Bruyère.*)

Blaise : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés.*)

Mousseline : on ne badine pas avec l'amour, dans un climat d'opérette viennoise. (*Fontaine.*)

Gog et Magog : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière.*)

Bon week-end, monsieur Bennet : un peu d'arsenic, beaucoup d'humour : c'est un beau dimanche anglais. (*Gaîté-Montparnasse.*)

● télévision

Tous les programmes risquent d'être bouleversés par la grève déclenchée lundi soir. Voici un rappel de quelques émissions... prévues.

Jeudi 31 décembre, a 21 h. 30 : « On ne saurait penser à tout », avec Jacques Charon, Robert Vattier, Yvonne Gaudeau.

Jeudi 31 décembre, a 23 h. 35 : « Demain l'an 2000 ». Frédéric Rossif et Max-Pol Fouchet rêvent d'un monde futur fait de progrès et d'harmonie.

Vendredi 1er janvier, a 19 h. 15 : « Récital Harry Belafonte », une émission de la T.V. anglaise.

Vendredi 1er janvier, a 20 h. 35 : « Revue de l'année 1959 ». Commentaire de Jacques Perrot.

Samedi 2 janvier, a 20 h. 35 : « Le bon numéro ». La compagnie Jacques Fabbri dans une pièce d'Eduardo de Filippo.

Lundi 4 janvier, a 20 h. 35 : « L'Ecole des Vedettes », une émission d'Aimée Mortimer, avec Jacques Brel, Alexandre Lagoya et Ida Presti.

Mardi 5 janvier, a 20 h. 35 : « Les Précieuses ridicules », avec Christian Duvaleix.

Mercredi 6 janvier, a 21 h. 35 : « Lectures pour tous », une émission de P. Dumayet et P. Desgraupes.

● expositions

Arbus : sculptures dans le grand style classique. Décor : tapisserie de Picart Le Doux. (*Maison de la Pensée, 2, rue de l'Elysée.*)

Carzou : courageuse reconversion d'un style : de la hantise mécanique au bonheur d'exister dans un « paradis terrestre », à l'abri des menaces contemporaines. (*David et Garnier, 6, avenue Matignon.*)

Beds Deprès : charmes du paysage parisien. (*Bernheim, 83, faubourg Saint-Honoré.*)

Giorgio de Giorgi : le monde minéral statufié. (*XXe siècle, 14, rue des Canettes.*)

G.L.M. : une passionnante exposition qui résume l'œuvre de Guy Lévis-Mano, poète de l'édition et l'un des plus grands typographes de notre temps. (*La Joie de lire, 40, rue Saint-Séverin.*)

Georges : magie de la matière pour la matière. (*Drouin, 5, rue Visconti.*)

Kemeny : la mécanique du monde moderne en bas-reliefs dignes d'orner les plus belles grottes de la future préhistoire. (*Fachetti, 17, rue de Lille.*)

Lebenstein : un des meilleurs prix décernés par la Biennale de Paris. (*Lambert, 14, rue Saint-Louis-en-l'Ile.*)

Manessier : sur le thème de la Haute-Provence, des peintures et des dessins d'une fascinante liberté. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

Meauze : des pastels grand format et une tapisserie magistralement composée sur le mode abstrait. (*Galerie Jean-Giraudoux, 10, rue Jean-Giraudoux.*)

Picasso : les dessins originaux du Carnet de la Californie. (*Le Passeur, 90, rue du Bac.*)

Géraldine Stern : sur le thème des gratte-ciel new-yorkais, une belle envolée de lyrisme constructif. (*Bellechasse, 266, boul. Saint-Germain.*)

Mark Tobey : à l'origine et à la pointe de la peinture la plus moderne. (*Jeanne Bucher, 9 ter, boulevard du Montparnasse.*)

Wols : une œuvre au moins aussi importante, de nos jours, que celle de Paul Klee il y a quarante ans. (*Europe, 22, rue de Seine.*)

Zadkine : un des principaux « maîtres » de la sculpture moderne. (*Galerie de Paris, 14, rue François-Ier.*)

La Vie parisienne : voyage à travers le Second Empire dans les meilleures conditions possible. (*Musée Jacquemart-André, 158, boulevard Haussmann.*)

Crotti : rétrospective attendue d'une œuvre passionnante et passionnée à laquelle Waldemar Georges vient de consacrer un excellent livre abondamment illustré, aux éditions Pierre-Cailler. « Jean Crotti et la primauté du spirituel ». (*Musée Galliéra, 10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie.*)

Surréalisme : une exposition internationale qui remet 1925 au goût du jour. (*Cordier, 8, rue de Miromesnil.*)

Max Ernst : quarante ans d'avant-garde. Un peintre exceptionnel qui vient de recevoir le Prix National des Arts. (*Musée d'Art Moderne, 11, avenue du Président-Wilson.*)

● occasions

Je propose

- **Caméra Paillard** 16 mm, 2 obj. Kern Switar 1,4 f 25 mm Ivar, 2,8 ; téléobjectif, 75 H H F 2,5, mallette cuir, 150.000 F. Tél. KLE. 71-55.
- **Vends** pull fils d'or et jupe velours violet taille 42. 15.000 F. SEG. 19-81.
- **Pantalon de ski** pour femme, noir, élastiss, taille 44, neuf. Pull cashmere anglais beige, taille 40-42, jamais porté. 10.000 F chacun. Carlin, POI 24-79.
- **Manteau** astrakan gris, parfait état, taille 42-44. 50.000 F. GRE 01-11.
- **Duplicateur** Rex Rotary excellent état, appareil sous garantie, 165.000 F. BAL 19-63, M. Rigaud.

Ce supplément pratique a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Nicole Béhar, Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

OLD ENGLAND
12, Bd des Capucines - Paris
Robes de chambre à partir de 18.500 fr
Carrés de soie à partir de 2.900 fr
Gants de peau à partir de 2.000 fr

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

GALERIE JEANNE BUCHER
9 ter, boulevard Montparnasse - VIe
MARK TOBEY

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY
MIRO - GIACOMETTI - CALDER
BAZAINE - TAL COAT - UBAC
PALAZUELO - CHILLIDA

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition ECOLE DE PARIS 1959
Clôture le 4 Janvier 1960
Au premier étage : ASSIA

KUNSTNERNES HUS. OSLO
EXPOSITION
JACQUES VILLON
PEINTURES 1911 à 1959

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 4	20 h.	CARMEN	Mercredi 6	20 h. 45	LA FILLE DE Mme ANGOT
Mercredi 6	21 h.	PRINTEMPS A VIENNE / L'OISEAU DE FEU - ETUDES	Jeudi 7	20 h. 15	LE ROI MALGRE LUI
Vendredi 8	21 h.	RIGOLETTO	Vendredi 8	21 h.	DON PASQUALE
Samedi 9	20 h.	CARMEN	Samedi 9	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE
Dimanche 10	20 h.	FAUST	Dimanche 10	14 h. 30	DON PASQUALE

ESPAGNE

L'affaire Ceron Ayuso

Au moment où la visite du président Eisenhower marquait la rentrée de l'Espagne dans le concert des « nations libres », on jugeait un jeune diplomate catholique, Julio Ceron Ayuso. C'est une affaire d'un type nouveau.

L'IRONIE de l'Histoire a voulu que le premier Président des Etats-Unis à fouler la terre d'Espagne soit le général Eisenhower, ancien commandant en chef des forces alliées venues libérer l'Europe du fascisme, et qu'il soit reçu à Madrid par le général Franco, qui avait télégraphié à l'amiral Tojo en 1941 : « *Je vous félicite, vous et l'armée impériale japonaise, pour l'exploit que constitue la destruction de l'escadre américaine à Pearl Harbor.* »

Mais ces mauvais souvenirs d'une autre guerre ont été effacés par les nouveaux impératifs de la stratégie américaine. C'est en Espagne — en vertu des accords hispano-américains de 1953 — que les Etats-Unis ont installé leurs plus puissantes bases aériennes européennes. Celle de Torrejon, qui couvre 1.300 hectares et a coûté 70 milliards de francs, est la plus moderne du monde. Une nouvelle base géante est en construction entre Pampelune et les Pyrénées. La perspective d'une évacuation prochaine des bases marocaines augmente encore la valeur stratégique de l'hospitalité espagnole.

LE PRÉSIDENT EISENHOWER ET LE GÉNÉRAL FRANCO. (A.D.P.)
« Avec l'Espagne, pas de problème. »

Un accueil grandiose

Pour le général Franco, cette visite est un triomphe diplomatique. Elle consacre la rentrée de l'Espagne, après les années sombres de l'après-guerre, dans le concert des nations « libres ». Elle est une sorte de « certificat de bonne conduite occidentale » décerné à la dictature franquiste. C'est pourquoi le gouvernement de Madrid a voulu réserver au président américain un accueil grandiose.

Un journaliste portugais a comparé l'arrivée d'Eisenhower au retour de Christophe Colomb, venu mettre un monde nouveau aux pieds des rois catholiques. Les Espagnols ont sans doute évoqué des précédents moins lointains : la visite de Himmler en 1941, celle d'Evita Peron en 1947, celle de Mohammed V en 1956. Et ils ont pu constater que les techniciens gouvernementaux des « démonstrations de masse » s'étaient cette fois surpassés.

Quatre cents millions de francs ont été consacrés à l'illumination de la capitale, 25.000 mètres de tissu à la confection de drapeaux. Huit arcs de triomphe se dressaient sur le parcours du Président dont des portraits de plusieurs mètres de haut ornaient les façades des immeubles.

Le 21 décembre, jour de son arrivée, le travail a cessé partout à 15 heures et les hommes « sûrs » des syndicats se sont chargés d'entraîner les travailleurs dans la bonne direction. Cinq cent mille personnes environ se sont massées le long des dix-huit kilomètres parcourus par le cortège officiel. Les observateurs américains ont noté que c'était une des foules les moins gaies que le Président ait vues au cours de son voyage.

Rien de très secret

Le 22 décembre, à l'aube, au lendemain d'un banquet de 130 couverts donné dans l'ancien Palais Royal de Madrid, les deux chefs d'Etat, assistés de MM. Castiella et Murphy, ont engagé leurs discussions sérieuses au palais du Pardo, résidence du Caudillo. Ils n'avaient rien de très secret à se dire. Le général Franco a eu le plaisir d'être informé par Ike lui-même des résultats du « sommet occidental » de Paris et il a sans doute tenu à le mettre en garde contre les dangers d'une rencontre Est-Ouest qui n'aurait pas pour seul but de « *sonder les desseins de l'ennemi* ».

Mais le problème qui lui tenait le plus à cœur était celui de l'aide économique américaine. Et il avait dans son dossier un argument de poids : le rapport de l'O.E.C.E. sur les résultats du « plan de stabilisation » espagnol.

Les experts de l'O.E.C.E. et du Fonds Monétaire International, qui viennent de visiter l'Espagne, se déclarent « très optimistes » sur le succès du plan et « favorablement impressionnés » par l'orthodoxie des mesures d'austérité imposées par le gouvernement.

Le Caudillo a pu expliquer à Ike que, pour relancer l'expansion après le coup de frein inévitable de la stabilisation, l'Espagne aurait besoin de l'aide américaine pendant plusieurs années encore. En échange de cette aide, elle s'engagerait à ne pas contrarier la diplomatie américaine. C'est ce qu'un attaché de presse a résumé après l'entretien par la formule suivante : « *Avec l'Espagne, pas de problèmes* ».

Des « agents venimeux »

Si le régime franquiste ne pose pas de problèmes aux Américains, il en pose de plus en plus aux Espagnols. Vingt-quatre heures après le départ du président Eisenhower — venu prêcher « la paix dans la liberté » — et deux jours avant cette « Navidad », le Noël espagnol, qui est la plus grande fête religieuse de l'Espagne catholique, s'est ouvert à Madrid le second procès de dix-sept jeunes catholiques accusés de « rébellion militaire » pour avoir distribué des appels à la « grève générale pacifique » du 18 juin dernier (qui fut un échec).

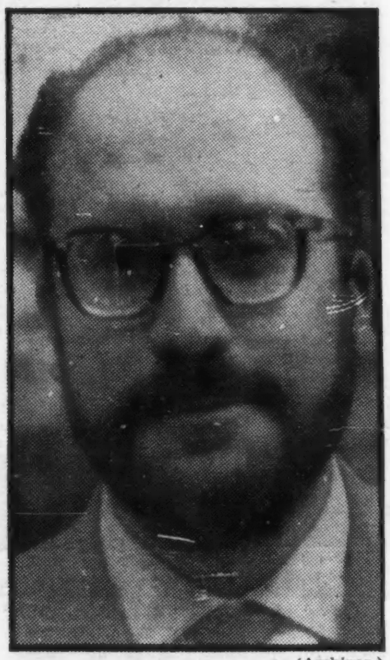
Le principal accusé était un diplomate de 31 ans, Julio Ceron Ayuso, dirigeant d'un groupement d'opposition composé en majeure partie de catholiques, le Front de Libération Populaire.

M. Ceron Ayuso fut rappelé de Genève en juin dernier, alors qu'il siégeait à une réunion du B.I.T., et arrêté à sa descente d'avion. Il fut jugé une première fois au début de novembre, avec seize de ses amis accusés du même délit, par un tribunal militaire d'exception.

Le dossier de l'accusation était simple : M. Ceron Ayuso avait eu des contacts avec des communistes, donc il était communiste et ses amis avec lui. Le procureur Amado traita les accusés « *d'agents venimeux de Moscou* » qui « *préparaient une deuxième guerre civile* ». Il fit l'éloge de la police espagnole, « *qui compte parmi les meilleures du monde, avec la police montée canadienne et Scotland Yard* », ajoutant en se tournant vers les bancs de la presse étrangère : « *Vous remarquerez que je ne dis rien de la police française* ».

M. Ceron Ayuso lui répondit sur le fond : « *Je n'ai jamais eu l'intention de renverser le régime actuel car je le considère comme très fort, aussi longtemps, surtout, que le Caudillo restera en vie.* (Cette réplique provoqua des rires dans le public.) *Mais qu'on n'imagine pas que mon attitude est exceptionnelle dans les milieux catholiques. Elle est au contraire très répandue, y compris dans les rangs du jeune clergé. Nous voulons lutter pour une Espagne plus juste où chaque individu pourra s'épanouir librement.* »

Ses avocats purent citer les témoignages de nombreux prêtres dénonçant l'absurdité des accusations de « communisme » lancées contre Ceron Ayuso et ses amis.



(Archives.)
JULIO CERON AYUSO.
« Tant que le Caudillo sera en vie. »

Le jugement fut rendu le 10 novembre : il condamnait Ceron Ayuso à trois ans de prison et neuf autres accusés à des peines allant de six mois à deux ans. Les sept autres étaient acquittés.

Le soir même, des pressions commençaient à s'exercer en faveur d'une annulation du procès, les peines étant considérées comme trop légères. Elles venaient du ministère des Affaires étrangères, du ministère de l'Intérieur, de la police politique, de diverses personnalités militaires et sans doute aussi de certains membres de l'Opus Dei.

Quelques jours plus tard, le commandant de la région militaire de Madrid refusait de ratifier les sentences, ce qui entraînait le renvoi des accusés devant le Tribunal Suprême de Justice Militaire.

La cassure

Pourquoi cet acharnement contre un groupe de catholiques dont la fidélité à l'Eglise ne fait aucun doute ? Parce que leur opposition au régime révèle, au sein de l'opinion catholique et même du clergé, une « cassure » profonde plus inquiétante encore pour les dirigeants franquistes que l'opposition « socialiste ».

Beaucoup des Espagnols qui se sont ralliés il y a vingt-trois ans au soulèvement contre la République en croyant servir ainsi la cause de la religion se détachent maintenant du régime pour la même raison. On peut citer comme jalons de ce réveil politique l'apparition de nombreuses revues catholiques non conformistes, l'activité de la Jeunesse Ouvrière Catholique et des Confraternités Ouvrières d'Action Catholique (qui ne sont pas étrangères à certaines grèves, comme celle des 5.000 ouvriers de Séville en février dernier), enfin la création d'organisations clandestines comme le Front de Libération Populaire et la Gauche Démocrate-Chrétienne.

En présentant l' « affaire Ceron Ayuso » comme un simple épisode de la lutte contre les « rouges », le gouvernement reste fidèle à sa tactique habituelle. Mais il ne peut plus cacher, cette fois, que le problème est beaucoup plus grave dans la mesure où le mouvement de rénovation qu'il veut briser est issu du sein même de l'Eglise, l'un des piliers du régime.

M. Ceron Ayuso et ses amis ont été condamnés, le 27 décembre, à des peines de huit ans de prison pour le premier, de un à quatre ans de prison pour les seize autres. Mais le fond du problème demeure inchangé : la jeunesse catholique et une partie du clergé abandonnent peu à peu le régime et le verdict de Madrid n'arrêtera pas cette évolution.

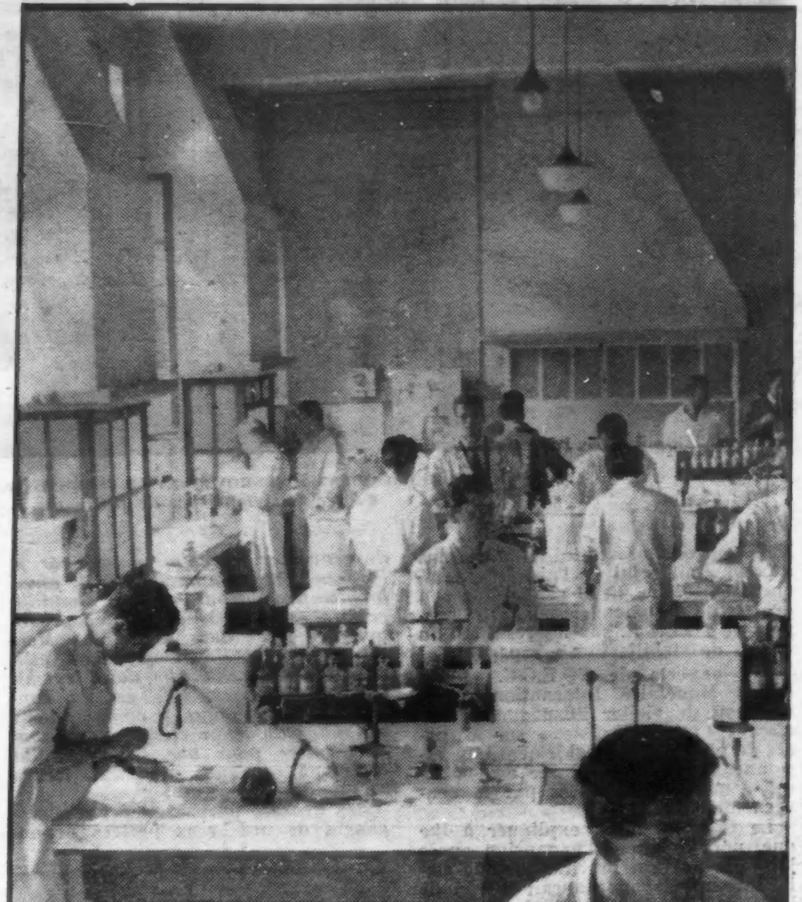
XXX

Cabasse
Pour le Nouvel An...
Georges CABASSE,
vous prie de lui faire l'amitié d'assister à une démonstration de musique enregistrée en stéréophonie Haute Fidélité :
62, av. Parmentier (11e) - VOL. 97-15
T. l. j. de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 19 h.
USINE : NEUILLY-sur-MARNE
Téléphone : 927-31-38

FORUM

Les Français et l'armement nucléaire

● *Est-ce le moment pour la France de se lancer dans la course atomique ? Alfred Kastler, professeur de physique à la Sorbonne et à l'Ecole Normale Supérieure, répond :*



(Magnum.)
UN LABORATOIRE DE TRAVAUX PRATIQUES A L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE.
Une bombe A vaut-elle un professeur de physique ?

« LE *problème de l'arme atomique française*, a dit aux Nations Unies l'auteur de « La Folie des Hommes » (1), *ne concerne que les Français* ». Nous nous permettrons d'ajouter qu'il concerne *aussi* les Français. En présence d'une opinion publique inerte et insuffisamment informée, il convient de prolonger le dialogue entre partisans et ennemis de l'armement nucléaire dans une atmosphère de sérénité que ne sauraient altérer ni les échos venus du dehors, ni les passions politiques, ni les difficultés de l'heure.

Comment expliquer tout d'abord l'indifférence des Français à l'égard de ce problème alors qu'un ample mouvement de protestation s'est manifesté dans les pays anglo-saxons ? Si rien de semblable ne s'est produit chez nous, du moins depuis que la grande voix de Frédéric Joliot s'est tue, c'est peut-être parce qu'étranger à la construction des premières bombes atomiques, notre pays ne se sent aucune responsabilité dans le crime d'Hiroshima. Mais l'Allemagne non plus n'en était pas complice, et cependant les plus grands des scientifiques allemands, parmi eux Max Born, von Laue, Heisenberg, ainsi qu'Otto Hahn et Fritz Strassmann (découvreurs de la fission nucléaire), ont élevé unanimement leur voix pour condamner l'abus fait de la science et pour s'engager à ne jamais s'associer à une semblable entreprise !

Nombreux sont, en France, ceux qui, par méfiance ou par timidité, hésitent à se joindre à une protestation susceptible, à leurs yeux, d'être entachée de communisme. Même lorsqu'ils réprouvent le recours aux armes de terreur, ils n'osent prendre ouvertement parti. Mais si dans le passé la prohibition des armes nucléaires a pu être considérée comme une mesure susceptible de désavantager les puissances atlantiques, de nos jours l'humanité tout entière bénéficierait d'un accord international relatif au désarmement atomique. En revanche, la rupture de la trêve actuelle et la reprise des explosions encourageraient un pays comme la Chine à user de ce moyen pour obtenir son entrée aux Nations Unies.

Le capital humain

Jusqu'à présent, le problème de l'armement atomique n'a jamais été pour la France, engagée depuis des années dans d'épuisantes guerres coloniales, qu'un problème secondaire et lointain. Actuellement encore, notre vie politique est dominée par le problème algérien. De la solution bonne ou mauvaise qui lui sera donnée dépend, nous le savons tous, l'avenir de notre pays. Mais les deux questions, pour différentes qu'elles paraissent, sont étroitement liées. A un amour-propre national bafoué du dehors, ulcéré du dedans par les échecs et les difficultés des conflits coloniaux, la satisfaction de voir la France promue au rang de puissance atomique peut paraître une compensation. Peut-être même est-ce là pour le gouvernement le moyen de s'acheminer *« vers la difficile paix qu'il prépare en négociant d'abord avec notre propre armée »*.

Il est d'ailleurs hors de doute que le général de Gaulle désire moderniser notre armée. Mais pouvons-nous ignorer que l'arme atomique, même dans ses réalisations les plus modernes qui surclassent de loin celles auxquelles nous sommes susceptibles de parvenir, est devenue actuellement une arme « bloquée ». C'est là le sens véritable de la rencontre Eisenhower-Krouchtchev. Dans la situation de deux mécaniciens dont les locomotives s'avançaient à la rencontre l'une de l'autre à toute allure, ils ont serré les freins à temps et ont renversé la vapeur. Le moment est donc mal choisi pour nous lancer — nous et les nations qui font des efforts similaires — dans une compétition à laquelle les puissances atomiques actuelles se voient contraintes de mettre un terme. En nous obstinant dans cette voie, nous risquons de payer cher le prix de notre erreur.

Savons-nous tout ce que nous a déjà coûté notre équipement atomique ? La création du Commissariat à l'Energie atomique représente un effort de quelques centaines de milliards, hautement rentable. La fabrication de quelques unités de bombes A ne nous coûtera que quelques dizaines de milliards en plus. Ce qui est peu en regard de notre budget de guerre annuel. Mais ce n'est pas là le seul coût de l'opération. Notre capital en hommes est durement atteint. Former à partir d'un enfant de quinze ans un enseignant, un physicien, un ingénieur, nécessite au minimum une dizaine d'années d'efforts. Deux mille scientifiques travaillent à Saclay et à Marcoule, venant pour moitié des écoles d'ingénieurs, pour moitié de l'Université. Plusieurs centaines de physiciens vont être mobilisés pendant des années si nous voulons réaliser le programme ambitieux de fabrication d'armes atomiques et de fusées intercontinentales. Pendant ce temps, on supprime l'examen pédagogique d'aptitude à l'enseignement scientifique et l'on déclare reçus d'office tous les candidats aptes ou non à enseigner. Et cependant les élèves du collège de Cosne ont récemment dû se mettre en grève pour obtenir un professeur de physique, et ils n'étaient, hélas ! pas les seuls à en être privés.

Cette situation, déjà très grave, risque donc d'empirer dans les années à venir. Ceci à une époque où le monde s'oriente vers une ère de paix, qui portera le dur visage d'une concurrence transposée du plan militaire sur le plan scientifique et économique. Seuls les Français responsables de la formation de nos jeunes équipes scientifiques savent à quel point la position de notre pays est dramatique à la veille de cette nouvelle compétition. Aujourd'hui, les cadres américains remplacent les cadres français au Vietnam. Demain, nous serons incapables de fournir aux peuples africains les enseignants, les ingénieurs, les médecins qu'ils nous demanderont. De quel secours nous seront alors des bombes A ou H promenées à bord de Mirages IV ou V au-dessus du continent africain ?

Pourquoi le Sahara ?

Et si l'Afrique nous tient tant à cœur, pourquoi donc avoir choisi le Sahara comme théâtre de l'explosion au risque d'alarmer les populations voisines, de les inquiéter sur nos intentions, de les faire douter de notre volonté d'inaugurer une nouvelle politique fondée sur le respect des droits et l'entraide mutuelle, sans considération de puissance ?

Pourquoi d'ailleurs ne pas avoir décidé, si l'on en fait une question de prestige, de procéder à une explosion souterraine pouvant être sans danger et qui serait un moyen de connaître la nature du sous-sol ? Aucun scientifique sensé ne s'opposerait à des explosions nucléaires d'un caractère non militaire et d'un intérêt scientifique. Mais il eût été certainement plus profitable encore d'apprendre à tirer de l'énergie du plutonium, ce que d'autres savent déjà faire. Notre prestige n'en aurait pas souffert. A partir du moment où nos réacteurs produisent assez de plutonium pour réunir une masse supercritique, nous sommes en droit de nous considérer comme une puissance atomique à part entière. La réalisation d'une explosion n'aura rien d'une performance. Devenir la quatrième puissance pourvue d'un armement nucléaire sept ans après la troisième, un ou deux ans avant la cinquième et la sixième, ne saurait être un signe de grandeur.

L'engagement de 1946

N'y aurait-il pas de la gloire à être la première puissance capable de montrer la voie qui mène à l'utilisation exclusive de l'énergie atomique à des fins pacifiques ? Un tel geste nous vaudrait non seulement l'estime des petites puissances et la reconnaissance des peuples africains, mais il forcerait le respect des puissances armées et accélérerait le processus du désarmement tant souhaité par tous les peuples. Car, même en politique, les décisions morales ont une valeur que nous aurions tort de sous-estimer.

Ce faisant, nous reviendrions à l'esprit qui a inspiré, au lendemain de la Libération, la création de notre Commissariat à l'Energie Atomique et dont nous devons rappeler les termes proclamés jadis (25 juin 1946) devant les Nations Unies par notre représentant :

« Un trait essentiel marque ces projets et ces réalisations, c'est qu'ils sont entièrement orientés vers la paix, vers les œuvres de paix, vers les activités dont l'objet essentiel est le bien de l'humanité. Je suis autorisé à dire que les buts que le gouvernement français a assignés aux recherches de ses savants et de ses techniciens sont purement scientifiques. »

C'est là l'engagement pris par le gouvernement français devant les scientifiques qui ont répondu à son appel et devant les nations du monde. Nous ne saurions l'oublier.

Force nous est d'ailleurs de constater que l'indignation des Français en présence des attaques souvent suspectes dont notre pays vient d'être l'objet aux Nations Unies est légitime. On peut d'ailleurs s'étonner de ce que le délégué de la France, se cantonnant dans une attitude purement négative, n'ait pas, conformément à ses convictions personnelles, pris l'initiative d'une motion demandant à toutes les puissances de s'engager formellement à ne jamais utiliser les premières la bombe à hydrogène et de ce qu'il n'ait pas réclamé, comme corollaire à cette revendication, la constitution immédiate d'une commission destinée à étudier l'arrêt contrôlé de la fabrication de cet effroyable engin de suicide collectif.

La deuxième étape

Au lieu de contrecarrer la première étape du désarmement nucléaire — l'arrêt contrôlé des explosions — la France obligerait ainsi les puissances à en aborder dès maintenant la deuxième et la plus décisive étape, le contrôle international de la fabrication des matières fissiles et fusibles.

Exiger par contre comme prix de notre renoncement la destruction de toutes les bombes actuellement existantes, c'est conduire les pourparlers dans une impasse. Car nous ne connaissons, à l'heure actuelle, aucun moyen technique permettant de déceler des stocks dissimulés, et jamais les Américains ne se résoudraient à accepter un accord dont les engagements ne seraient pas contrôlables. La destruction des stocks apparaît donc comme l'étape la plus difficile, comme l'aboutissement souhaitable du désarmement nucléaire, elle ne doit pas être posée comme condition préalable.

Dans les circonstances actuelles, le renoncement volontaire de la France à l'armement nucléaire — avant ou après une explosion de prestige — loin de réduire son influence internationale, lui permettrait au contraire de jouer un rôle dominant dans les pourparlers qui doivent un jour aboutir au désarmement général et contrôlé, à l'établissement de rapports de confiance entre les nations, à la certitude de la survie de l'humanité.

ALFRED KASTLER.

(1) Il s'agit de M. Jules Moch, délégué de la France à l'O.N.U. pour les problèmes du désarmement.

POUR 1960...

« L'EXPRESS » vous offre

(Marquis.)

Deux cadeaux à vos amis pour le prix d'un :

- Un abonnement d'un an à « L'Express » (*prix des 52 numéros au kiosque : 6.500 F*).
- Le nouvel Album de Jean Effel, dédicacé spécialement par l'auteur (*prix dans les librairies : 1.800 F*).

} pour **5.000 F (50 NF)**

Pour profiter de cette offre (*un double cadeau d'une valeur commerciale de 8.300 F*), il vous suffit de renvoyer le bulletin ci-contre à « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris (8ᵉ).

M. ....

Adresse : ....

désire souscrire les nouveaux abonnements suivants, au prix de :

— 5.000 F (50 NF) un an (tarif France).

— 6.000 F (60 NF) un an (tarif étranger).

au bénéfice de :

1° Nom : ....

Adresse : ....

2° Nom : ....

Adresse : ....

3° Nom : ....

Adresse : ....

Je vous envoie ci-joint la somme de francs

par chèque

par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris.

Je désire que l'album de Jean Effel, avec une dédicace de l'auteur, soit adressé aux bénéficiaires de ces abonnements OU aux personnes ci-dessous :

Nom : ....

Adresse : ....

Nom : ....

Adresse : ....

Nom : ....

Adresse : ....

SYNERGIE

pour hommes...

"H" pour Hommes
est la marque des produits de toilette
conçue pour l'homme d'aujourd'hui.
Tonique, rafraîchissant, relaxant,
"H" pour Hommes after shaving
vous met en forme chaque matin.
Autres produits pour la barbe :
crème à raser, pré-électric shave,
savon à barbe.

Autres produits de toilette
H pour hommes :
eau de cologne,
savon,
fixateurs,
lotion pour cheveux.

pour les Hommes avec un grand H

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● ***Un prix pour Beckett, un prix pour Alleg.***

CALME chez les éditeurs, où l'on commence à faire dès comptes. On sait maintenant que le Goncourt (290.000 exemplaires) sera, en fin de course, le plus gros Goncourt de l'histoire littéraire et qu'il battra « La Loi », de Roger Vailland, seul lauréat qui avait dépassé, jusqu'au « Dernier des Justes », les 300.000 exemplaires.

Le succès des autres livres couronnés semble avoir été sensiblement compromis par le bouleversement du calendrier des prix. Le Renaudot (« L'Expérience ») plafonne à 65.000: Le Femina (« Au pied du Mur ») à 80.000. L'Interallié (« Un Singe en Hiver ») à 85.000.

Ce sont maintenant les romans étrangers, les essais, les livres d'histoire qui feront, pendant six mois, l'actualité littéraire.

Les critiques de « L'Express » vous parlent dans ce numéro de trois ouvrages importants : « Exodus » (25.000 exemplaires déjà diffusés), « Le Bûcher de Montségur » et « Ecrits cathares » (*voir pages 24 et 25*).

Vous trouverez aussi (*page 26*) le pittoresque témoignage d'une inspectrice de la Population.

De passage à Paris, Alberto Moravia, nouveau président du Pen Club, est venu assister à une conférence de travail de « L'Express » et s'est entretenu avec Madeleine Chapsal (*voir page 23*).

∴

DEUX nouvelles pièces de Beckett traduites de l'anglais par l'auteur, en collaboration avec Pierre Leyris et Robert Pinget, paraissent ce mois-ci aux Editions de Minuit.

« Cendres » est une pièce radiophonique commandée à Beckett par la B.B.C. Elle a reçu le Prix Italia, qui est le Prix International de la Radio.

« La Dernière Bande », commandée à Beckett par le Royal Court Theatre, a été représentée à Londres et dure cinquante minutes. Elle ne comporte qu'un personnage, qui écoute et commente de vieilles bandes enregistrées sur un magnétophone.

Voici comment Beckett décrit dans le moindre détail, son héros, Krapp : « Pantalon étroit, trop court, d'un noir pisseux. Gilet sans manches d'un noir pisseux, quatre vastes poches. Lourde montre avec chaîne. Chemise blanche crasseuse déboutonnée au cou, sans col. Surprenante paire de bottines, d'un blanc sale, du 48 au moins, très étroites et pointues »,

Un passage du texte (réflexions de son passé) que celui-ci écoute sur le magnétophone : « ...et ces résolutions. Boire moins, notamment. Des statistiques. 1.700 heures sur les 8.000 et quelques précédentes volatilisées rien que dans les débits de boissons. Plus de 20 %, disons 40 % de sa vie de veille. Plans pour une vie sexuelle moins (il hésite) absorbante. Poursuite toujours plus languissante du bonheur... »

Et tout au long de la pièce ce sont les mêmes bandes que Krapp repasse sur son magnétophone, mais dont le sens, chaque fois, est modifié par ses commentaires.

C'est la première fois, depuis 1945, que Samuel Beckett, d'origine irlandaise, s'exprime dans sa langue maternelle au lieu d'écrire en français.

∴

EN Italie, le Prix Omegna de un million de lires, décerné par un jury d'écrivains (parmi lesquels Guido Piovene) a été attribué à « La Question », de Henri Alleg, « excellent tableau des aspects moraux, politiques et sociaux de la vie depuis la première guerre mondiale ».

Décerné depuis un mois et demi, le prix n'a été remis que le 26 décembre à Mme Alleg, invitée à Omegna par M. Einaudi (fils de l'ex-Président de la République italienne), l'ambassadeur de France ayant fait une démarche auprès du préfet de la ville pour que le prix ne soit pas attribué ...à un ouvrage officiellement interdit en France.

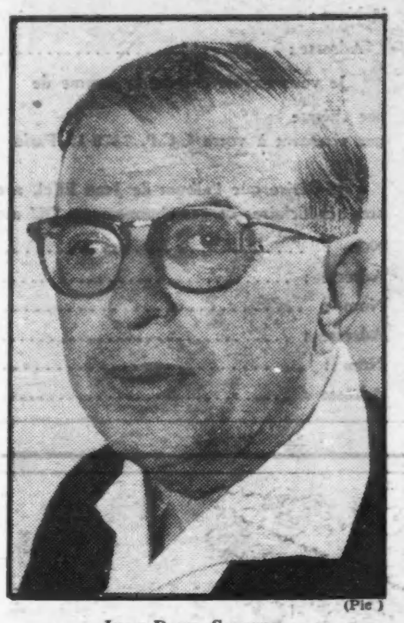
ANNE-MARIE DE VILAINE.

LES ANNÉES 50

On enchaîne

● ***Les maîtres à penser s'éloignent — La jeune droite surgit et vieillit — Les chercheurs sont au pouvoir.***

LA tentation est grande, et certains y succombent volontiers, de comparer la littérature de notre après-guerre à celle qui suivit l'armistice de 1918. Cette comparaison est toujours tendancieuse et ceux qui la proposent ne cherchent pas à juger, mais à condamner toute une génération de jeunes écrivains.



(Pie)
JEAN-PAUL SARTRE.

(A. P.)
ALBERT CAMUS.

De l'engagement...

(Charpentier.)
SAMUEL BECKETT.

(Charpentier.)
ALAIN ROBBE-GRILLET.

...à l'expérimentation.

Tout rapprochement trop poussé entre les conséquences intellectuelles des deux grandes guerres relève de l'esprit de polémique. La littérature sur laquelle nous vivons aujourd'hui a pris naissance vers 1910 (N.R.F., expressionnisme allemand, Joyce) avec une évolution accélérée par la guerre de 1914, et une cassure provisoire provoquée par celle de 1939.

Jetons un coup d'œil sur les écrivains importants des années 20. Gide, Claudel, Valéry, Proust — ils ont tous environ cinquante ans — continuent une œuvre ou une méditation, commencée bien avant 1914 (il en va de même à l'étranger où Joyce et Kafka *continuent*, ainsi que Shaw et Thomas Mann, Rilke et T.S. Eliot).

Roger Martin du Gard, François Mauriac, Jules Romains, Jean Giraudoux (nés entre 1880 et 1885) ont tous publié avant la guerre et l'éclosion de leur œuvre confirme ses débuts. Aucun d'eux n'a changé comme un quart de siècle plus tard Sartre changera : la rupture entre « Le Mur » et « L'Age de Raison » est bien plus profonde qu'entre « Les Provinciales », le premier volume de nouvelles de Giraudoux et « Simon le Pathétique », son premier roman. Moins de dix ans séparent pourtant, dans l'évolution de chacun de ces écrivains, ces œuvres : mais dix ans marqués par une guerre différente.

Poète ou philosophe

Dans le domaine littéraire, l'ébranlement provoqué par la dernière guerre est encore ressenti dans tous les pays : les Etats-Unis n'ont pas encore trouvé des successeurs à Faulkner ou à Hemingway ; l'Allemagne cherche en vain l'héritier de Brecht. En 1945, seule la France semble surnager dans la débâcle universelle : la vogue de l'existentialisme, le magistère de Sartre attirent l'attention du monde entier sur notre littérature. La France affaiblie en politique domine par l'esprit.

Au Poète, porte-parole de la Résistance, a succédé après la Libération, le Philosophe. Les nostalgiques, et il n'en manque pas, affirment même que le symbole de la vie intellectuelle 1945 est l'agrégé de philosophie. Quoi qu'il en soit, l'idéologie domine l'époque. Une certaine fraternité, issue de la guerre, dissimulera même pendant un certain temps les divergences, et on feindra de ne pas s'apercevoir que l'engagement de Sartre est bien différent de celui d'Albert Camus. La brouille des deux écrivains (1952) ne fera que consacrer un état de fait : la période des maîtres à penser était révolue. Si l'on ajoute la mort d'Emmanuel Mounier (1950), théoricien principal du personnalisme et chef de file des catholiques de gauche, on admettra que 1950 marque vraiment la fin d'une époque.

Les années 50 s'ouvrent sur la première révolte de la « jeune droite » contre la prédominance des « intellectuels ». Cette nouvelle école se limitait à la critique ; elle n'avait pas d'œuvre et encore moins d'idéologie cohérente à proposer ou à opposer à ses adversaires. Elle se contenta d'une stratégie de harcèlement et disparut aussi rapidement qu'elle avait connu ses premiers succès.

Bien que défendant une attitude politique bien définie, la « jeune droite » prétendait parler au nom de l'Art, avec un grand A. Dans ses écrits polémiques, elle combattait la prédominance de la politique qui risquait, selon elle, d'escamoter l'esthétique. L'attaque la plus vigoureuse contre les intellectuels de gauche fut l'œuvre d'un aîné, Marcel Aymé, qui, dans un essai brillant et paradoxal, « Le Confort intellectuel », plaide ouvertement pour la bourgeoisie conservatrice et défend les charmes du désengagement.

Théâtre et roman

Mais des écrivains plus sérieux, et venant d'horizons politiques opposés commencèrent, eux aussi, à se détourner de l'engagement qui, il faut bien le dire, avait produit peu d'œuvres valables. La coupure se situe exactement lorsque parurent le premier roman de l'école du « nouveau roman » (« Portrait d'un inconnu », de Nathalie Sarraute, présenté par Jean-Paul Sartre) et la première pièce de théâtre d'Eugène Ionesco (« La Cantatrice chauve »).

Ces deux courants dominent toute la littérature romanesque et dramatique des années 50. Il est intéressant d'observer que Nathalie Sarraute, Eugène Ionesco, Arthur Adamov (sa première pièce fut jouée à Paris en 1950) et Samuel Beckett (« En attendant Godot », créé en 1952) sont les aînés d'Albert Camus et appartiennent plutôt à la génération de Sartre.

Qu'y a-t-il de commun entre tous ces écrivains, fort différents et dont les recherches esthétiques se ressemblent peu ? Une chose : justement, le souci de la recherche esthétique. Leur œuvre est assez indifférente aux problèmes immédiats de notre époque et répond plutôt à des exigences artistiques que politiques. Il semble presque que la guerre n'ait pas existé pour eux : et ils se relient, sans solution de continuité, à l'art de l'entre-deux-guerres.

Aussi bien Nathalie Sarraute qu'Alain Robbe-Grillet, Arthur Adamov que Samuel Beckett et Eugène Ionesco *continuent* les recherches entreprises dans les années 20 par leurs aînés. Ils sont ass... loin des préoccupations de Sartre ou de Camus, mais tout proches de Joyce, Kafka, Virginia Woolf ou des expressionnistes allemands (ce qui explique d'ailleurs le succès considérable du théâtre d'Adamov et d'Ionesco dans la République fédérale). Dans « Les Voix du Silence », André Malraux fait remarquer qu'un artiste ne réagit jamais à la réalité, mais toujours à l'œuvre d'un de ses grands prédécesseurs. La cassure de l'immédiate après-guerre a été dépassée par tous ces écrivains.

L'art des années 50 se définit donc en fonction de l'art de l'entre-deux-guerres. Cette « dépendance » incontestable donne souvent l'impression aux critiques de la littérature contemporaine d'un certain déjà vu. Reproche injuste, car nos romanciers et dramaturges ne sont pas des imitateurs mais des continuateurs. Ils poussent plus loin une recherche entreprise dans le passé et, même si leur œuvre n'atteint pas la grandeur de celle de leurs précurseurs, ils sont loin d'être de simples épigones.

L'étranger

Il est intéressant d'observer que c'est justement ce qu'on appelle aujourd'hui l'avant-garde qui renoue avec une certaine tradition.

Ce n'est point cependant une attitude réactionnaire au point de vue esthétique. Les années 20 étaient d'une telle diversité et d'une telle richesse que leurs leçons sont encore loin d'être épuisées... Leurs inventions furent si multiples qu'elles ont laissé aux chercheurs courageux de nombreux terrains en friche. La littérature de l'entre-deux-guerres était une littérature de pionniers. Celle d'aujourd'hui cherche à conquérir des terrains à peine explorés. Il n'est pas dit qu'elle doive rester inférieure à celle de ses aînés. A une époque d'invention a succédé une période d'assimilation ou peut-être — l'avenir nous l'apprendra — de perfectionnement. Dans l'histoire littéraire le perfectionnement vaut souvent l'invention.

Ce phénomène n'est pas limité à la France. Les littératures étrangères présentent les mêmes symptômes. Aux Etats-Unis, les écrivains « sudistes » continuent Faulkner. D'autres,

remontant plus loin, ont pris pour modèle Scott Fitzgerald, héros de l'âge du jazz, et même Henry James, maître du roman psychologique.

En Angleterre, Lawrence Durrell a beaucoup appris chez Joyce et Virginia Woolf, et Malcolm Lowry, l'auteur de « Au-dessus du Volcan », le roman le plus déchirant de l'après-guerre, serait aussi inimaginable sans Joyce. Deux autres grands romanciers anglais, insuffisamment connus en France, Henry Green et William Golding (« Sa Majesté des Mouches », un petit chef-d'œuvre, est passé presque inaperçu chez nous) ne sauraient non plus renier ce qu'ils doivent aux recherches des écrivains de l'autre après-guerre. L'Allemagne enfin, coupée sous le nazisme de l'évolution de la littérature moderne, cherche fébrilement à rattraper son retard, et sa jeune génération s'instruit chez tous les écrivains « dégénérés », bannis par l'hitlérisme. Mais l'invasion simultanée de Faulkner, Malraux, Sartre, Joyce, Kafka, etc., troubla pendant longtemps les écrivains allemands qui créèrent des monstres : c'est seulement cette année que nous avons vu naître deux romanciers, Uwe Johnson et Günther Grass, qui ont enfin assimilé toutes ces tendances contradictoires pour créer des œuvres originales.

L'art pour l'art

Violemment combattus par une partie de notre critique, le « nouveau roman » et les nouveaux dramaturges français ont pourtant conquis le monde. Il suffit d'ouvrir le « New York Times », « l' « Observer » ou « Die Zeit » pour s'en convaincre. Même si, à l'étranger, on exprime des réserves sur les réussites de ces écoles, on est obligé d'en discuter. Au point de vue de la propagande culturelle française, il est certain que la constitution en écoles d'écrivains souvent hétéroclites est d'une utilité surprenante. Il y a quinze ans on a dit : « Sartre et Camus », négligeant les divergences entre ces deux écrivains. Aujourd'hui, on dit « Sarraute et Robbe-Grillet » ou « Adamov et Ionesco » en oubliant ou en ignorant ce qui les oppose.

Les dix années qui viennent de s'écouler peuvent donc être qualifiées de période esthétique et même apolitique. Il n'est pas sûr que cette évolution continuera. Adamov s'est tourné vers un théâtre plus engagé et les lecteurs de « L'Express » ont pu lire dernièrement le compte rendu d'une rencontre littéraire où Michel Butor reprochait amèrement à Robbe-Grillet ses théories, qu'il rapprochait d'une conception de « l'art pour l'art ». En lisant certains romans récemment parus on a l'impression que le social, rejeté au profit de l'individu, fait de nouveau une apparition, pour le moment timide, dans notre littérature. Il n'est pas exclu que ce soit encore Sartre qui annonce cette synthèse avec « Les Séquestrés d'Altona », tentative désespérée d'une communion peut-être impossible entre l'individu dans une situation extrême et son rêve de rejoindre une communauté.

FRANÇOIS ERVAL.

ENTRETIEN

Sur tous les tons

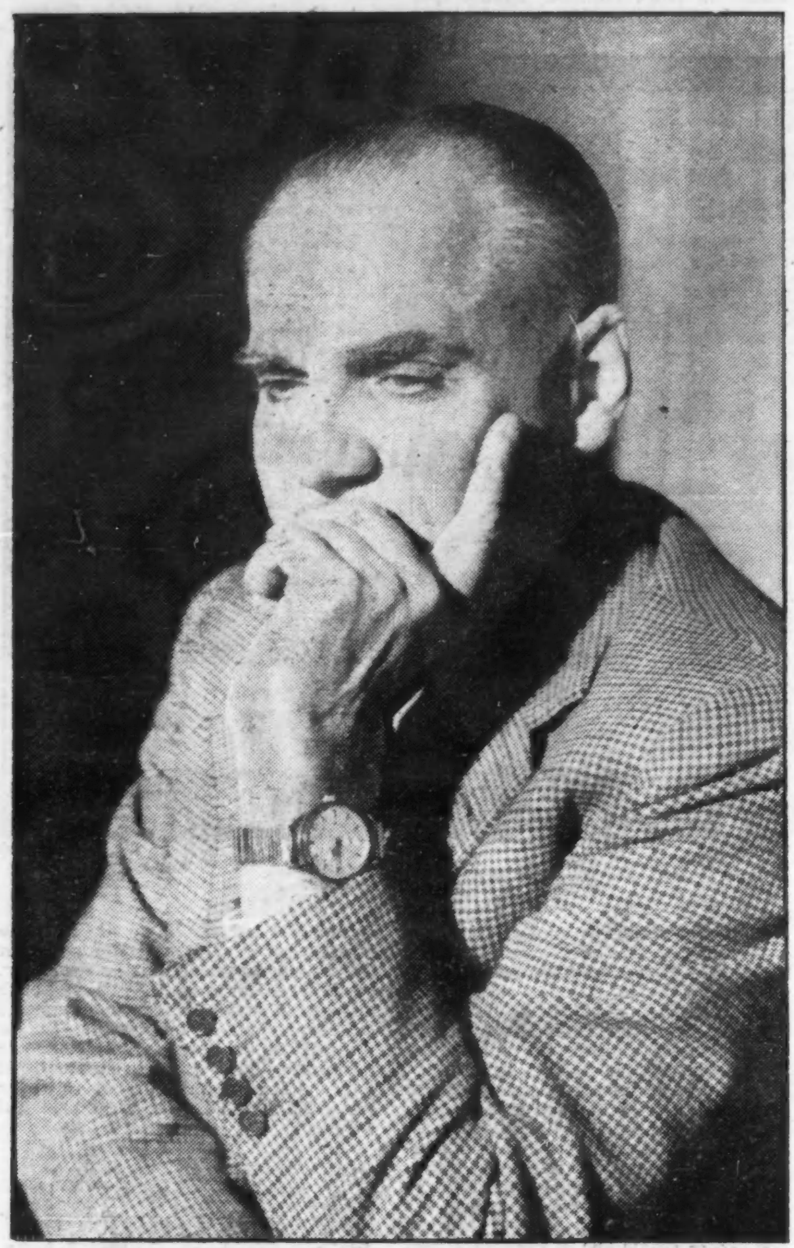
● ***En visite à Paris, Moravia parle de Rome, de l'amour, de la vie.***

L'Express. — Il y a longtemps que vous n'étiez venu à Paris ?

ALBERTO MORAVIA. — Depuis 1951. A cette époque, je devais faire le scénario d'un film qui a mal tourné. C'était une période triste. Cette fois-ci je suis venu tout à fait libre, pour un congrès qui réunissait les cinq sociétés de culture — dont le Pen-Club — affiliées à l'U.N.E.S.C.O. (1). Je voudrais mettre nos congrès de préférence à l'extérieur de l'Europe. Celui de Tokyo m'a paru plus important que celui de Francfort. Et je songe à fonder un prix littéraire.

— Pour un écrivain, quelle différence y a-t-il entre la vie à Paris et la vie à Rome ?

A. MORAVIA. — A Paris, on peut dire que les écrivains, en plus de leur personnalité d'écrivain, sont des personnages sociaux. A Rome, les écrivains sont laissés tranquilles. Et puis Rome n'est qu'une des villes d'Italie, tandis qu'à Paris se concentre 90 % de la vie intellectuelle.



ALBERTO MORAVIA.
Les arts pourraient mourir... »
(Marquis.)

— Vous écrivez un roman en ce moment ?

A. MORAVIA. — Oui, comme toujours.

— L'avez-vous interrompu pour venir à Paris ?

A. MORAVIA. — Non, j'écris le matin à l'hôtel. Ce matin, j'ai écrit. J'ai apporté mon manuscrit. Je me trouve très bien, je pourrais écrire ici. Cela dépend de la pièce, de la disposition de la table...

— Quel est le sujet de votre roman ?

A. MORAVIA. — Le personnage est un peintre qui ne peint pas, ou qui ne peint plus.

— Un impuissant ?

A. MORAVIA. — Du point de vue de la création artistique, oui. Un problème qui serait intéressant à décrire serait celui de la fin des arts, fin qui a du reste été prévue par plusieurs philosophes.

Le monde moderne n'a plus besoin des arts et les remplace par des ersatz artistiques. Par exemple, dans le domaine de la littérature, il s'est créé la machine à lire. Certaines revues américaines, tel « Time », sont des machines à lire, comme les maisons de Le Corbusier sont des machines à habiter : « Time » est composé de phrases emboîtées les unes dans les autres, d'une façon complètement mécanique.

C'est l'industrialisation de la culture.

— Il semble pourtant qu'on n'ait jamais tant écrit.

A. MORAVIA. — Oui, mais la plupart des choses qu'on écrit ne sont pas écrites. Les journaux, par exemple, sont imprimés, mais pas écrits.

— Est-ce une question d'inspiration ?

A. MORAVIA. — C'est un problème de civilisation. Les arts pourraient mourir pour une raison simple : l'art n'est qu'une haute, très haute forme de l'artisanat. Or, dans le monde entier nous assistons à la fin de l'artisanat. Mais l'homme se reflète dans ce qu'il produit : puisqu'on fabrique partout des objets en série, on ne pourra pas s'empêcher de créer des hommes en série, et l'homme en série est le contraire de l'artiste.

— Il y aura toujours des hommes qui résisteront à la société.

A. MORAVIA. — Un artiste a beau être indépendant, lorsqu'on fait des objets pour une société restreinte comme celle de Louis XIV ou aussi vaste que la société française actuelle, il se pose des problèmes différents. Il y a une pression.

— Et vous, quand avez-vous commencé à écrire ?

A. MORAVIA. — A neuf ans. En fait, j'écris sérieusement depuis l'âge de seize ans. Mon premier livre, « Les Indifférents », a été publié en 1929, j'avais un peu plus de vingt ans. Il n'y avait alors en Italie ni romans ni romanciers, sauf Italo Svevo. A part lui, il fallait remonter jusqu'en 1910 à d'Annunzio, qui montrait tous les bourgeois transformés en héros. Moi j'ai montré la bourgeoisie telle qu'elle était, pas héroïque du tout. Et c'est ce qui a fait le succès des « Indifférents ».

— Après « Le Mépris », « Le Conformiste », n'avez-vous pas dernièrement, avec « La Belle Romaine » et « La Ciociaria », tenté de toucher un public plus large, plus populaire ?

A. MORAVIA. — En fait, voici ce qui se passe ; j'alterne : une fois j'écris un roman sur les masses, une autre fois sur les intellectuels. Je poursuis deux expériences parallèles. J'ai écrit « La Belle Romaine », puis tout de suite après « La Désobéissance », etc. Dernièrement, j'ai fait l'histoire d'une femme publique, « La Ciociaria », et maintenant je suis en train d'écrire ce roman dont le héros est un peintre et plus proche de la veine du « Mépris ».

— Cela ne vous gêne pas de sauter chaque fois d'un ton à l'autre ?

A. MORAVIA. — Pas du tout. Je suis né en 1907 dans une famille très bourgeoise. Immédiatement après avoir écrit « Les Indifférents », j'ai senti que je me détachais de la bourgeoisie et que je ressentais de plus en plus de sympathie, d'attraction pour les classes populaires. Là seulement on trouve le sens de la grande nature, de la morale, qui n'existe plus chez les bourgeois.

De toute façon, le véritable drame de la bourgeoisie, ce n'est pas celui de l'argent, mais des intellectuels. Eux seuls ont conscience de leur situation d'affrontement face aux classes travailleuses et tentent de s'en arracher. J'entends montrer deux sortes de héros : d'un côté l'intellectuel, de l'autre le personnage picaresque. Son seul souci est son ventre. Il n'a aucune autre espèce d'aspiration. Il lui faut manger ou périr. L'amour le laisse froid.

— On vous a reproché de parler beaucoup du sexe, dans vos livres. Qu'en pensez-vous ?

→

(1) Le Pen-Club, association des écrivains du monde entier, a porté, lors de son dernier congrès à Francfort, Alberto Moravia à la présidence de l'association.

STALINGRAD, TOMBEAU DES ARMÉES ALLEMANDES

Sous un déluge de fer et de feu, Stalingrad résiste à l'envahisseur. Et bientôt, les Russes, avec leur puissant allié, le Général Hiver, passent à l'attaque... GEOGRAPHIA-HISTOIRE, dans son numéro de janvier, relate toutes les tragiques péripéties de la plus grande bataille du siècle. GEOGRAPHIA-HISTOIRE, en vente partout.

LISEZ LA PIÈCE QUI BOULEVERSE PARIS
(néo)
LES NÈGRES
de JEAN GENET

" Un poète monte sur la scène... il fait, lui, le théâtre ".
JACQUES LEMARCHAND (Figaro Littéraire)

" Cette merveilleuse aisance avec laquelle Jean Genet atteint au surnaturel ".
PIERRE MARCABRU (Arts)

" Toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. "
L'Express

THÉÂTRE DE JEAN GENET
LE BALCON 2.450 F - LES BONNES et L'ATELIER D'A. GIACOMETTI 1.500 F

Édition originale sur Lana à 3.200 exemplaires - 1.800 F
ÉDITION L'ARBALÈTE

A. Moravia. — Il y a d'abord une question de mot ; ce qui passait autrefois sous le nom d' « amour » est désigné maintenant comme « sexe ». Mais ce n'est pas la seule raison ; la vraie, c'est qu'il n'y a pas beaucoup de valeurs sûres, solides, dans le monde moderne et que le sexe en est une. Or, l'écrivain a besoin de se fonder sur quelque chose qui, à ses yeux, présente une réalité certaine. D'autres écrivains se sont appuyés sur l'argent ; chez Stendhal, il y a la mission sociale. Pour moi, c'est peut-être le sexe.

— Quel sera votre prochain livre traduit en français ?

A. Moravia. — Des nouvelles que j'ai faites sur Rome. J'en ai écrit 130.

— Pourquoi sur Rome ?

A. Moravia. — Parce que c'est ma ville. Je suis Romain et je me suis promené dans Rome des années entières, parfois pour des journées entières. Mes contes ont d'abord paru dans « Le Corriere della serra ». C'est très intéressant d'écrire en vue de remplir un espace imposé — deux colonnes du journal — cela oblige à limiter, raccourcir.

— Comment écrivez-vous ?

A. Moravia. — Je travaille le matin, tous les jours, de neuf heures à midi, et puis c'est fini pour la journée. Tous les jours, même le dimanche, depuis l'âge de seize ans.

— Avez-vous du mal à vous mettre au travail ?

A. Moravia. — Aucun. Je me lève et je m'y mets directement. J'écris à la machine. C'est le geste, le mouvement qui compte. Au début de ma carrière, j'écrivais trois ou quatre lignes par jour et je me sentais épuisé. Maintenant c'est devenu mécanique : le matin, je sens que je dois me mettre à ma table de travail. Ma tête est ainsi faite.

— Et vous ne travaillez pas plus de trois heures ?

A. Moravia. — Je sais que certains écrivains français travaillent toute la journée. Cela me parait malsain. Il faut oublier une bonne moitié de la journée qu'on est écrivain. En art, le temps est, du reste, une mesure conventionnelle : on peut en dix minutes rattraper des années de paresse ou d'obscurité. L'inspiration ne se soucie pas du temps. On le constate vraiment, physiquement, dans les moments d'inspiration : l'intelligence fait alors des opérations d'une rapidité extraordinaire. Il ne faut pas s'étonner que Stendhal ait écrit « La Chartreuse de Parme » en quarante jours.

— Qu'est-ce qu'écrire, pour vous?

A. Moravia. — Obéir à une musique. Sentir une sympathie et aller vers elle. On travaille à l'oreille.

— Que trouvez-vous de plus difficile dans le fait d'écrire ?

A. Moravia. — L'incompréhension de l'écrivain vis-à-vis de son sujet. Il faut beaucoup de temps avant d'arriver à comprendre de quoi il s'agit. Déceler les thèmes. On devrait écrire un roman pendant des années.

— Dans « Le Conformiste », qu'avez-vous voulu montrer ?

A. Moravia. — Le « conformiste » est un garçon qui craint d'être pédéraste et il tente de se sauver, d'échapper à son sentiment de culpabilité en entrant dans la police. Transformer une situation négative du point de vue sexuel en situation positive du point de vue social, c'est cela le fascisme.

— Et « Le Mépris » ?

A. Moravia. — La femme commence à mépriser son mari parce qu'elle le soupçonne de vouloir la jeter dans les bras du producteur dont dépend son avenir de scénariste. J'ai voulu montrer comment l'argent, dans le monde capitaliste, empoisonne tout.

— Vos héros semblent ne jamais connaître un moment de bonheur.

A. Moravia. — Je ne cherche pas à montrer le bonheur. Les héros de roman n'ont pas à être heureux. Ils doivent être tout le temps ce que les gens ne sont que par moments, au cœur de leurs conflits. Tandis que dans la vie on oublie carrément ses problèmes. Les gens sont plutôt heureux, en fait.

— Vous vous intéressez de près au cinéma ?

A. Moravia. — C'est la forme de spectacle qui, en Italie, aujourd'hui, a le plus de vitalité. On y retrouve tout : l'argent, le talent, la culture. C'est du reste un art dangereux pour l'écrivain : cette constante recherche des procédés. Puis la machine a perpétuellement besoin de matériel nouveau. Le cinéma, la télévision dévorent. Quand on pense que tout le moyen âge a vécu sur le roman de Renart !

— Est-ce que la littérature vous occupe tout entier ?

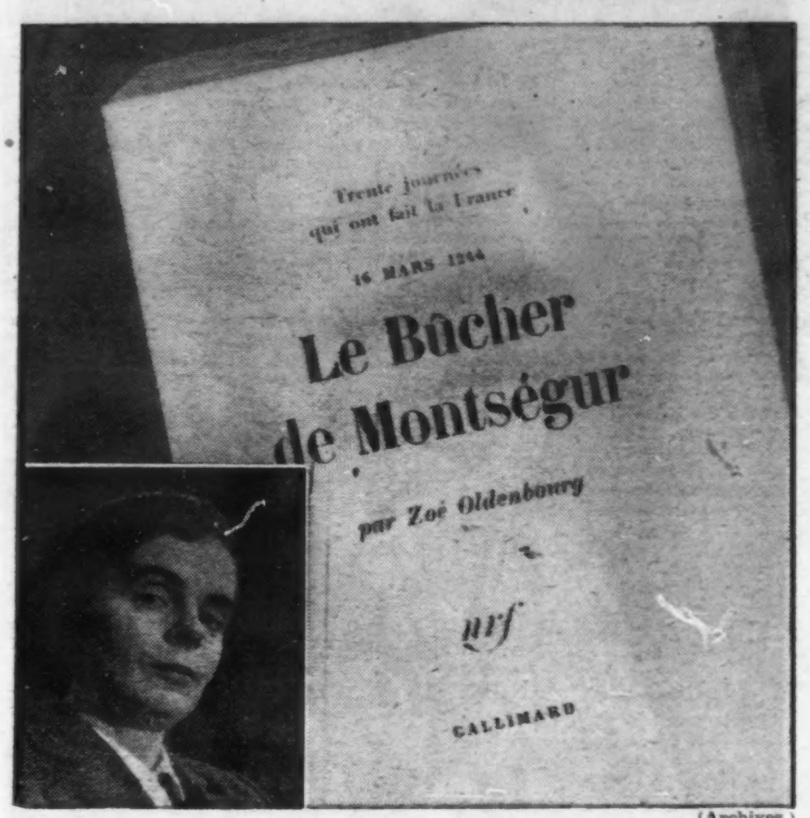
A. Moravia. — Dans un mois, il y a trente jours. Quatre jours par mois sont consacrés à la critique de cinéma que je tiens toutes les semaines depuis dix ans dans « L'Espresso ». J'ai écrit mes nouvelles à raison de deux par mois et il me faut environ quatre jours pour chacune. Ensuite, il faut compter les maladies, les voyages. En gros, il me reste quinze jours par mois pour mon roman...

— En tant qu'écrivain, avez-vous rencontré des obstacles ?

A. Moravia. — J'ai eu deux obstacles à surmonter. L'un a été ma maladie. Tuberculose osseuse. Cinq ans de lit. Et puis il y a eu le fascisme. Cependant, je ne crois pas beaucoup aux obstacles extérieurs. Le regard de l'homme moderne est assez fort pour tout dissoudre. Même la maladie. Il n'y a que des obstacles intérieurs.

— Pour tout le monde ?

A. Moravia. — Je suis un homme comme les autres. Je ne nie pas que l'artiste ait sur l'homme du commun cet avantage incalculable : s'exprimer, se délivrer en créant. Mais je pense que tout homme possède une capacité créatrice, jamais méprisable. Si on pouvait se trouver à l'intérieur de n'importe qui, à tout moment, si petite soit-elle, on sentirait sa force de création à l'œuvre. C'est cela qui est beau.



(Archives.)

Zoé Oldenbourg.
Un terrible orage.

HISTOIRE

« Le Bûcher de Montségur » par Zoé Oldenbourg

● ***Quand la cupidité et la foi font un bout de chemin ensemble.***

CRISE de la France, crise de l'Eglise catholique, crise de conscience de l'Occident : l'orage qui éclate dans la première partie du XIIIe siècle est un des plus terribles de notre histoire. Le Languedoc ravagé par les Français, l'Eglise de Rome concurrencée par une autre Eglise, l'homme occidental obligé de se poser à nouveau le problème du bien et du mal : le catharisme est la plus profonde remise en question de la civilisation européenne avant la Renaissance et la Réforme. Deux livres récents et complémentaires permettent de mieux l'étudier : le gros volume de Mme Zoé Oldenbourg, « Le Bûcher de Montségur », pour l'exposé des faits historiques, le petit volume de M. René Nelli, « Ecritures cathares », pour la connaissance des doctrines. (1)

Vers le XIIe siècle (« le siècle du grand progrès », comme l'appelle la récente « Histoire de la civilisation française » de Duby et Maindrou), le progrès économique, le développement des villes et des marchés ébranlent les structures compartimentées de la société féodale. Le roi se présente en grand rassembleur et en grand bénéficiaire. Avec Philippe-Auguste, la France cesse définitivement d'être une « île », elle gagne l'Artois, la Normandie, l'Anjou, le Poitou : elle ne pouvait pas ne pas connaître ensuite la tentation du Languedoc, pays de vie brillante et prospère.

Bulgares et Provençaux

Or, le changement des structures économiques s'est accompagné comme toujours d'un changement des esprits. Depuis longtemps (en gros depuis l'an mil au moins) la doctrine catholique est critiquée et combattue par une conception religieuse différente : celle des cathares (d'un mot qui signifie « les purs »). Ce mouvement a des adhérents dans tout le sud de l'Europe, ce sont les bogomiles en Bulgarie, les patarins en Italie, les albigeois dans la partie de la France située entre le Massif Central et les Pyrénées. Il s'organise en contre-Eglise : en 1167, à Saint-Félix-de-Caraman, un concile présidé par un évêque bulgare fixe les grandes lignes de l'organisation et du culte des albigeois. Et cette religion réussit : les églises catholiques se vident, les évêques isolés perdent toute autorité, le culte nouveau est suivi dans certaines villes du Languedoc par la presque totalité de la population. L'Eglise de Rome réagit par de grandes campagnes de prédications (saint Bernard, plus tard saint Dominique) et par des persécutions locales : ici ou là, on brûle périodiquement quelques hérétiques. Mais cela est insuffisant : le pape va donc lancer une grande croisade contre les albigeois, comme à la même époque on lance les Croisades (les vraies) contre les Infidèles de Terre Sainte. C'est offrir aux Français de la France rassemblée par Philippe-Auguste un prétexte sacré pour s'emparer du Languedoc. La cupidité et la foi vont faire un bout de chemin ensemble.

Route de sang. On lira les différentes étapes de cette « pacification » dans le récit minutieux et détaillé de Mme Zoé Oldenbourg. En quelques années (1209-1215), les seigneurs du Nord remportent d'importants succès; leur chef, Simon de Montfort, peut se considérer comme le maître du pays quand le roi, le 12 avril 1216, lui confère l'investiture pour le Languedoc. Mais il ne tient rien en profondeur parce qu'il a presque toute la population contre lui, et la guerre, en réalité, durera encore près de trente ans (1216-1244). Guerre implacable, inexpiable, qui frappe d'abord parce qu'elle est à nos yeux une guerre de Français contre des Français et qu'elle est en même temps sanguinaire et cruelle. Lors de la prise de Béziers,

(1) Zoé Oldenbourg, « Le Bûcher de Montségur », Edit. Gallimard, 452 p. : 1.650 fr; René Nelli, « Ecritures cathares », Edit. Denoël, 256 pages : 800 fr.

On pourra lire aussi, parmi les livres récents, l'ouvrage de Jean Girou, « Saint Dominique, révolutionnaire de Dieu » (Albin Michel, 280 p. : 1.075 fr.) plus superficiel et dont le chapitre sur la croisade intitulé « Le français » semble d'une involontaire et amère ironie.

Pour le reste, on pourra se reporter aussi, avec précaution, au volume de la collection « Que sais-je? », « Albigeois et Cathares », par Fernand Niel (1955), et surtout au livre collectif dirigé par M. René Nelli, « Spiritualité de l'hérésie » (Edit. Privat, 1953, 246 pages).

PRIX EUGÈNE LE ROY

L'ESPAGNOL
roman par Bernard Clavel

« Louis Pergaud, Henry Pourrat, Ernest Pérochon... Oui, il y a de cette substance dans L'ESPAGNOL. Ce livre tout simple est un beau livre. »
Yves Berger - L'EXPRESS

« S'il y avait une justice en matière de prix littéraires, L'ESPAGNOL mériterait une récompense plus substantielle que le tout honorifique « Prix des Petits Pères » que nous décernions l'an dernier à l'auteur de QUI M'EMPORTE. »
René Lefèvre - LE CANARD ENCHAÎNÉ

« Un lyrisme puissant jaillit comme involontaire de ces pages écrites en sourdine et qui vont leur chemin lentement, comme travaille la terre et comme murit le cœur. »
NOUVELLES LITTÉRAIRES

Robert Laffont

PREUVES
REVUE MENSUELLE
publie en
JANVIER
Deux grands essais
Yves BONNEFOY
La décision de Rimbaud
Georges VEDEL
Haute et basse politique dans la Constitution de 1958
et un reportage de
François BONDY
La Sicile-Nouveau Texas ?
Le numéro de 96 pages dessins, hors-texte, 250 F
En vente partout
PREUVES 18, av. de l'Opéra-1er
C.C.P. 178-00
Un ancien numéro sera envoyé gracieusement sur demande comme spécimen

tous les habitants sont massacrés. Quand Simon de Montfort s'empare de Bram, il fait couper le nez et la lèvre supérieure, arracher les yeux à toute la garnison (plus de cent hommes) sauf à un veinard qu'on éborgne seulement pour qu'il puisse guider les autres... On brûle, en bloc, 400 cathares à Lavaur (1211), 210 à Moissac (1234), etc. Les chevaliers sont des soudards et des bourreaux : exécutions, mutilations, tactique de la terre brûlée, tout leur est bon, et les hommes d'Eglise encouragent les massacres.

L'autre trait qui frappe à la lecture de ce long martyrologe, c'est la douceur et pour ainsi dire l'empressement des martyrs. Il y a vingt exemples de cathares qui, placés devant le choix, ont préféré le bûcher à l'abjuration. Et quant à l'élite de l'Eglise cathare, ceux que l'on appelle « les parfaits », en trente-cinq ans de guerre et de persécutions violentes, on ne compte que *trois* cas d'abjuration — et encore deux sur trois sont douteux. Quelle était donc la foi cathare ? C'est ici que le petit livre de M. René Nelli complète d'une manière indispensable l'ouvrage de Mme Oldenbourg. La fureur de l'Eglise catholique s'est exercée non seulement sur les hommes, mais sur les livres : tous les textes, tous les livres sacrés des cathares ont été détruits. Il ne reste guère que « La Cène secrète », « Le Livre des deux principes », « Le Rituel », une centaine de pages retrouvées vers la fin du XIXe siècle ou même seulement en 1939. M. Nelli est le premier à nous offrir sous une forme abordable, avec des notes et des préfaces explicatives, ce que son éditeur appelle, en exagérant à peine, la bible du catharisme, et il faut y renvoyer.

Le Bien et le Mal

La doctrine des cathares se rattache par des voies très directes, mais mal connues, aux grands mouvements de pensée des premiers siècles chrétiens, à la gnose, au manichéisme. Elle propose une conception du monde où l'affrontement des deux principes, celui du Bien et celui du Mal, est beaucoup plus tranché jusque sur le plan de la Création que dans le christianisme orthodoxe. Cette vision dramatique de la lutte entre la Lumière et les Ténèbres entraîne d'une part une diminution de l'importance du Christ historique, celui de l'incarnation, et c'est ce que l'Eglise ne pouvait admettre ; d'autre part, une conception nouvelle du salut par arrachement de l'esprit et de l'âme à la vie, à la durée, à la matière. Cela se traduit pratiquement par un ascétisme extrêmement rigoureux pour les parfaits (ou les bonshommes) dont les jeûnes, les austérités, les disciplines, font de véritables « fakirs » occidentaux. Mais aussi pour la masse du peuple des croyants, à laquelle on demande moins, par une religion dont le culte est fort simple, fort accessible. Le catharisme séduit par cette simplicité des rites et des prières ; il séduit plus encore par la pauvreté et la pureté de vie des parfaits, en opposition avec le luxe et le relâchement dont l'Eglise romaine donnait trop souvent le spectacle. Le catharisme a été pour le Languedoc du XIIe siècle et du XIIIe siècle une religion enracinée jusque dans l'âme.

Et le 16 mars 1244, après la prise de la dernière place forte des cathares, le château presque inaccessible de Montségur, dans les Pyrénées, plus de deux cents hérétiques brûlent, entassés les uns contre les autres, sur un immense bûcher. C'est la fin. Le livre de Mme Oldenbourg, qui aboutit au récit de cette journée, figure à bon droit dans une collection consacrée aux « trente journées qui ont fait la France ». Par le feu, par le sang, en laissant d'ineffaçables cicatrices, le roi l'emporte, la France s'arrondit d'une manière décisive...

Il est vain de regretter cette hécatombe sans laquelle la France n'aurait pas été ce qu'elle a été et ce qu'elle est. Il est même vain de déplorer la défaite du catharisme : en admettant la division entre une élite de parfaits et une masse de croyants, le catharisme manquait probablement à la vocation du catholicisme tout en proposant une forme de religion mal adaptée à ce qui allait être l'évolution des masses et des idées.

Mais, en même temps, les problèmes du bien et du mal, de l'esprit et de la matière, de l'amour et du corps, de la pureté, de la perfection, ont été posés par les cathares avec une force d'autant plus éclatante qu'à la lumière des bûchers les témoins sont devenus des martyrs. Et ils restent posés : en quelques années, un roman du duc de Lévis-Mirepoix, un roman de Pierre Benoit, une pièce de Raymond Abellio, attestent l'actualité littéraire du catharisme. Mais son actualité, ou plutôt sa permanence morale, est encore plus grande. Au XIIIe siècle, la Nation et l'Eglise l'ont emporté. Mais on ne peut faire oublier la plus grande entreprise de l'esprit occidental pour arracher la Terre au Mal ou le Mal de la Terre.

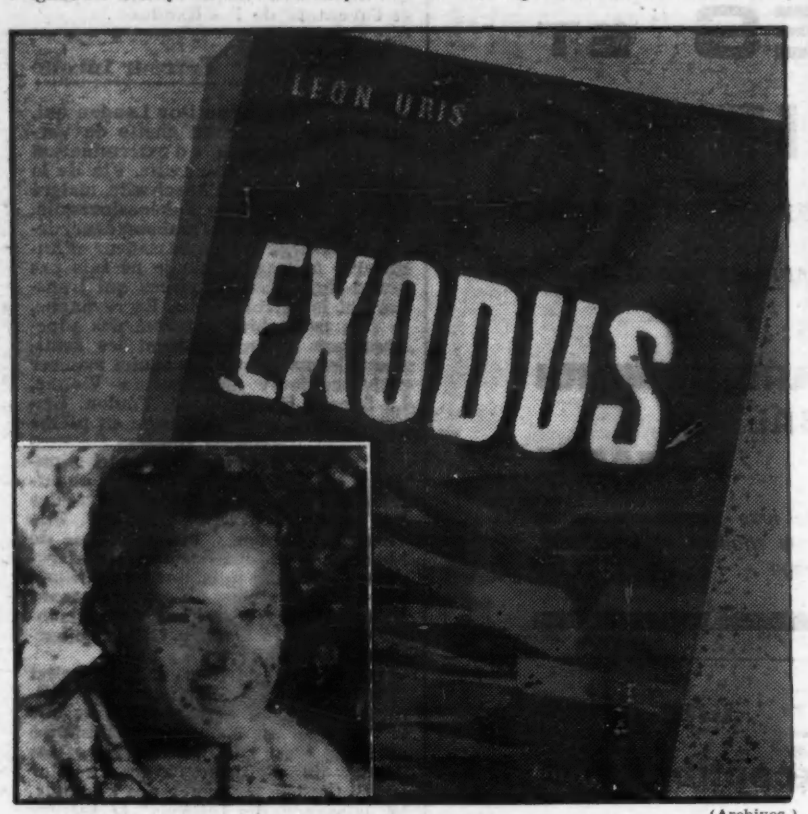
R. K.

ROMANS

« Exodus » par Léon Uris

● *Du journalisme grandiose.*

MAUTHAUSEN, Oranienburg, Bergen-Belsen, Bliziny, Fossenberg, Natzweiler, Ravensbrück : litanie qui saoule de dégoût et d'horreur tout homme normalement constitué. Auschwitz : trois millions de cadavres pour ce seul nom-là. De cette guerre, qui a laissé dans son sillage quelque vingt-cinq millions de cadavres, qui a en particulier transformé l'Europe en fosse commune, le drame juif nous paraît être *l'épisode exemplaire* : exemplaire parce qu'il est l'illustration parfaite de l'ignoble absurdité du monde moderne et de la férocité primitive à laquelle conduit toute idéologie dès qu'elle devient stupide (c'est-à-dire dès qu'elle devient inhumaine). Exemplaire aussi, parce qu'il ne cesse pas (ne cessera pas, je l'espère) de *gêner*, donnant salutairement mauvaise conscience à notre délirant XXe siècle.



(Archives.)

LÉON URIS.
Tu seras un homme libre.

Sur ce drame, les documents ne se comptent plus — depuis les livres de Koestler jusqu'à la récente « Chronique du Ghetto de Varsovie », d'Emmanuel Ringelblum, en passant par « La Muraille », de John Hersey. La littérature essaie de suivre : depuis « La Marche à l'Etoile » que Vercors publia pendant l'occupation, jusqu'au « Dernier des Justes » de Schwarz-Bart et à « L'Arche ensevelie » d'Axelrad. Elle suit tant bien que mal. Ce genre de livres court un danger : le document risque de tout étouffer ; il entraîne alors le roman hors de la littérature vers le journalisme. Dans le cas le plus favorable, cela donne de la chronique romancée, une espèce de reportage touché par la grâce, comme le Schwarz-Bart, par exemple. Sauf exceptions (je pense aux romans de Manès Sperber, et singulièrement à l'admirable « Qu'une larme dans l'océan », et je pense aussi au récent et très réussi roman de Claudine Hermann, « L'Etoile de David »), l'auteur se contente de raconter ce qui se passe. C'est ce qui s'est passé pour « Exodus » de Léon Uris (1).

C'est du journalisme grandiose. Du reportage épique. La valeur du livre tient à la valeur du document, son importance de ce qu'il raconte et qui est vrai — et non de ce qu'il invente. Les personnages convainquent peu, choisis en fonction de la démonstration (l'Allemand, le Polonais, le Russe) et peu nous importe que l'admirable et très belle infirmière américaine très made in Hollywood, une sainte Geneviève du secourisme yankee à l'usage des pays sous-développés, tombe amoureuse de l'irrésistible héros d'Israël, Gregory Peck des kibboutz, Errol Flynn du sionisme militant. Cela n'a pas plus d'importance que d'intérêt : Léon Uris n'est pas Norman Mailer. Seuls, les faits historiques comptent. Et quels faits !

En une épopée bouleversante, où le sadique côtoie le picaresque sanglant, Léon Uris nous raconte la naissance de l'Etat d'Israël. L'immémoriale marche vers la Terre Promise. La convergence, en dépit de tous les obstacles, de poignées d'hommes venus de tous les coins du monde vers ce mince rivage du fond de la Méditerranée orientale. L'extraordinaire effort d'une race qui veut devenir une nation, et pour ce faire, entende ressusciter une nation morte depuis deux mille ans. Son acharnement à vivre enfin comme les autres, enfin délivrée de l'errance et de la persécution, double face de sa damnation.

Un bateau d'enfants martyrs

Novembre 1946, à Chypre. Les procès de Nuremberg ont eu lieu. C'est la paix. La drôle de paix. Les Juifs, anxieux de quitter l'Europe, inondent la Palestine, et les Arabes, devant cette invasion du territoire sous mandat britannique, s'énervent. Bien que les Arabes, d'une façon générale, aient trahi la cause des Alliés (Le Caire s'apprêtait à pavoiser pour recevoir Rommel ; l'Irak se tenait pratiquement du côté des Allemands ; la Syrie vichyssoise aussi ; le mufti de Jérusalem était un agent nazi), les Anglais, qui s'accrochent avec l'aveuglement du désespoir au Moyen-Orient, à son pétrole, au canal de Suez, au principe traditionnel de la collaboration avec les Arabes, ne veulent pas ruiner leurs positions pour quelques milliers de Juifs. Ils n'interdisent pas officiellement l'immigration juive en Palestine ; ils la « réglementent ». C'est-à-dire que les navires anglais arraisonnent les navires transporteurs de Juifs, débarquent les Juifs dans l'île de Chypre, où ils les internent dans des camps. Triste ironie : des gens qui avaient miraculeusement échappé aux massacres nazis, qui se voyaient enfin à bord d'un navire faisant route vers la Terre Promise, se retrouvaient brusquement derrière des barbelés.

Ces camps d'internement sont sourdement travaillés par le Mossad Aliya Bet (organisation pour l'immigration illégale), qui soutient le moral des internés, frète des navires où il peut, essaie de forcer le blocus anglais, parfois réussit (qu'on se rappelle la « Manon » de H.-G. Clouzot), le plus souvent échoue. Il faut ameuter l'opinion internationale, lasse de s'indigner. D'où l'extravagante histoire de l' « Exodus ».

HMJFC

Un antique remorqueur turc est acheté par le M.A.B., l' « Aphrodite », qui, débaptisé, rebaptisé, devient « Exodus ». Des Juifs, vêtus d'uniformes britanniques, munis de papiers en règle (cela leur était d'autant plus facile que beaucoup d'entre eux, les Palestiniens par exemple, avaient servi dans l'armée anglaise), réquisitionnent camions, matériel, etc., camouflent ces camions et ces jeeps en 23e compagnie de transports HMJFC (His Majesty's Jewish Forces on Chypre !), évacuent fort proprement 300 gosses du camp d'internement, les embarquent sur l' « Exodus » et préviennent les autorités anglaises. Il ne s'agit pas d'une évasion mais d'un chantage monumental, d'un scandale à l'échelle du globe : l' « Exodus » est au milieu du port de Cyrénia ; il refuse de retourner à quai ; si les Anglais l'approchent, il se fait sauter, les cales sont bourrées de dynamite ; les enfants ont conclu un pacte de suicide collectif. Le monde s'émeut, plus ou moins hypocritement d'ailleurs ; l'Angleterre est traînée dans la boue ; à Paris, on gifle des touristes ; à Stockholm, les pasteurs tonnent ; à Rome, on crie ; à Londres, on s'affole ; à New York, on parie : partira ? partira pas ?

L' « Exodus » ne partira pas. Les enfants commencent une spectaculaire grève de la faim. 1re heure. 2e heure. 83e heure de la grève. L' « Exodus » ne partira pas. Les enfants décident que dix volontaires par jour se suicideront. Tollé mondial. L'Angleterre cède. L' « Exodus » part.

Une victoire symbolique

Victoire symbolique que cette victoire-là, et à laquelle l'effroyable destin juif de ces dernières dizaines d'années donnait toute sa portée. Ce destin, Léon Uris l'évoque par une série de retours en arrière éclairant le passé de quelques personnages-types. Quelques dates terribles : 19 novembre 1938 ; 200 synagogues incendiées, 8.000 magasins juifs pillés et démolis, 50 Juifs assassinés, 3.000 Juifs molestés, 20.000 Juifs arrêtés. La petite Karen est éva- →

(1) Robert Laffont. 688 pages, 1800 francs.

EXODUS
"le plus grand succès mondial du roman?"
Le Figaro
roman

Avez-vous le 24e volume du Monde en Couleurs ?
" L'AUTRICHE " vient de paraître
avec un Guide complet des STATIONS DE SPORTS D'HIVER
408 PAGES - 300 ILLUSTRATIONS EN COULEURS - PRIX : 2.200 F. ★ ODÉ

Les plus célèbres Écrivains
Critiques d'art
Historiens
Savants
Hommes Politiques

Jean COCTEAU, de l'Académie française, Roger VAILLAND, Marcel BRION, Georges MONGREDIEN, André LABARTHE, Maurice SCHUMANN, etc...

collaborent à la nouvelle collection

GÉNIES ET RÉALITÉS

LES GRANDS HOMMES DU PASSÉ VUS PAR LES ÉCRIVAINS DE NOTRE TEMPS

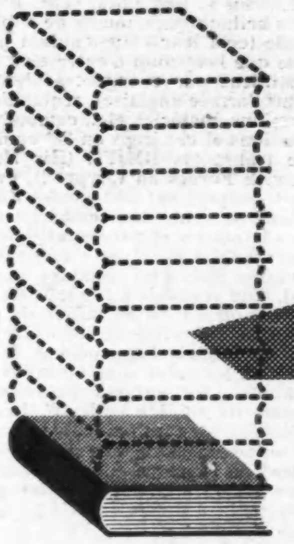
TITRES PARUS :

LÉONARD DE VINCI
BALZAC
MAZARIN

Ouvrages de luxe 16 x 25 cm, reliés, illustrés, sous rhodoïd et emboîtage, chaque ouvrage . . . . 31 NF

HACHETTE

une offre exceptionnelle



10 volumes

GRAND LAROUSSE

encyclopédique

première pierre d'une œuvre monumentale

format maniable (21 × 27 cm); lisibilité parfaite; éblouissante illustration; mise en pages nouvelle;

tous les mots de la langue française; toutes les connaissances du passé et du présent, y compris les découvertes les plus récentes dans tous les domaines;

la plus brillante collaboration jamais réunie (700 spécialistes); des moyens techniques ultra-modernes...

font de cet ouvrage un instrument d'information et de culture unique au monde.

paraît actuellement par fascicules

jusqu'au 10 janvier
souscription préférentielle

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

→

cuée, par le M.A.B., en Danemark. Le 8 avril 1940, les troupes allemandes envahissent le Danemark. Faut-il fuir en Suède ? Mais c'est l'admirable attitude du roi : « Sa Majesté le roi Christian, en réponse à l'ordre allemand imposant aux Juis le port de l'Etoile de David, déclare que tous les Danois sont égaux, sans considération de race ni de religion. Par conséquent, le roi portera lui-même la première Etoile de David, et il espère que tous les Danois loyaux l'imiteront. » Les 9/10 des habitants de Copenhague arborent le brassard jaune. Les Allemands rapportent le décret. Fin de la guerre. Karen recherche sa famille à travers les lamentables camps de « personnes déplacées », pour finir dans celui de La Ciotat, d'où elle s'embarquera clandestinement sur un forceur de blocus, qui ne forcera rien, et ce sera Chypre, et l'aventure de l' « Exodus ».

Terreur turque

Voici le très jeune Dov Landau qui, lui, a vécu l'enfer du ghetto de Varsovie et les camps « d'extermination industrielle » et Auschwitz. Fin de la guerre : il s'évade d'Auschwitz, malgré les Anglais, entre en Tchécoslovaquie. « J'avoue, monsieur l'ambassadeur, déclare Masaryk à l'ambassadeur d'Angleterre à Prague, que je ne sais pas grand-chose des pipe-lines qui transportent le pétrole arabe. En revanche, je suis assez bien informé des pipe-lines par lesquels passent les sentiments humains, si vous voulez excuser cette médiocre métaphore. » Vienne, La Spezia, Port-de-Bouc, Toulon. Embarquement rocambolesque en pleine grève des transports routiers (le Mossad obtint de l'Union des camionneurs les « cinq tonnes » et les chauffeurs nécessaires). La Terre Promise est attaquée par les Anglais. Une vingtaine de morts, une vingtaine de blessés. Et les Juifs sont d'abord ramenés à Toulon puis, devant l'attitude peu collaboratrice du gouvernement français et la résistance des prisonniers, retour à Dachau (!) ou embarquement à Chypre.

La famille de Ben Canaan, c'est l'Ukraine en 1884, les pogromes délirants, la fuite à Jérusalem, alors que la Palestine est province de l'Empire ottoman. C'est l'affaire Dreyfus et les débuts du sionisme, avec Theodor Herzl. C'est la naissance des kibboutz, la naissance de Tel-Aviv, la terreur turque pendant la guerre 1914-1918, les intrigues du mandat britannique, les provocations du mufti de Jérusalem, l'excitation arabe et le douloureux, le pénible avènement de l'Etat d'Israël. Et la guerre. Et... L'histoire de l' « Exodus » n'est, hélas ! pas finie.

Mais elle marque la fin d'une légende venue des fins fonds de notre moyen âge. Celle du Juif Errant, chassé de partout, traqué de partout, à la fois vagabond et enchaîné. « Tu seras un homme libre, dit un des personnages du roman à son fils, et non un Juif de ghetto. »

JEAN-LOUIS BORY.

DOCUMENT

« Tournées » par Marcelle Risler

● *Du Maupassant vécu.*

INSPECTEUR de la Population, Mlle Marcelle Risler a eu l'idée de réunir, dans un petit livre simplement intitulé « Tournées » (1), cinquante histoires vécues dont elle a eu à connaître au cours de sa carrière entièrement dévouée à l'enfance assistée.

L'ensemble, dans une image parfois saisissante, mais non dénuée d'humour, d'un monde mal connu, celui de la campagne, où les enfants abandonnés ou retirés à des parents indignes, sont placés.

Mlle Risler n'a pas eu peur des mots. Pas plus que des faits. Elle n'enjolive ni ne dramatise. Elle voit, à travers le seul prisme d'une rude bonté.

Jugez plutôt, en lisant l'une de ces histoires que ne renierait pas Maupassant et que Mlle Risler a intitulée « Le Père » :

La foudre serait tombée sur la ferme et aurait détruit tous les êtres humains sur son passage que le silence ne serait pas plus profond dans la grande salle où la femme reste immobile, au coin du feu. Dans un angle opposé à la porte, le mari, vraisemblablement, s'est effondré sur un escabeau. Les gendarmes lui ont passé les menottes et sont sortis un instant dans la cour. Il ne songe pas à fuir et semble hébété.

Grand, solide, bien bâti, il est de ceux que « l'alcool tue lentement » et qu'une hérédité saine préserve d'une dégradation prématurée. De temps en temps, il jette un regard haineux du côté de sa femme qui l'a dénoncé. Elle, ne le regarde même pas. Elle mesurera demain, tout à l'heure peut-être, la profondeur de sa souffrance ; pour le moment, elle ne sent plus rien, ni le froid ni le chaud, ni la douleur ni la joie. Elle sait seulement qu'il va s'en aller et que la maison va retrouver un peu de paix et, peut-être, un peu d'honneur... Honneur, mot lointain, bien théorique et confus, qui suppose pourtant qu'on lui rendra peut-être ses deux gars que l'Assistance a pris, il y a un an, et son Daniel de quatorze ans que les gendarmes ont emmené avant-hier. Elle espère obscurément, tenacement... C'est d'eux qu'elle a besoin à chaque heure du jour.

Un double pas lourd... les gendarmes. La camionnette est là. Gênés, ils n'osent pas regarder du côté de la femme et grognent un « au revoir » indistinct.

Lui se lève, regarde fixement la salle, le buffet, ce qui lui appartient encore. C'est là qu'il est venu il y a quinze ans ; il n'a rien fait prospérer, mais il n'a rien fait péricliter. Les choses sont restées, à peu près, ce qu'elles étaient quand il s'est installé. Le chien aboie sur son passage. Le moteur en marche l'agace, la porte claque. Ils sont partis.

De bouche à oreille

Le juge d'instruction se perd en arguments variés. On lui a amené le prévenu. Il n'a pas à le faire avouer puisque les faits ont été constatés, reconnus, mais il voudrait toucher le cœur et l'intelligence de ce père travailleur, assez honnête, de caractère bizarre parfois, et surtout de mœurs spéciales depuis la guerre. Bien des histoires ont été racontées de bouche à oreille dans les fermes voisines, vraies ou fausses, mais le scandale a éclaté il y a quelques jours quand on s'est aperçu, de manière certaine, qu'il poussait son dernier fils à avoir des rapports précis avec un estivant et que sa femme l'a dénoncé.

Il écoute, ne dit rien, répond à peine. Le juge voit qu'il perd son temps.

La salle des Assises, un matin de mai ; quatre accusés sont dans leurs boxes. Les soldats sont debout dans le fond de la salle. Le débat a lieu à huis clos. Les trois juges chuchotent par moments. Le jury est grave et ému.

On vient de rappeler, après délibération, dans un jugement aux « attendus » innombrables, que le sieur X... a délibérément excité ses fils à la débauche et à la perversité après avoir eu vis-à-vis d'eux des gestes répréhensibles pour les « affranchir », a-t-il dit. Le juge assesseur de droite, qui a suivi l'affaire, a sans cesse guetté un mouvement de regret chez l'accusé, mais rien ne se manifeste. Il a toujours la même attitude accablée, le regard perdu et vague.

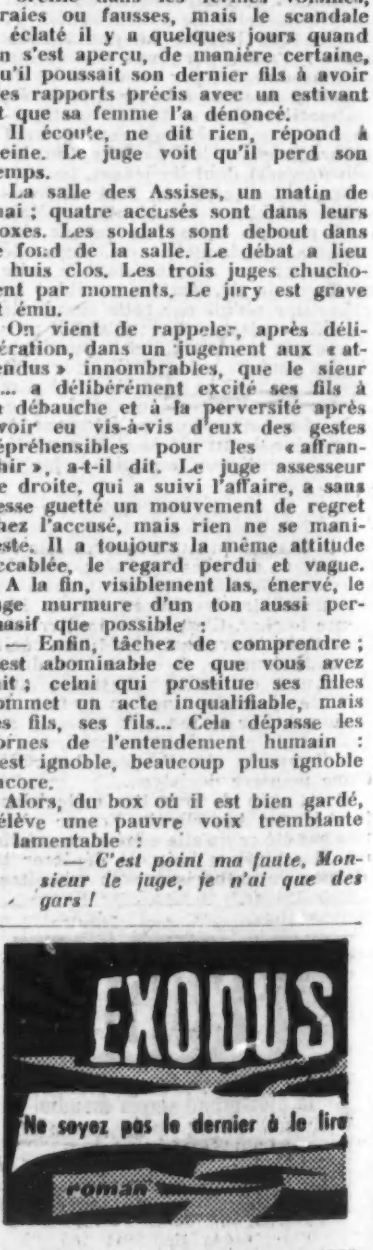
A la fin, visiblement las, énervé, le juge murmure d'un ton aussi persuasif que possible :

— Enfin, tâchez de comprendre ; c'est abominable ce que vous avez fait ; celui qui prostitue ses filles commet un acte inqualifiable, mais ses fils, ses fils... Cela dépasse les bornes de l'entendement humain : c'est ignoble, beaucoup plus ignoble encore.

Alors, du box où il est bien gardé, s'élève une pauvre voix tremblante et lamentable :

— C'est point ma faute, Monsieur le juge, je n'ai que des gars !

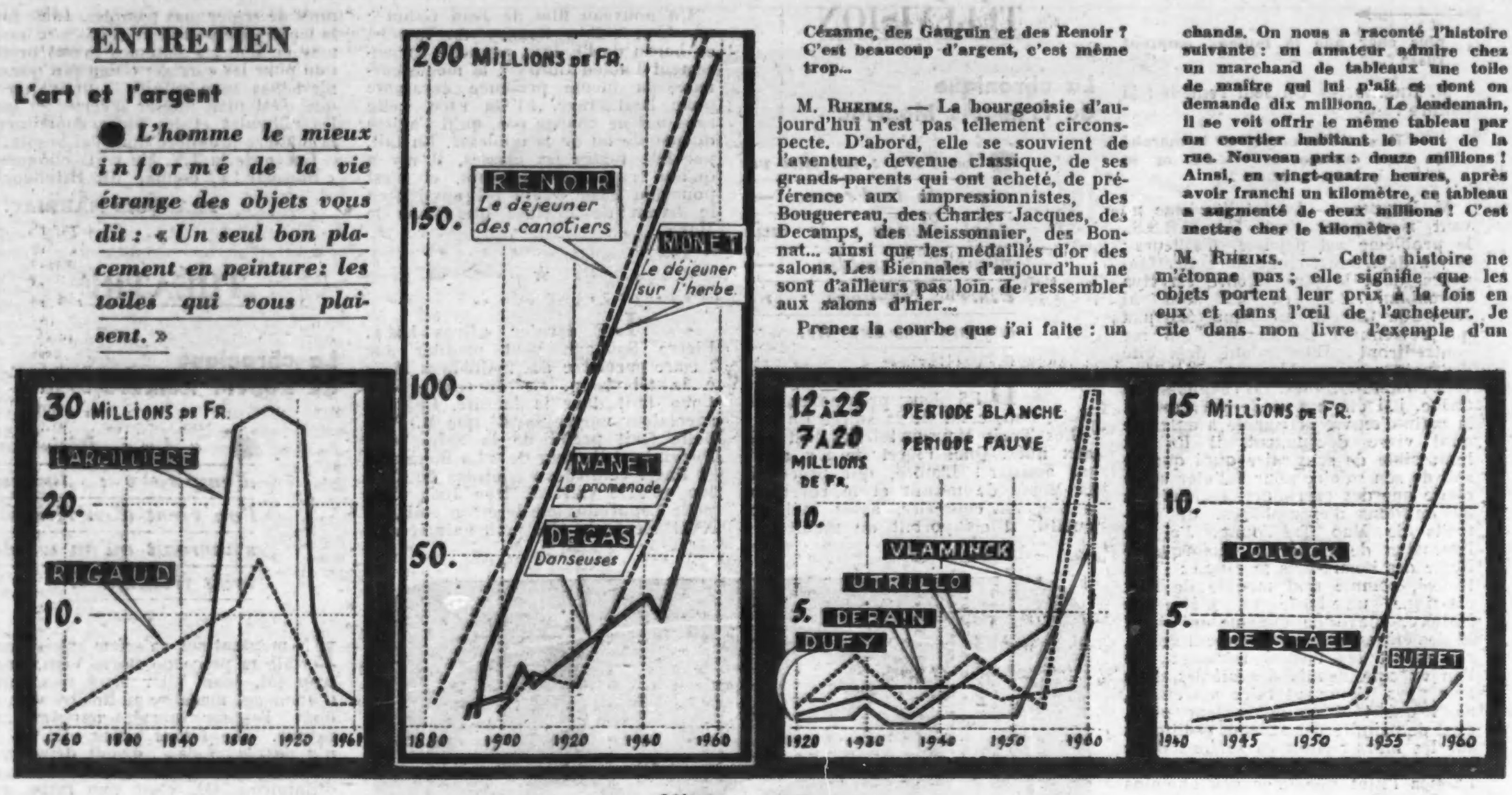
(1) Ed. Sabri. 215 pages, 800 fr.



ENTRETIEN

L'art et l'argent

● ***L'homme le mieux informé de la vie étrange des objets vous dit : « Un seul bon placement en peinture: les toiles qui vous plaisent. »***



L'ÉVOLUTION DES PRIX.
... Et un Rosa Bonheur de 190 millions en 1897 vaut aujourd'hui 50 000 fr.

CENT quarante-cinq millions un Cézanne, il y a quelques semaines à Londres. Vingt millions un Picasso, il y a quelques jours à Paris... Ces chiffres paraissent un peu irréels ; ils ne sont pas exceptionnels : tous les mois, à Paris, il se vend pour des centaines de millions des tableaux, des meubles estampillés, des pièces d'orfèvrerie. Demandez à un grand marchand du faubourg Saint-Honoré le prix d'un guéridon signé Topino ou d'un fauteuil signé Jacob.

— *D'abord*, vous répond-il, *il n'y en a pas.*

— Mais si vous en aviez un, combien vaudrait-il ?

— *Je ne sais pas, cinq, six millions...*

Cinq millions un guéridon ? Le prix d'un petit appartement ?

L'un des rares hommes qui soient en mesure d'expliquer de tels phénomènes est M. Maurice Rheims, commissaire-priseur parisien. Il vient de publier un ouvrage fort documenté, « La Vie étrange des objets » (et des acheteurs) où il a entrepris, selon la formule à la mode, la « démystification » de la vie artistique contemporaine (1).

L'ouvrage terminé, il s'est avisé qu'il avait encore bien des choses à dire à ce sujet.

Nous l'avons interrogé. Voici ce qu'il nous a raconté :

Les bourgeois font la mode

L'Express. — Le public se passionne ou s'indigne à propos des sommes fabuleuses consacrées par des particuliers à l'achat d'œuvres d'art. Est-ce un phénomène propre à notre époque ? Et qui donc paie de telles sommes ?

M. RHEIMS. — On s'émerveillait déjà à Rome de voir payer un tableau d'Apelle ou une sculpture de Phidias bien plus que l'équivalent de nos cent millions actuels. Martial et Juvénal s'insurgèrent, parce qu'ils étaient eux-mêmes amateurs, contre une hausse qui leur rendait ces peintures inaccessibles... Ce qui donne cette impression de nouveauté, c'est que les cours des objets d'art sont au long des temps extrêmement fluctuants.

Il y a dix ans, à Paris, les meubles anglais, par exemple, dormaient chez les marchands. Maintenant, ils font fureur.

— Qui fait la mode en ce domaine ?

M. RHEIMS. — Il semble que ce soit la société bourgeoise — on la retrouve à Rome au Ier siècle, à Florence à la fin du XVe, à Paris en 1760 — qui soit à l'origine de la mode...

— Les bourgeois ? Dans le passé, nous aurions pensé : les princes.

M. RHEIMS. — Les princes ont joué un rôle de créateurs. A l'heure actuelle, ce sont les Etats qui leur succèdent. On voit même déjà les grands complexes industriels consacrer une partie de leurs investissements à la décoration des locaux de travail.

Tandis que les bourgeois, jusqu'ici, étaient les acheteurs... Mais les choses évoluent et ils commencent à entrer en lice comme générateurs de création.

UN RENOIR (*).
Acheté en 1882.

— On a pourtant vu des bourgeois jouer aussi des rôles de mécènes. Les Fermiers Généraux, par exemple, qui commandaient des éditions illustrées aux plus grands dessinateurs du XVIIIe siècle, les Médicis, les Rothschild et même les premiers clients des impressionnistes.

Deux millions le kilomètre

M. RHEIMS. — Les premiers clients des impressionnistes n'étaient pas tout à fait des bourgeois. Murer, par exemple, était un pâtissier qui fit décorer sa boutique par Pissarro et Renoir.

— Si ce sont les bourgeois qui achètent, comment se fait-il que cette classe, qui a toujours eu un sens prudent des investissements, paie cent et deux cents millions des Cézanne, des Gauguin et des Renoir ? C'est beaucoup d'argent, c'est même trop...

M. RHEIMS. — La bourgeoisie d'aujourd'hui n'est pas tellement circonspecte. D'abord, elle se souvient de l'aventure, devenue classique, de ses grands-parents qui ont acheté, de préférence aux impressionnistes, des Bouguereau, des Charles Jacques, des Decamps, des Meissonnier, des Bonnat... ainsi que les médaillés d'or des salons. Les Biennales d'aujourd'hui ne sont d'ailleurs pas loin de ressembler aux salons d'hier...

Prenez la courbe que j'ai faite : un Rosa Bonheur payé 190 millions en 1897 ne vaut plus aujourd'hui qu'une cinquantaine de milliers de francs ! Alors que les amateurs de 1960 achètent, selon leur tempérament ou selon des valeurs qui leur paraissent totalement affirmées, des Cézanne et des Renoir, des Picasso et des Braque, mais aussi toutes les œuvres d'expression nouvelle...

— Telles ces « toiles » effectivement faites de morceaux de toile de jute cousus ensemble et barbouillés de cire à cacheter, ou ces griffonnages informes... Cela est un phénomène tout à fait nouveau.

Me RHEIMS. — Certes. Il est dû à une mauvaise assimilation de la culture artistique : à force de se vouloir dans le goût du jour, certains amateurs finissent par être naïfs et dupes. Mais n'oubliez pas qu'en principe il s'agit d'art : si vos griffonnages trouvent acquéreurs, c'est que ces acquéreurs les trouvent à leur goût. Que demain ces griffonnages ne vaillent plus tripette, nous n'y pouvons rien. Et d'ailleurs, un tableau, quoi qu'on en dise, n'est pas un objet de spéculation. Tant pis pour les perdants !

— La mystification n'est pas seulement du côté de certains peintres. Elle est aussi du côté des marchands. On nous a raconté l'histoire suivante : un amateur admire chez un marchand de tableaux une toile de maître qui lui plaît et dont on demande dix millions. Le lendemain, il se voit offrir le même tableau par un courtier habitant le bout de la rue. Nouveau prix : douze millions ! Ainsi, en vingt-quatre heures, après avoir franchi un kilomètre, ce tableau a augmenté de deux millions ! C'est mettre cher le kilomètre !

M. RHEIMS. — Cette histoire ne m'étonne pas ; elle signifie que les objets portent leur prix à la fois en eux et dans l'œil de l'acheteur. Je cite dans mon livre l'exemple d'un Rembrandt qui, au XVIIIe siècle, est offert au même amateur à quelques jours d'intervalle, avec une différence de plusieurs milliers de livres. C'est le fond du problème : les objets sont un substitut de la passion des hommes, à laquelle on ne connaît pas de potentiomètre.

Louis XIV disait à Lebrun, son peintre favori : « Ne vous dépêchez pas de mourir, mais lorsque cela vous arrivera, alors vos œuvres monteront bien haut. »

UN IMMEUBLE (*).
Construit en 1923.

Un seul rem...

— Le passé est une bonne référence, mais on n'y trouve pas d'exemple de marchands « fabriquant » artificiellement des peintres qu'ils lancent ensuite sur le marché avec le soutien d'une coterie plus ou moins dupe.

M. RHEIMS. — Il est évident qu'il y a des amateurs myopes et de mauvais marchands. Pourtant, le métier de marchand peut être l'un des plus beaux, et c'est grâce à certains marchands que des peintres tels que Degas et Manet ont survécu à leur découragement !

— Vous allez citer Durand-Ruel et Vollard, qui, contre tous, ont soutenu les impressionnistes, puis Cézanne et Rouault. Mais ne croyez-vous pas qu'un jour les mauvais peintres s'effondreront après avoir coûté à la bourgeoisie d'aujourd'hui beaucoup

→

(1) Chiffres et illustrations empruntés à « La Vie étrange des objets » de Maurice Rheims (Ed. Plon, 424 pages, 2910 fr.).

(*) La vente de cette toile de Renoir (Les Ganotiers), en 1923, a permis à son propriétaire Durand-Ruel d'acheter un terrain avenue Friedland et de faire construire l'immeuble photographié ici.

CINEMA QUARTIER LATIN
De MARIO MONICELLI
Le PIGEON
- v. o. -
9 RUE CHAMPOLLION - DAN 84 65

Paris en parle...

plus cher que le fameux emprunt russe ?...

M. Rheims. — Un seul remède : la culture !

— Et si l'Etat contrôlait le marché de l'art comme en U.R.S.S. et en Chine, qu'adviendrait-il ?

M. Rheims. — Le totalitarisme ne vaut rien pour l'art. En U.R.S.S., le problème est dépassé, d'ailleurs : il y a déjà une couche de collectionneurs, dont le plus célèbre est Ilya Ehrenbourg. Et ce ne sont ni Mme Ida Chagall ni Mme Marquet qui reviennent de Moscou, qui me contrediront ! Elles m'ont déjà cité des prix remarquables pour des œuvres contemporaines. En revanche, en Chine, j'ai été frappé de voir que si la main-d'œuvre artisanale a enfin de quoi vivre décemment, il lui est impossible de soustraire quoi que ce soit de son salaire pour acheter autre chose que des reproductions, tirées à 200 millions d'exemplaires, de portraits de Mao Tsé-Toung. J'ai eu l'occasion de visiter la remarquable Ecole des Beaux-Arts de Huan : j'y ai trouvé, comme seul modèle de l'art classique, un buste en plâtre de Molière, épave de quelque mission ! Et des élèves, remarquablement doués, refaisaient les mêmes tableaux que l'on exécute depuis des siècles dans leur pays. Comment faire autrement, alors que tout ce qu'on leur offre, c'est de peindre des affiches politiques sur les murs ? Nous en serions donc là si l'on appliquait votre étatisation. Laissez l'Etat s'occuper des chemins de fer... et le charmant Carzou les poétiser !

Ne pas forcer son talent

— Revenons à Londres : en feuilletant le catalogue de Sotheby, on s'aperçoit que plusieurs vendeurs sont Américains et beaucoup d'acheteurs aussi, c'est-à-dire que les amateurs américains vont acheter en Europe ce qu'ils pourraient aussi bien trouver chez eux. De même, le catalogue d'une prochaine vente à Charpentier indique la provenance d'une grande collection new-yorkaise. Pourquoi ces voyages de tableaux à travers le monde ?

M. Rheims. — Les objets se déplacent sans cesse : dès qu'ils sont un peu démodés ou qu'ils ont besoin de se revivifier, ils retournent dans leur patrie. Vos tableaux de collectionneurs américains ne viennent en Europe que pour y prendre le prestige du Vieux Continent. C'est ainsi qu'à chaque printemps, les marchands américains expédient à Paris des toiles... qui sont ensuite rachetées par les touristes américains ! Nous savons nous-mêmes combien nous sommes dupes de l'objet en cuir repoussé, charmant à Florence... et repoussant à Paris ! En 1805, le peintre Swebach visitant Moscou écrit à ses amies parisiennes que la zibeline et l'astrakan sont plus cotés à Moscou qu'à Paris !

— Et on rencontre partout cette obsession de « placement », ce mythe des tableaux qu'on emportera roulés sous le bras en cas de révolution...

M. Rheims. — Attention ! Beaucoup de réfugiés russes et autres vivent encore de la vente d'un seul Rembrandt, par exemple, sorti clandestinement. Et le « Bouquet de fleurs » de Vlaminck — ceci n'est pas un mythe — payé 300.000 francs en 1950 vaut 5 millions en 1959 ! Mais pourquoi toujours ramener un tableau à sa valeur marchande ! Il vous plaît ? Tant mieux ! Il vous déplaît ? Ne l'achetez pas ! Ne forcez pas votre talent, vous risqueriez d'en être pour vos frais. Faire des placements ? Achetez alors des diamants ! Vous aimez la peinture ? Prenez alors exemple sur ceux qui ont collectionné sans se soucier de la hausse ou de la baisse possible de leurs tableaux : ce sont ceux-là les spéculateurs les plus avisés. Ici, comme ailleurs, c'est l'intelligence et la bonne foi qui paient encore le mieux !

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *La T.V. : un des visages de la France. — Abel Gance : je suis mauvais public. — Pierre Sabbagh : ne soyons pas ingrats.*

(Agip.)

Salvador Dali.
Derrière le masque.

DES deux programmes de Noël, l'un, celui de la soirée du 25 : « Les Trois Mousquetaires », est allé aux nues. Quel regret de n'y avoir pu assister ! L'autre, qui précédait la Messe de minuit et le réveillon, a été, au contraire, assez mal accueilli. Il comportait du meilleur : le « Jongleur » à la Sainte-Chapelle, et du moins bon : ce guignol de Besançon qui m'a découragé et détourné de voir la suite... Il n'empêche que j'ai été sensible à ce parti pris : que le divertissement ne fût pas indigne de la sainte nuit. Rien de vil ni même de vulgaire, une gaieté qui participait de l'enfance... Il est difficile de faire le point, de plaire à la fois à celui qui va à la Messe et à celui qui n'y va pas. Mais que ceux qui cherchent ne se découragent pas. La télévision, c'est un des visages que la France donne d'elle-même. Remercions-les de ne pas l'oublier.

★

CINEPANORAMA. Toutes ces jeunes vedettes célèbres, Françoise Brion, Alain Delon, qui ne le sont pas pour moi : comment les connaîtrais-je ? Je ne vais plus guère au cinéma. Filles et garçons, on voit bien qu'ils ont d'abord été choisis pour leur physique. Toutes sont des merveilles et tous des Adonis. Mais chacun paraît persuadé, Dieu merci ! que l'important est de devenir un vrai comédien.

Voici le tour des vieillards. Abel Gance, précurseur et gloire du cinéma français, rentre en scène et recommence magnifiquement la bataille d'Austerlitz, avec Martine Carol en Joséphine et un Napoléon approximatif. Puissent les foules se plaire mieux que moi-même à cette reconstitution historique. Je suis mauvais public en la matière. Je veux bien que l'Histoire me soit contée mais non montrée. Je me charge moi-même des images au-dedans de moi.

Un nouveau film de Jean Gabin : un Jean Gabin homme du monde, en baron de l'Ecluse, rappelle curieusement Lucien Guitry : la même carrure, la même présence écrasante pour l'entourage. Et la race, cette race qui ne change pas, qu'il s'agisse du peuple ou de la noblesse. En fait, par-delà toutes les classes, il n'y a qu'une race de seigneurs, et c'est pourquoi Jean Gabin est aussi bien le baron de l'Ecluse que Pépé le Moko.

★

LE dernier « Gros Lot ». Pierre Sabbagh peut méditer sur l'usure accélérée des meilleures idées à la télévision. Ce dernier « Gros Lot » finit dans la facilité. Le téléspectateur moyen savait que M. Poubelle était préfet de la Seine, que Puccini est l'auteur de « La Bohème » et Puget celui des cariatides de Toulon, que le valet de Don Juan s'appelle Leporello, que le ciron était, au XVII[e] siècle, le plus petit animal visible. Cette dernière épreuve en fut une pour tout le monde, mais ne soyons pas ingrats. Nous n'ignorons plus aujourd'hui, grâce à Pierre Sabbagh, qu'il existe en France des quincailliers mozartiens, que des jeunes filles et des jeunes femmes de chez nous connaissent Dostoïevski et Balzac mieux que personne au monde.

★

« L'ASSASSINAT du Père Noël ». Ce film, qui date de l'occupation, m'aide à comprendre la réaction des cinéastes d'aujourd'hui et pourquoi ils sont devenus cyniques. La fausse poésie de ce vieux film écœure : la jeune fille chimérique, le petit garçon malade, le château style Grand-Meaulnes, avec falbalas de dames d'autrefois, l'artisan attendrissant qui peint des mappemondes et des jouets poétiques, tout cela poisse, colle au palais, est à vomir.

★

« EN français dans le texte », de Louis Pauwels. Tout ici retient : interview de Salvador Dali. Impossible de déceler le point où il cesse de se moquer et s'il est dupe de son personnage. Il dit lui-même que ce qui différencie Dali d'un fou, c'est que Dali n'est pas fou. Le vrai Dali n'apparaîtra que sur son lit de mort. Mais Dali n'existe peut-être pas en dehors de cette apparence grotesque : derrière ce masque, il n'y a probablement rien.

Roger Peyrefitte, qui le croirait ? est un paladin qui se bat contre les abus. Cher Peyrefitte, j'espérais que vous diriez : « Je choisis des sujets qui correspondent à mes moyens littéraires, Le scandale plaît à un vaste public, et sur tous les plans je me permets de régler mes comptes. Je ne fais la leçon à personne. Je rends aux hommes ce que les hommes m'ont prêté, non pour les corriger (Dieu sait que ce n'est pas mon affaire !) mais parce que c'est mon métier d'écrire et que les ridicules et les vices constituent la matière première dont j'ai besoin. »

Grève de la T.V. Me voilà chômeur. « Bonsoâr ! », comme dit Hitchcock.

FRANÇOIS MAURIAC.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *« Les Bâtisseurs d'empire » : lorsque l'on vient d'en rire, on s'aperçoit qu'on en devrait frissonner.*

EN montant sur sa scène expérimentale la pièce de Boris Vian, mort trop tôt, Jean Vilar rend une sorte d'hommage macabre au théâtre vivant, dont l'auteur aurait apprécié la saveur. « *Le temps passe mal. — Il n'a pas la place* », disent deux personnages de la pièce. « Les Bâtisseurs d'Empire » (1), c'est une farce qui passe mal parce qu'elle est imprégnée de cet humour noir dont, lorsque l'on vient d'en rire, on s'aperçoit qu'on en devrait frissonner.

Chaque fois qu'un grondement métallique, grinçant, terrible, retentit dans la rue, toute la famille, le père, la mère, la fille Zénobie, et Cruche, la petite bonne, avec armes et bagages, montent en hâte à l'étage supérieur pour essayer de continuer à y vivre dans un inconfort progressif et une inconscience plus ou moins volontaire. Et chaque fois, il y a déjà sur les lieux, être ou chose, une forme presque humaine recouverte de bandages et de loques, tassée sur elle-même. Le programme l'appelle « le schmürz », mais dans le texte personne ne prononce de nom : et tout au long de la pièce, le schmürz ne dit rien, il est là, il esquisse quelques mouvements et tous les personnages, en passant près de lui, sauf Zénobie, le frappent avec le poing, le pied ou la cravache.

Toute l'action, c'est une fuite vers le haut. Au premier acte, nous sommes encore dans un appartement presque convenable, puisqu'il y a un buffet Henri II. Au second, plus haut, nous sommes dans un deux-pièces miteux. La bonne s'en va, la fille disparaît, le bruit gronde de nouveau, la mère ne fait pas assez vite. Et le père arrive seul dans une mansarde délabrée, démeublée : mais où le schmürz l'a précédé. C'est-à-dire que la fuite vers le haut se termine en cul-de-sac et qu'après un monologue burlesque et hagard, l'homme n'aura plus qu'à se jeter, de très haut, par la fenêtre.

Que veut dire cette fable abracadabrante ? On peut en faire une pièce autobiographique : Boris Vian, qui se sait condamné, décrit l'angoisse de l'homme qui épie comme un bruit terrible les battements de son cœur et voit l'univers se rétrécir autour de lui. On peut en faire un grand mythe de la condition humaine : l'homme a beau fermer les yeux et se boucher les oreilles, invoquer la religion, la famille, la patrie, il est peu à peu réduit à la solitude dernière, et la lourde machine du destin le coince et l'écrase. On n'échappe

(1) T.N.P., salle Récamier.

SCHNEIDER
RADIO-TÉLÉVISION
le poste de l'Élite!
12 rue Louis Bertrand IVRY (Seine) ITA 43-87 + C'est toujours le meilleur

Des accords viennent d'intervenir entre les Sociétés FLORIDA-FILM et CONTINENT FILM PRODUCTION pour réaliser en co-production un film tiré d'un roman de Frédéric DARD.
Communiqué.

les Reproductions SPITZER sont les meilleures
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue E sur demande

pas au schmürz parce que chacun tue ce qu'il aime et vit ensuite avec le cadavre de ce qu'il n'a pas eu le cœur d'aimer vivant...

Mais toutes les explications qui tiennent compte du dessin de la pièce sont sans doute vraies et fausses, et Boris Vian l'a voulu ainsi parce que c'est le propre de l'humour de fabriquer un objet qui peut servir à tout et à rien et même à se le mettre dans l'œil. D'ailleurs, si on reproche souvent aux critiques de ne pas reconnaître l'avant-garde, ici on la reconnaît un peu trop : nous reconnaissons Ionesco et sa famille et ce schmürz dont on ne sait comment se débarrasser ; nous reconnaissons le Kafka à l'état burlesque et l'Alphonse Allais à l'état tragique, et tous les enfants naturels du mariage que M. Jean Cocteau fit célébrer il y a presque quarante ans sur la tour Eiffel ; nous reconnaissons l'inspiration des textes de Xavier Forneret et des dessins de Chas Addams, et même la logique de M. Raymond Devos (*« Faites des nouilles, puisqu'il n'y a pas autre chose. — C'est pas la peine d'en faire puisqu'il y en a. — Alors, faites-les cuire »*, n'est-ce pas la même chose que *« La mer est démontée — on la remonte quand ? »), etc.*

« Les Bâtisseurs d'Empire » (ainsi nommés sans doute parce qu'ils n'ont aucun empire sur eux-mêmes) est une sorte de synthèse de l'humour noir contemporain — cet humour qui, en nous faisant rire de l'absurdité, essaie de nous faire faire l'économie d'un désespoir qui serait absurde. Si vous êtes allergiques à cette forme d'esprit, ne perdez pas votre soirée. Sinon, allez voir M. Henri Virlojeux, Mlles Armande Navarre, Dany Saval et leurs camarades qui jouent fort bien la pièce intelligemment mise en scène par M. Negroni. Imaginez qu'un soir, au Grand-Guignol, la pièce macabre et la pièce comique soient jouées ensemble sur la même scène par les mêmes acteurs, et vous vous ferez une idée de la difficulté de l'entreprise.

LES BATISSEURS D'EMPIRE*

— A chaque coup de pied au « Schmürz », je pense à un certain critique...

Histoire de Tobie et de Sara

La Compagnie Serge Ligier a repris, au théâtre de l'Œuvre, l' « Histoire de Tobie et de Sara », de Paul Claudel (2). C'est un spectacle qui appelle notre estime et notre bénédiction. Pourtant n'est-il pas paradoxal à une époque où l'Eglise elle-même essaie de rendre la liturgie plus sensible et plus accessible, plus parlante et plus vivante, de jouer un poème dramatique et religieux en le figeant, en le psalmodiant, en le tuant par l'immobilité et la monotonie ? On célèbre Claudel comme on célèbre la messe — et c'est ennuyeux comme une messe où ni Dieu ni la poésie n'arriveraient à s'incarner. On rendrait mal hommage à Platon si on essayait de jouer le « Timée » ou le « Théétète », sous prétexte que ce sont des dialogues.

Phèdre

Quant à la Comédie-Française, elle a bien du mal à célébrer l'office tragique comme le voudrait son ministre de tutelle. L'idée de monter « Phèdre » (3) dans des décors et des costumes du XVII[e] siècle, d'imposer à tous les acteurs une diction artificielle, appliquée, très lente et très appuyée, comme cela se faisait peut-être à la création, n'était pas une mauvaise idée au départ. Mais c'est une idée valable pour une expérience et qui finalement sert très mal la tragédie aux yeux et aux oreilles du spectateur d'aujourd'hui. Les décors et les costumes de Cassandre ne sont pas laids, mais ils gênent l'œil ; la diction n'est pas absurde, mais elle gêne les comédiens : M. Jean Marchat, qui a essayé de rendre sensible le chagrin de Thésée deux fois trompé, MM. Henri Rollan, Jacques Toja renâclent sous le joug, et Mlle Francine Bergé bafouille petitement. Quant à Mme Annie Ducaux, elle a indiqué au début de chaque grande scène le mouvement de son rôle, puis elle est retombée dans un ronron sans espoir et sans vigueur. C'est, puisque nous parlons la langue du grand siècle, une « Phèdre » totalement énervée.

ROBERT KANTERS.

(2) Œuvre.
(3) Comédie-Française.
* De g. à dr. : Henri Virlojeux, Madeleine Cheminot, Dany Saval.

TÉLÉVISION A L'AMÉRICAINE

par ART BUCHWALD

VOUS êtes-vous jamais demandé ce qui se serait passé si les gens qui contrôlent aujourd'hui la télévision avaient reçu les premiers le texte de la Déclaration d'Indépendance ?

La scène se passe à Philadelphie dans les bureaux de la WJULY TV. Plusieurs hommes sont assis en cercle, des copies de la déclaration à la main.

Thomas Jefferson entre, l'air anxieux.

— Tommy, déclare le producteur, c'est tout simplement formidable ! Je dirai même que c'est un chef-d'œuvre.

— On en est fous, mon vieux Tommy, enchaîne le représentant de l'agence de publicité. C'est un texte qui chante. Il y a du drame et ça se lit d'un trait. Quelques petites choses à changer, bien sûr, mais à part ça nous n'y toucherons pas.

Un terrain dangereux

— Qu'y a-t-il à changer ? demande M. Jefferson.

Une pause. Chacun se tourne vers le représentant de la compagnie de télévision.

— Eh bien ! franchement, Tommy, le texte fait un peu antibritannique. Vous comprenez, nous avons pas mal de téléspectateurs anglais et une chose comme ça pourrait nous valoir une avalanche de lettres.

— Ne vous fâchez pas, mon vieux, dit l'agent de publicité. Vous êtes le meilleur auteur de Déclaration d'Indépendance de toute la profession. C'est pour ça que nous vous avons engagé. Mais notre commanditaire, la Boston Tea Company, cherche à vendre du thé, non de l'indépendance. M. Cornwallis représente ici le commanditaire et je crois qu'il a quelques idées là-dessus. Allez-y, Corney. Dites ce que vous pensez.

M. Cornwallis se lève.

— Monsieur Jefferson, chacun de nous veut que ce texte soit un monument. Je crois que nous sommes tous d'accord sur ce point...

Tous acquiescent.

... En même temps, nous ne voulons pas — je crois pouvoir parler au nom de tous — qu'il passe par-dessus la tête des masses de gens à qui nous souhaitons faire acheter notre produit. Vous employez des mots comme « despotisme », « annihilation », « migrations », « tenure ». Ce sont des mots d'intellectuel qui ne signifient rigoureusement rien pour le public. J'aime beaucoup votre truc sur la Vie, la Liberté, la Poursuite du Bonheur. Ça va très bien avec le thé, surtout la Poursuite du Bonheur. Mais nous avons tous le sentiment que vous vous aventurez sur un terrain très dangereux quand vous commencez à attaquer le roi d'Angleterre.

M. Jefferson proteste : « Mais il n'y a pas un mot qui ne soit vrai. Je peux tout prouver. »

— Laissez-moi essayer une seconde, Corney, intervient l'agent de publicité. Ecoutez, mon vieux Tommy. Il ne s'agit pas de savoir si c'est vrai ou non. Nous savons tous ici à quel point George peut être chien. Mais je ne crois pas que les gens aient envie qu'on le leur rappelle tout le temps. Ils ont suffisamment d'ennuis. Ils veulent de l'évasion. Tout ça doit être léger. Si vous leur rappelez tous les impôts dont George nous a accablés, ils n'iront sûrement pas acheter du thé. Ils n'iront rien acheter du tout.

De gros buveurs de thé

— Franchement, dit le représentant de la WJULY TV, j'ai des objections sérieuses à faire sur plusieurs points. Je sais que vous ne l'avez pas voulu, mais votre texte sent carrément l'extrême-gauche. J'ai peut-être mal lu le dernier paragraphe, mais j'ai compris que vous réclamiez le renversement du gouvernement actuel par la violence. Notre réseau ne pourrait jamais laisser passer une chose comme ça.

— Je suis sûr que Tommy n'a rien voulu dire de ce genre, intervient le producteur. Tommy est un écrivain qui a du tempérament. Il s'est peut-être laissé un peu emporter par son sujet. Supposons que Tommy supprime toutes les références aux Anglais et au roi. Supposons que nous indiquions dans un préambule spécial que cette Déclaration d'Indépendance ne concerne aucun individu, vivant ou mort, et que toute l'histoire est imaginaire. Est-ce que ça n'arrangerait pas tout ?

— Messieurs, déclare M. Jefferson, on m'a demandé d'écrire une Déclaration d'Indépendance. J'ai discuté avec beaucoup de gens avant de la rédiger. J'ai beaucoup travaillé sur cette déclaration — plus que sur n'importe quelle autre de mes œuvres. Elle est à prendre ou à laisser telle qu'elle est.

— Nous sommes désolés que vous le preniez ainsi, Tommy, déclare l'agent de publicité. Nous avons une responsabilité vis-à-vis du pays, mais une responsabilité plus grande encore vis-à-vis du commanditaire. C'est lui qui paye. Notre métier n'est pas d'offenser les gens, qu'il s'agisse des Anglais ou de n'importe qui d'autre. Et puis, disons-le : les Anglais sont les plus gros buveurs de thé des colonies. Nous n'allons pas nous les mettre à dos avec un document pareil. N'est-ce pas, monsieur Cornwallis ?

— Exact. A moins que M. Jefferson ne fasse les changements que nous lui avons demandés.

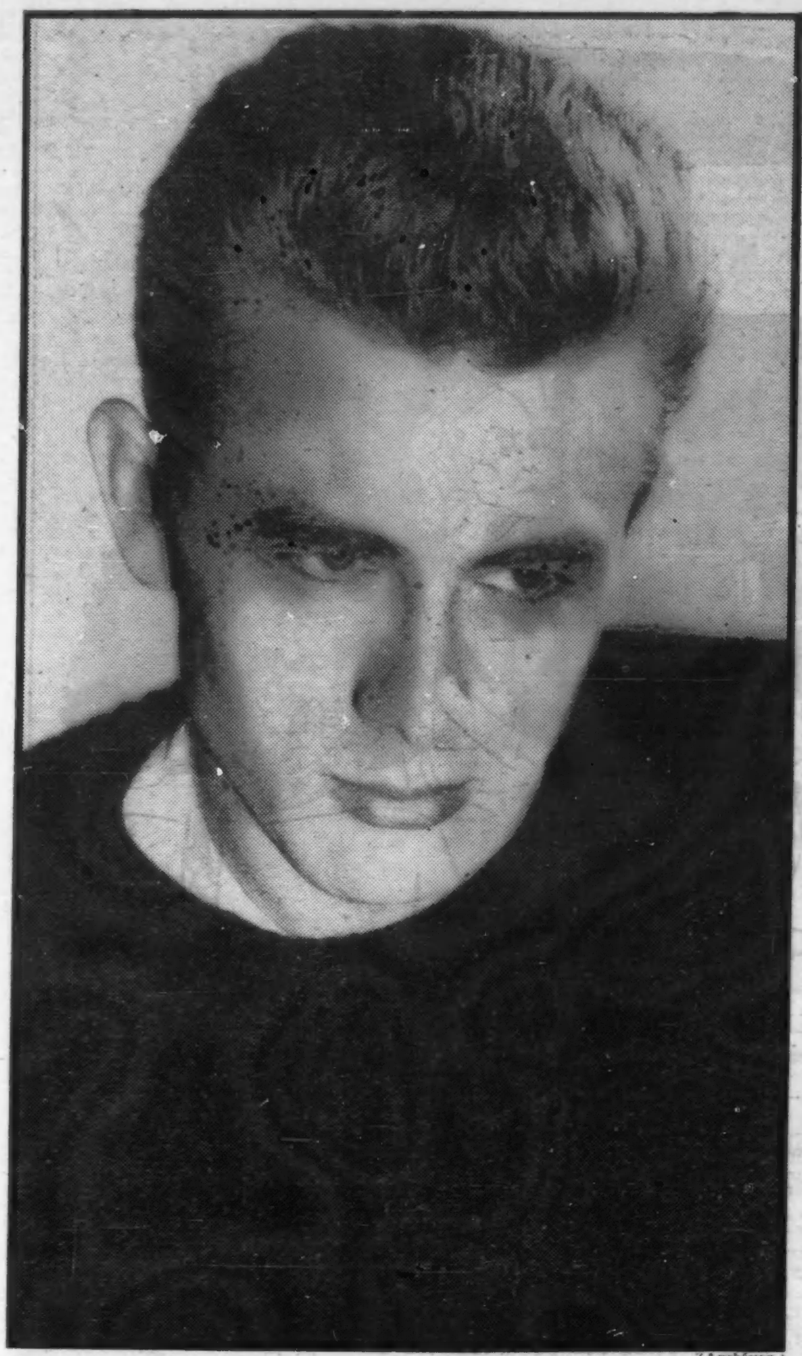
M. Jefferson ramasse sa déclaration, déclare : « Jamais, pour tout le thé de la Chine », et sort.

Le producteur secoue la tête.

— Je ne sais pas... Peut-être faisons-nous une erreur... On aurait au moins pu la passer pour voir les réactions.

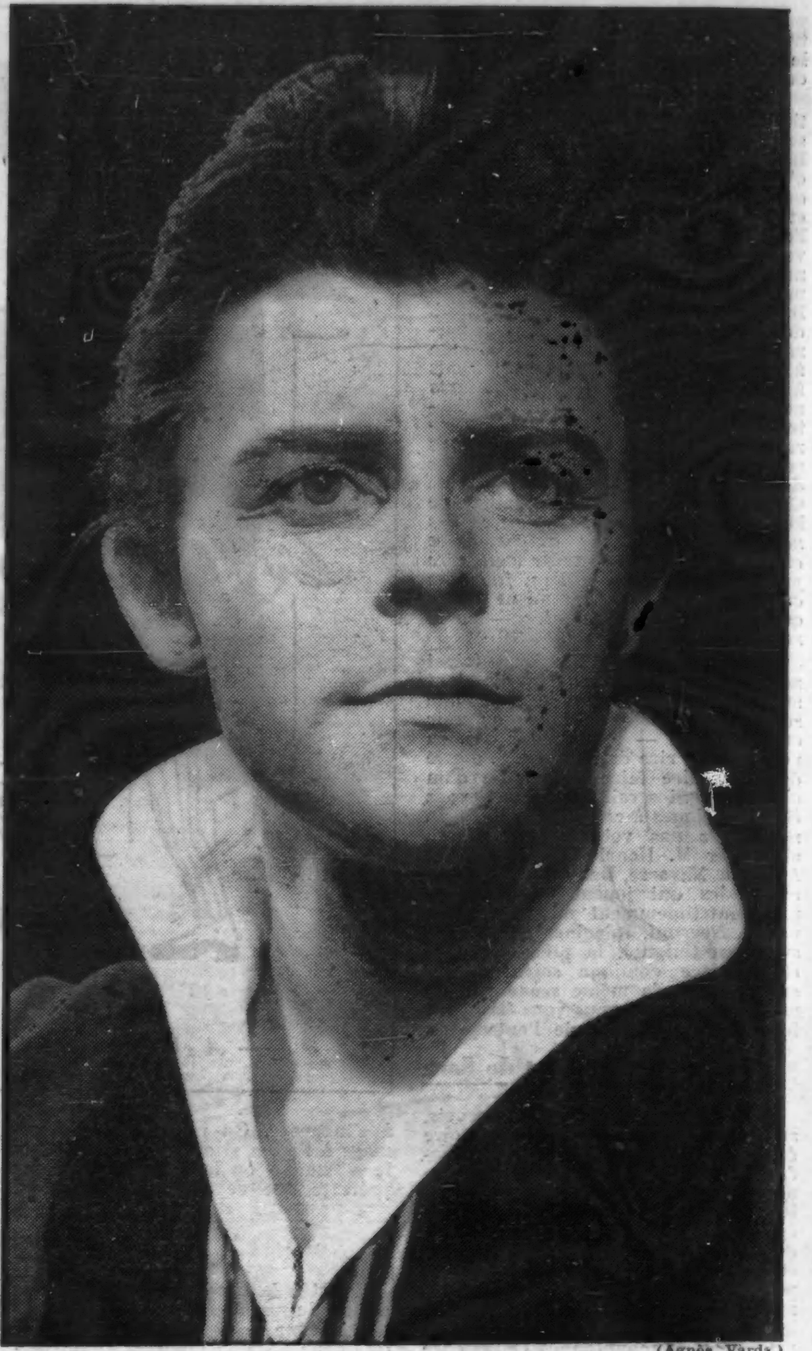
— En ce qui me concerne, dit M. Cornwallis, l'affaire est close. Parlons plutôt d'un western d'une heure sur la guerre entre les Français et les Indiens.

(Copyright « L'Express » et « New York Herald Tribune. »)



(Archives.)

James Dean.



(Agnès Varda.)

Gérard Philipe.

Que reste-t-il...

DIX ANS

Michèle Manceaux vous rappelle :

1950 était une annés sans B.B., sans T.V., sans T.N.P.

1950 Où irons-nous ce soir ? Voir une pièce d'Anouilh (« Colombe »).

1960 Où irons-nous ce soir ? Voir une pièce d'Anouilh (« Becket »).

Ne s'est-il donc rien passé en dix ans, pour que le théâtre amène les mêmes spectateurs un peu plus fatigués aux mêmes auteurs un peu plus installés ?

Si. Et le bilan des années 50 (mille pièces représentées), s'il n'est pas extraordinaire, demeure assez fructueux.

La plupart des grands succès restent significatifs du goût du public français aux alentours du demi-vingtième siècle : « Bobosse » et « Lorsque l'enfant paraît » (Roussin), « Clérambard » (Aymé), « Ornifle » (Anouilh), « L'Œuf » (Marceau), « L'Amour des quatre colonels » (Ustinov), « Irma la Douce » (Breffort), « Patate » (Achard), etc.

Brecht inconnu

Mais une grande entreprise est née : le T.N.P. dont Jean Vilar est nommé directeur le 25 août 1951, neuf jours exactement après la mort de Louis Jouvet. Pendant ces dix années, qui débutèrent par la mort presque simultanée de Jacques Copeau et de Charles Dullin (fin 1949), Jean Vilar a monté 41 spectacles, et l'un de ses mérites, non le moindre, sera sans doute d'avoir introduit en France Bertolt Brecht qui, en 1950, n'était pour les Français rien d'autre que l'auteur de « L'Opéra de quat'sous », connu plutôt d'ailleurs par les célèbres couplets de Kurt Weill. « Mère Courage » fut monté en 1951 après une première tentative de J.-M. Serreau qui avait présenté « L'Exception et la Règle » au Théâtre de Poche.

Ces dix dernières années ont également permis aux Français de découvrir et d'apprécier le nouveau théâtre américain. La première pièce de Tennessee Williams : « Un tramway nommé Désir », fut montée en 1950 par Raymond Rouleau. « Eté et fumées », « La Rose tatouée », « La Chatte sur un toit brûlant », « Orphée » ont suivi, et en 54, Marcel Aymé a adapté « Les Sorcières de Salem », d'Arthur Miller.

Seconde entreprise importante : le Festival de Paris, créé en 1953 et devenu Festival des Nations. 165 spectacles étrangers ont été présentés à Paris dans leur propre langue par 86 troupes étrangères.

Si la découverte du théâtre russe a été en partie l'œuvre du Cartel, un autre théâtre étranger a conquis le public pendant ces dix dernières années, qu'il s'agisse des romantiques allemands (Kleist) ou des contemporains italiens (Ugo Betti, Diego Fabbri).

Camus, après « Les Justes » en 50, semble avoir un peu négligé le théâtre. Après avoir adapté Faulkner, il a adapté Dostoïevski (« Les Possédés »), mais n'a donné aucune œuvre originale. Jean-Paul Sartre, en revanche, a inscrit dans cette période deux des pièces les plus importantes de la génération : « Le Diable et le Bon Dieu » (1951) et « Les Séquestrés d'Altona » (1959) (entre temps « Kean » et « Nekrassov »).

Cette dernière dizaine d'années sera aussi l'époque où naîtra et s'imposera un nouveau style dramatique. Ionesco débute en 1950 avec « La Cantatrice chauve », et donne une pièce par an : « La Leçon », « Les Chaises », « Victime du devoir », « Jacques ou la soumission », « Comment s'en débarrasser », etc., une liste impressionnante. Samuel Beckett, en 1952, fait courir tout Paris, avec la pièce la plus insolite et la plus austère : « En attendant Godot ». Adamov fait parler de lui (« Petite et grande manœuvre », « L'Invasion », « Ping-Pong », « Paolo-Paoli ») et Audiberti, qui, avec « L'Effet Glapion » cette année retrouve le succès du « Mal court » (1947).

Plus de poète maudit

Un nouveau public a donc été atteint par un nouveau théâtre, dont le succès ou l'insuccès ne dépend plus de l'appréciation du critique du « Figaro ».

Le dernier poète maudit, Jean Genet, monté par Jouvet en 1946 (« Les Bonnes »), sanctifié par Sartre en 1952 « Saint-Genet ») sans atteindre une véritable audience, apprivoise brusquement le public avec une pièce cependant difficile : « Les Nègres » (1959).

LA BRUYERE - Dir. VITALY
L'EFFET GLAPION d'Audiberti
Mise en scène de G. VITALY

FLORIDE 43, Faubourg-Montmartre PRO. 63-40
NOBLESSE OBLIGE avec ALEC GUINNESS (V.O.)

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

CRAZY HORSE SALOON
REVEILLON
Cotillons
12, av. George V Réser. BAL. 69-69

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

LA TABLE DU MANDARIN
Spécialités chinoises et vietnamiennes
REVEILLON - DINERS DANSANTS
dans une ambiance d'Extrême-Orient
8, r. de l'Echelle, Paris - OPE. 63-76
6.000 fr. liqueur chinoise comprise

(Archives.)
BRIGITTE BARDOT.

(J. Carduf.)
MARILYN MONROË.

...de nos amours ?

Les festivals se multiplient, à l'excès peut-être, mais favorisent la décentralisation artistique et l'éclosion d'hommes nouveaux. Roger Planchon à Lyon, par exemple.

A la Comédie-Française, ces dix dernières années resteront imprégnées par la seule autorité de Jean Meyer (en partie grâce à P.-A. Touchard). Quelques spectacles bien montés : « La Double Inconstance » (Marivaux), « Le Dindon » (Feydeau), « Chacun sa vérité » (Pirandello), « Les Caves du Vatican » (Gide), « Port-Royal » (Montherlant), « Les Amants magnifiques » (Molière), « La Machine à écrire » (Cocteau), « Les Fourberies de Scapin » (Molière).

Le passage au théâtre Marigny du couple Renaud-Barrault a été fructueux en bonnes ou en grandes soirées : « La Répétition ou l'Amour puni » (Anouilh), « Pour Lucrèce » (Giraudoux), « Christophe Colomb » (Claudel), « Le Château » (Kakfa).

C'est en 1970 qu'on évaluera le résultat de leur séjour, bien commencé, à l'Odéon.

Parmi les comédiens, un acteur laissera indubitablement sa trace sur cette période : Gérard Philipe, Cid inoubliable.

Au cinéma, un autre acteur mort symbolisera à coup sûr cette époque, c'est James Dean, le rebelle sans cause, qui apparait en vedette sur les écrans pour la première fois en 1956 dans « A l'Est d'Eden ». Son metteur en scène, Elia Kazan, s'est également imposé ces dix dernières années avec « Viva Zapata », « Sur les quais », « Un homme dans la foule » ou « Baby Doll ».

Pendant les années 50, le cinéma américain aura produit quelques grands films (« All about Eve », « Asphalt Jungle », « Le Train sifflera trois fois », « L'Equipée sauvage » « Tant qu'il y aura des hommes » « En quatrième vitesse », « La Comtesse aux pieds nus », « Graine de violence », « Dossier secret », « Picnic », « Un vrai cinglé de cinéma », « Nous avons gagné ce soir »), une dizaine de Hitchcock, et une vraie vedette, Marilyn Monroe. Mais le Cinémascope (1951) et le Cinérama sont des postiches qui ne déguisent pas un certain essoufflement dans l'inspiration. Le niveau moyen reste plus élevé que partout ailleurs, mais le meilleur n'est plus, automatiquement, américain.

La concurrence de la T.V. a donné cependant naissance à un nouveau style dont quelques échantillons sont réussis : « Marty » et « Douze Hommes en colère ».

En revanche, d'autres cinémas nationaux se révèlent et se développent. Essentiellement les cinémas japonais, découvert en France avec « Rashomon » (1952), polonais (« Kanal », 1958) et la résurrection du cinéma suédois avec la série des Ingmar Bergman.

Les Anglais ne produisent rien de bien intéressant, sinon « Le Pont de la Rivière Kwaï », réalisé par l'Anglais David Lean, mais qu'il faut cependant porter au crédit du cinéma américain.

Les Allemands ne sont pas encore remis de l'hitlérisme. Et ils auraient pu garder Maria Schell.

Les Russes commencent à se remettre du stalinisme. En 1957, « Le 41e », suivi de « Quand passent les cigognes » (1958) témoignent pour eux.

Trois phénomènes

L'Italie, qui a tenu le haut du pavé entre 1945 et 1950 avec les premiers films néo-réalistes, devient le centre européen du cinéma cosmopolite. Sa production moyenne est médiocre, mais on lui doit les quelques films des années 50 dont on se souviendra. Ceux de Fellini (« Les Vitelloni », « La Strada », « El Bidone »), d'Antonioni (« Le Cri », « Femmes entre elles »), de Visconti (« Senso ») et le très bon film de Rossellini, passé quasi inaperçu (« Voyage en Italie »).

En France où 965 films ont été tournés en dix ans, trois phénomènes bouleversent à leur manière le cinéma:

1° Brigitte Bardot qui éclate positivement sur les écrans avec « Et Dieu créa la femme » (1956).

2° Les jeunes metteurs en scène français qui s'imposent au grand public au Festival de Cannes (1959) (quatre de leurs films viennent d'être sélectionnés aux U.S.A. parmi les dix meilleurs films étrangers).

3° Un grand comique à l'audience universelle : Jacques Tati.

Sur le plan de la production, les statistiques indiquent que la situation n'est pas tellement brillante.

En 1950, nous produisions 107 films (chiffre qui est tombé à 73 en 1954, remonté à 104 en 1956, fixé à 97 en 1958. En 1959, 90 pour les trois premiers trimestres).

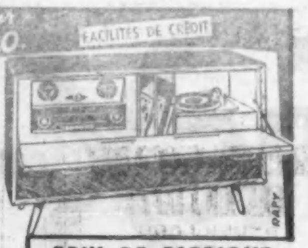
En 1950, le coût moyen d'un film était de 47 millions ; en 1959 il est de 155 millions. En 1950, le prix moyen des places était de 70 fr. ; il est de 167 fr. Mais alors que tout a augmenté, la recette brute du cinéma français est passée de 25,9 milliards en 1950 à 59,4 milliards en 1958 pour n'être en 1959 que de 41,6 milliards (au bout de trois trimestres).

De même le nombre des spectateurs est inquiétant : 371 millions en 1950, exactement le même nombre en 1958. Pour les trois premiers trimestres de 1959, on n'en compte que 250 millions...

Pendant ce même temps, de 1950 à 1959, la vente des appareils de télévision est passée de 3.794 à 1.400.000.

MICHELE MANCEAUX.

Spécialement conçus pour
FM - Hi.Fi - STÉRÉO
RADIO-FM
12 modèles de 6 à 17 lampes
3 à 5 haut-parleurs - 5 essences de bois
HI-FI • STÉRÉOPHONIE
6 chaînes de 10 à 60 watts.
T.V. 6 modèles 43, 54, 70 cm
modèles spéciaux pour longue distance.
ÉLECTROPHONES - MAGNÉTOPHONES
TRANSISTORS.
FACILITÉS DE CRÉDIT



PRIX DE FABRIQUE
Gaillard
21 r. Ch. Lecocq - Paris XVe - VAU 41-29
documentation détaillée sur demande
Expéditions rapides province et étranger
Démonstrations tous les jours sauf Dimanche et Fêtes de 9 H. à 19 Heures

9e MOIS - DERNIERE SEMAINE
DROLE DE DRAME
Comédie de Marcel CARNÉ
et CHARLOT Demoiselle
URSULINES - 245, rue Saint-Jacques
54, rue Gay-Lussac (5e)

Les Ballets Modernes de Paris de Françoise et Dominique

FRANÇOISE et DOMINIQUE et leur compagnie des Ballets Modernes de Paris ont interrompu pendant quelques jours la tournée qu'ils effectuent depuis plus d'un mois dans les provinces françaises. Ils étaient les hôtes de la Chaîne de Télévision Londonienne Granada. Ils y ont présenté leur ballet « Dans la Rue » sur la musique de jazz de Maxim Saury. De retour de Londres, les Ballets Modernes de Paris ont donné deux représentations exceptionnelles au Grand Théâtre de Reims.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

23 DECEMBRE.

COMEDIE-FRANÇAISE : « Phèdre ». Je voudrais n'offenser personne. Mais enfin il y a échec et échec. Cette soirée désastreuse nous ne pouvons pas ne pas en chercher les raisons. Avouerai-je une pensée qui m'est d'abord venue ? Peut-être le metteur en scène avait-il choisi de quitter la rue de Richelieu sur cette dérision ; c'était sa manière à lui de faire claquer la porte. Ce soupçon, j'en conviens, ne résiste pas à l'analyse. Il n'empêche que le côté délibéré de l'entreprise sautait aux yeux : c'était là l'œuvre de quelqu'un, l'erreur d'un seul.

Que les interprètes se rassurent : nous avons compris qu'ils étaient les victimes et non les coupables. Ils n'eussent pu d'eux-mêmes jouer faux tous à la fois. Ces attitudes, ce débit, tout leur venait du dehors, tout leur avait été imposé. Nous avons là l'exemple parfait de ce qu'un metteur en scène finit par obtenir d'une troupe mécanisée.

IL aurait fallu qu'Annie Ducaux trouvât en elle la force d'arracher l'affreux appareil qui la rendait infirme. Phèdre, plus qu'aucune autre héroïne, a besoin, pour transir et pour brûler sous nos yeux, qu'une artiste solitaire et libre la recrée, lui insuffle une passion jaillie de son être le plus secret. Que cette passion habite Annie Ducaux, je veux le croire. Mais il n'en a rien paru. Si cette force vous est étrangère, il ne fallait pas assumer un rôle, de tous le plus redoutable. De bonnes comédiennes et même de grandes comédiennes se dérobaient autrefois devant « Phèdre ». Je me souviens, encore étudiant, d'avoir supplié Mme Bartet (elle avait récité mes premiers vers, un jour, à la Sorbonne) de devenir Phèdre enfin, elle qui incarnait Andromaque et cette Bérénice dont j'étais fou. L'insistance de ses amis ne lui déplaisait pas, mais elle y résista jusqu'à la mort. La maîtrise d'une Bartet ne va pas sans une connaissance exacte de ses limites.

NOUS croyons chaque fois avoir assisté à la plus mauvaise représentation de « Phèdre ». Mais non, il reste toujours une marche à descendre. Au T.N.P., j'avais cru le pire atteint. Nous convenons aujourd'hui que nous étions injustes. Chez Vilar, la tragédie demeurait debout, si la figure de Phèdre était grimaçante et méconnaissable. La statue gardait ses proportions parfaites. Le Thésée d'Alain Cuny eût suffi à nous rendre sensible la présence des dieux.

Cette fois, rue de Richelieu, il ne reste plus rien, et vous êtes venus à bout de la merveille. C'était le « Racine travesti ». Dans les costumes des précieuses ridicules, la troupe du Théâtre-Français a joué les tragédiens ridicules. Qu'il ne se soit trouvé personne, à aucun échelon de la hiérarchie, d'abord pour refuser les maquettes, puis pour interrompre les répétitions, pour interdire la consommation du sacrilège...

25 DECEMBRE.

J'AURAI passé la veillée de Noël avec un para. Qui pourrait le croire ? Et non pas avec un doux, s'il en existe de doux. Celui-là fut pourtant un soldat de Bollardière, et je crois son ami. N'empêche que dans la dernière lettre qu'il ait adressée à son père avant de tomber frappé par une balle en plein front, il avoue ne rien attendre en Algérie d'une politique de douceur. Et moi pourtant, je veille avec lui : s'il y consent, c'est qu'il est mort, lui qui, j'imagine, devait avoir mon nom en exécration. Ce soir, à travers ses lettres que publie et commente Pierre Lyautey, j'écoute Claude Barrès, je le vois. Nous sommes proches, bien plus qu'il n'aurait pu le croire : c'est une parenté mystérieuse que celle qui lie le fils de la chair au fils de l'esprit.

Claude Barrès, ce jeune géant prisonnier de sa force physique (elle a, semble-t-il, conditionné son destin, et fait de lui un inadapté, presque un réfractaire) retrouvait devant le papier blanc un certain ton, cette musique barrésienne qui était dans les mots moins que dans la pensée. S'il était né faible, il se fût délivré par l'écriture. Si son grand-père Maurice Barrès était né fort, il aurait cherché quelque part dans le monde un champ de bataille pour se battre et où mourir.

CLAUDE, lui, a eu le choix : Indochine, Corée, Algérie. Au vrai, il n'a pas choisi. Tout lui a été bon. Il aurait fait dix guerres s'il y avait eu dix guerres. Ce « baroudeur » écrivain aurait pu être notre Lawrence... Mais non : Lawrence a composé son personnage, autour d'une faille secrète, d'une blessure cachée. Claude Barrès est démesurément normal.

Ce qu'il exige, c'est l'aventure : « Etre officier, c'est encore une concession. Chef de bande, voilà qui eût été idéal... Je doute que vous compreniez jamais mon côté aventurier. Je ne me sens pas capable de travailler dans le civil. Je ne peux pas. Voyez-vous, je suis dans l'armée avec l'équipe des gars sans amour, sans désir, et au fond sans patrie, qui aiment le métier. »

DANS la descendance de Barrès, c'est André Malraux qui aura su être à la fois ce soldat, cet aventurier, ce grand écrivain (et ministre pour finir, ce qui altère plutôt le personnage). Claude Barrès, héritier unique d'un nom illustre, d'une grande fortune, qui semble avoir été aimé et adoré, refuse le monde, dit non au monde comme un religieux aurait pu le dire. Mais lui, il est plein de sang. Ce voile de sang lui cache Dieu : il y a du forcené en lui.

Etranger, sur un point essentiel, aux gars qu'il commande : il a une patrie dont son grand-père lui a légué une certaine image. Il a toujours su qu'il finirait par donner sa vie à cette France qui ne ressemble plus à la nation divinisée... Et nous, que la passion de la justice rend injustes quelquefois pour ceux qui se battent et qui meurent, écoutons ce que nous dit celui-là, ce petit frère terrible que nous aimons sans l'avoir jamais vu, ce Claude à qui ses camarades disaient : « Barrès, tu es un fanion pour nous ! » et qui dort maintenant à Charmes, auprès de l'Ennemi des lois : le grand-père l'a écrit, le petit-fils l'a été.

27 DECEMBRE.

« TETE D'OR » en matinée à l'Odéon. Une salle comble et fervente. Est-ce bien la même pièce éreintée il y a deux mois et qui fit presque scandale ? Est-ce bien cet Alain Cuny si maltraité par certains critiques ? Voilà un tragédien, si vous en cherchez un, et qui déconcerte, et qui n'est pas toujours maître de sa voix. Mais il est habité par un dieu...

Quant au drame, que je connais depuis tant d'années, la scène l'éclaire curieusement. Il est prophétique, tout gonflé d'une Histoire accomplie à la lettre durant le demi-siècle qui a suivi. Ce qui m'a le plus étonné et que je n'avais pas compris à la lecture, c'est l'amour entre « Tête d'Or » et Cébès. Selon la version officielle, chacun d'eux incarne une part du jeune Claudel, et il est vrai que Cébès est cet adolescent auquel chaque jeune homme de vingt ans doit dire adieu. Mais il y a ici quelque chose d'autre dont nous nous détournons par pudeur, par crainte de l'équivoque : cette amitié, qui est en réalité un amour et où le sexe n'a aucune part. Peut-être le seul amour humain désintéressé. Laurent Terzieff qui interprète Cébès, s'il ne se laisse pas dévorer par le cinéma, sera, et il est déjà un grand acteur. Je ne vois personne qui pourrait aujourd'hui être ce qu'il fut dans la première scène du prologue, ce jeune mâle fou de douleur, aveugle et qui se cogne à tout. Comment douter que Claudel ait pensé à Rimbaud, au Rimbaud que nous préférons, à celui qui avait des « délicatesses mystérieuses ».

F. M.

(Copyright « L'Express » : Mondial Presse.)

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 5.000 francs (50 NF).
(Règlement par chèque bancaire
ou C.C.P. 7378-19 Paris)